MOLIÈRE

OEUVRES COMPLETES DE MOLIERE



ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MOLIÈRE

ŒUVRES DE MOLIÈRE

— ooooo —

GEORGE DANDIN

OU LE MARI CONFONDU

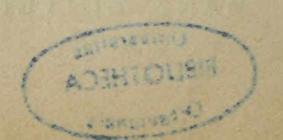
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

LE BOURGEOIS GENTILHOMME



VIENNE

MANZ, ÉDITEUR



GEORGE DANDIN

OU

LE MARI CONFONDU

COMÉDIE (1661)

PERSONNAGES	ACTEURS
GEORGE DANDIN[1], riche paysan, mari d'Angélique	MOLIÈRE
ANGÉLIQUE, femme de George Dandin, et fille de M. de Sotenville	Mlle MOLIÈRE
M. DE SOTENVILLE, gentilhomme campagnard, père d'Angélique	DU CROISY
MADAME DE SOTENVILLE	HUBERT
CLITANDRE, amant d'Angélique	LA GRANGE
CLAUDINE, suivante d'Angélique	Mlle DE BRIE
LUBIN, paysan, servant Clitandre	LA THORILLIÈRE
COLIN, valet de George Dandin	

La scène est devant la maison de George Dandin, à la campagne

[1] *Dandin* est dit de celui qui *baye* (regarde) çà et là par sottise et badaudise, sans avoir contenance arrêtée: *ineptus, insipidus;* et *dandiner*, user de telle badaudise, *ineptire*. (NICOT.) Étienne Pasquier dérive ce mot du terme factice *dindan,* parce que la marche d'un dandin représente assez bien le mouvement des cloches. Rabelais est, je crois, le premier qui ait fait un nom propre de ce mot si expressif de notre vieille langue. Il a été successivement imité par Racine, Molière et La Fontaine.

GEORGE DANDIN

ou

LE MARI CONFONDU

COMÉDIE EN TROIS ACTES

(1661)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

GEORGE DANDIN

Ah! qu'une femme damoiselle[1] est une étrange affaire! et que mon mariage est une leçon bien parlante à tous les paysans qui veulent s'élever au-dessus de leur condition et s'allier, comme j'ai fait, à la maison d'un gentilhomme! La noblesse, de soi, est bonne; c'est une chose considérable, assurément; mais elle est accompagnée de tant de mauvaises circonstances, qu'il est très bon de ne s'y point frotter. Je suis devenu là-dessus savant à mes dépens, et connais le style des nobles lorsqu'ils nous font, nous autres, entrer dans leur famille. L'alliance qu'ils font est petite avec nos personnes: c'est notre bien seul qu'ils épousent; et j'aurais bien mieux fait, tout riche que je suis, de m'allier en bonne et franche paysannerie, que de

[1] *Damoiselle*, c'est proprement, et selon l'usage ancien du mot, une *gentille femme*, et est le féminin de *damoisel*, qui signifiait gentilhomme. (NICOT.) Ce titre se donnait aux femmes mariées de parents nobles.

prendre une femme qui se tient au-dessus de moi, s'offense de porter mon nom, et pense qu'avec tout mon bien je n'ai pas assez acheté la qualité de son mari. George Dandin! George Dandin! vous avez fait une sottise la plus grande du monde. Ma maison m'est effroyable maintenant, et je n'y rentre point sans y trouver quelque chagrin.

SCÈNE II

GEORGE DANDIN, LUBIN

GEORGE DANDIN, à part, voyant sortir Lubin de chez lui.

Que diantre ce drôle-là vient-il faire chez moi?

LUBIN, à part, apercevant George Dandin.

Voilà un homme qui me regarde.

GEORGE DANDIN, à part.

Il ne me connaît pas.

LUBIN, à part.

Il se doute de quelque chose.

GEORGE DANDIN, à part.

Ouais! il a grand'peine à saluer.

LUBIN, à part.

J'ai peur qu'il n'aille dire qu'il m'a vu sortir de là-dedans.

GEORGE DANDIN

Bonjour.

LUBIN

Serviteur.

GEORGE DANDIN

Vous n'êtes pas d'ici, que je crois?

LUBIN

Non: je n'y suis venu que pour voir la fête de demain.

GEORGE DANDIN

Hé! dites-moi un peu, s'il vous plaît: vous venez de là-dedans?

LUBIN

Chut!

GEORGE DANDIN

Comment?

LUBIN

Paix!

GEORGE DANDIN

Quoi donc?

LUBIN

Motus! Il ne faut pas dire que vous m'ayez vu sortir de là.

GEORGE DANDIN

Pourquoi?

LUBIN

Mon Dieu! parce....

GEORGE DANDIN

Mais encore?

LUBIN

Doucement. J'ai peur qu'on ne nous écoute.

GEORGE DANDIN

Point, point!

LUBIN

C'est que je viens de parler à la maîtresse du logis de la part d'un certain monsieur qui lui fait les doux yeux; et il ne faut pas qu'on sache cela. Entendez-vous?

GEORGE DANDIN

Oui.

LUBIN

Voilà la raison. On m'a enchargé de prendre garde que personne ne me vît; et je vous prie, au moins, de ne pas dire que vous m'ayez vu.

GEORGE DANDIN

Je n'ai garde.

LUBIN

Je suis bien aise de faire les choses secrètement, comme on m'a recommandé.

GEORGE DANDIN

C'est bien fait.

LUBIN

Le mari, à ce qu'ils disent, est un jaloux qui ne veut pas qu'on fasse l'amour à sa femme; et il ferait

le diable à quatre, si cela venait à ses oreilles. Vous comprenez bien.

GEORGE DANDIN

Fort bien.

LUBIN

Il ne faut pas qu'il sache rien de tout ceci.

GEORGE DANDIN

Sans doute

LUBIN

On le veut tromper tout doucement. Vous entendez bien?

GEORGE DANDIN

Le mieux du monde.

LUBIN

Si vous alliez dire que vous m'avez vu sortir de chez lui, vous gâteriez toute l'affaire. Vous comprenez bien?

GEORGE DANDIN

Assurément. Hé! comment nommez-vous celui qui vous a envoyé là-dedans?

LUBIN

C'est le seigneur de notre pays, monsieur le vicomte de chose... Foin! je ne me souviens jamais comment diantre ils baragouinent ce nom-là. Monsieur Cli... Clitandre.

GEORGE DANDIN

Est-ce ce jeune courtisan qui demeure...?

LUBIN

Oui, auprès de ces arbres.

GEORGE DANDIN, à part.

C'est pour cela que depuis peu ce damoiseau poli s'est venu loger contre moi. J'avais bon nez, sans doute, et son voisinage déjà m'avait donné quelque soupçon.

LUBIN

Tétigué! c'est le plus honnête homme que vous ayez jamais vu. Il m'a donné trois pièces d'or pour aller dire seulement à la femme qu'il est amoureux d'elle, et qu'il souhaite fort l'honneur de pouvoir lui parler. Voyez s'il y a là une grande fatigue pour me payer si bien, et ce qu'est, au prix de cela, une journée de travail, où je ne gagne que dix sous!

GEORGE DANDIN

Eh bien! avez-vous fait votre message?

LUBIN

Oui. J'ai trouvé là-dedans une certaine Claudine, qui, tout du premier coup, a compris ce que je voulais, et qui m'a fait parler à sa maîtresse.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! coquine de servante!

LUBIN

Morguienne! cette Claudine-là est tout à fait jolie: elle a gagné mon amitié, et il ne tiendra qu'à elle que nous ne soyons mariés ensemble.

GEORGE DANDIN

Mais quelle réponse a faite la maîtresse à ce monsieur le courtisan?

LUBIN

Elle m'a dit de lui dire... attendez, je ne sais si je me souviendrai bien de tout cela: qu'elle lui est tout à fait obligée de l'affection qu'il a pour elle, et qu'à cause de son mari, qui est fantasque, il garde d'en rien faire paraître, et qu'il faudra songer à chercher quelque invention pour se pouvoir entretenir tous deux.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! pendarde de femme!

LUBIN

Tétiguienne! cela sera drôle; car le mari ne se doutera point de la manigance: voilà ce qui est de bon, et il aura un pied de nez avec sa jalousie. Est-ce pas?

GEORGE DANDIN

Cela est vrai.

LUBIN

Adieu. Bouche cousue, au moins! Gardez bien le secret, afin que le mari ne le sache pas.

GEORGE DANDIN

Oui, oui.

LUBIN

Pour moi, je veux faire semblant de rien. Je suis un fin matois, et l'on ne dirait pas que j'y touche.

SCÈNE III

GEORGE DANDIN

Eh bien! George Dandin, vous voyez de quel air votre femme vous traite! Voilà ce que c'est d'avoir voulu épouser une damoiselle! L'on vous accommode de toutes pièces, sans que vous puissiez vous venger, et la gentilhommerie vous tient les bras liés. L'égalité de condition laisse du moins à l'honneur d'un mari la liberté de ressentiment: et si c'était une paysanne, vous auriez maintenant toutes vos coudées franches à vous en faire la justice à bons coups de bâton. Mais vous avez voulu tâter de la noblesse, et il vous ennuyait d'être maître chez vous. Ah! j'enrage de tout mon cœur, et je me donnerais volontiers des soufflets. Quoi! écouter impudemment l'amour d'un damoiseau, et y promettre en même temps de la correspondance! Morbleu! je ne veux point laisser passer une occasion de la sorte. Il me faut, de ce pas, aller faire mes plaintes au père et à la mère et les rendre témoins, à telle fin que de raison, des sujets de chagrin et de ressentiment que leur fille me donne. Mais les voici l'un et l'autre fort à propos.

SCÈNE IV

MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE,
GEORGE DANDIN

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'est-ce, mon gendre? Vous me paraissez tout troublé.

GEORGE DANDIN

Aussi en ai-je du sujet, et...

MADAME DE SOTENVILLE

Mon Dieu! notre gendre, que vous avez peu de civilité, de ne pas saluer les gens quand vous les approchez!

GEORGE DANDIN

Ma foi! ma belle-mère, c'est que j'ai d'autres choses en tête; et...

MADAME DE SOTENVILLE

Encore! Est-il possible, notre gendre, que vous sachiez si peu votre monde, et qu'il n'y ait pas moyen de vous instruire de la manière qu'il faut vivre parmi les personnes de qualité?

GEORGE DANDIN

Comment?

MADAME DE SOTENVILLE

Ne vous déferez-vous jamais, avec moi, de la familiarité de ce mot de ma belle-mère, et ne sauriez-vous vous accoutumer à me dire madame?

GEORGE DANDIN

Parbleu! si vous m'appelez votre gendre, il me semble que je puis vous appeler ma belle-mère.

MADAME DE SOTENVILLE

Il y a fort à dire, et les choses ne sont pas égales. Apprenez, s'il vous plaît, que ce n'est pas à vous à vous servir de ce mot-là avec une personne de ma

condition; que, tout notre gendre que vous soyez, il y a grande différence de vous à nous, et que vous devez vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

C'en est assez, m'amour[1]: laissons cela.

MADAME DE SOTENVILLE

Mon Dieu! monsieur de Sotenville, vous avez des indulgences qui n'appartiennent qu'à vous, et vous ne savez pas vous faire rendre par les gens ce qui vous est dû.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! pardonnez-moi: on ne peut point me faire de leçons là-dessus; et j'ai su montrer en ma vie, par vingt actions de vigueur, que je ne suis point homme à démordre jamais d'un pouce de mes prétentions; mais il suffit de lui avoir donné un petit avertissement. Sachons un peu, mon gendre, ce que vous avez dans l'esprit.

GEORGE DANDIN

Puisqu'il faut donc parler catégoriquement, je vous dirai, monsieur de Sotenville, que j'ai lieu de...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Doucement, mon gendre. Apprenez qu'il n'est pas respectueux d'appeler les gens par leur nom, et qu'à

[1] Mot composé de *ma* ou *mon* et *amour*, duquel l'homme caresse celle qu'il aime. Pour éviter la dure prononciation de deux voyelles qui se rencontrent, on a réuni les deux mots. (NICOT.)

ceux qui sont au-dessus de nous il faut dire monsieur tout court...

GEORGE DANDIN

Eh bien! monsieur tout court, et non plus monsieur de Sotenville, j'ai à vous dire que ma femme me donne...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Tout beau! Apprenez aussi que vous ne devez pas dire ma femme quand vous parlez de notre fille.

GEORGE DANDIN

J'enrage! Comment! ma femme n'est pas ma femme?

MADAME DE SOTENVILLE

Oui, notre gendre, elle est votre femme; mais il ne vous est pas permis de l'appeler ainsi; et c'est tout ce que vous pourriez faire, si vous aviez épousé une de vos pareilles.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! George Dandin, où t'es-tu fourré? (Haut.) Hé! de grâce, mettez, pour un moment, votre gentilhommerie à côté, et souffrez que je vous parle maintenant comme je pourrai. (A part.) Au diantre soit la tyrannie de toutes ces histoires-là! (A M. de Sotenville.) Je vous dis donc que je suis mal satisfait de mon mariage.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Et la raison, mon gendre?

MADAME DE SOTENVILLE

Quoi! parler ainsi d'une chose dont vous avez tiré de si grands avantages?

GEORGE DANDIN

Et quels avantages, madame, puisque madame y a? L'aventure n'a pas été mauvaise pour vous; car, sans moi, vos affaires, avec votre permission, étaient fort délabrées, et mon argent a servi à reboucher d'assez bons trous; mais moi, de quoi y ai-je profité, je vous prie, que d'un allongement de nom, et, au lieu de George Dandin, d'avoir reçu par vous le titre de monsieur de la Dandinière?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne comptez-vous pour rien, mon gendre, l'avantage d'être allié à la maison de Sotenville?

MADAME DE SOTENVILLE

Et à celle de la Prudoterie, dont j'ai l'honneur d'être issue; maison où le ventre anoblit, et qui, par ce beau privilège, rendra vos enfants gentilshommes?

GEORGE DANDIN

Oui, voilà qui est bien, mes enfants seront gentilshommes; mais je serai cocu, moi, si l'on n'y met ordre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Que veut dire cela, mon gendre?

GEORGE DANDIN

Cela veut dire que votre fille ne vit pas comme il faut qu'une femme vive, et qu'elle fait des choses qui sont contre l'honneur.

MADAME DE SOTENVILLE

Tout beau! Prenez garde à ce que vous dites. Ma

fille est d'une race trop pleine de vertu pour se porter jamais à faire aucune chose dont l'honnêteté soit blessée; et, de la maison de la Prudoterie, il y a plus de trois cents ans qu'on n'a point remarqué qu'il y ait eu une femme, Dieu merci, qui ait fait parler d'elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! dans la maison de Sotenville on n'a jamais vu de coquette; et la bravoure n'y est pas plus héréditaire aux mâles que la chasteté aux femelles.

MADAME DE SOTENVILLE

Nous avons eu une Jacqueline de la Prudoterie qui ne voulut jamais être la maîtresse d'un duc et pair, gouverneur de notre province.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il y a eu une Mathurine de Sotenville, qui refusa vingt mille écus d'un favori du roi, qui ne lui demandait seulement que la faveur de lui parler.

GEORGE DANDIN

Oh bien! votre fille n'est pas si difficile que cela, et elle s'est apprivoisée depuis qu'elle est chez moi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Expliquez-vous, mon gendre. Nous ne sommes point gens à la supporter dans de mauvaises actions, et nous serons les premiers, sa mère et moi, à vous en faire la justice.

MADAME DE SOTENVILLE

Nous n'entendons point raillerie sur les matières de l'honneur, et nous l'avons élevée dans toute la sévérité possible.

GEORGE DANDIN

Tout ce que je vous puis dire, c'est qu'il y a ici un certain courtisan, que vous avez vu, qui est amoureux d'elle à ma barbe, et qui lui a fait faire des protestations d'amour qu'elle a très humainement écoutées.

MADAME DE SOTENVILLE

Jour de Dieu! je l'étranglerais de mes propres mains, s'il fallait qu'elle forlignât[1] de l'honnêteté de sa mère.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! je lui passerais mon épée au travers du corps, à elle et au galant, si elle avait forfait[2] à son honneur.

GEORGE DANDIN

Je vous ai dit ce qui se passe, pour vous faire mes plaintes; et je vous demande raison de cette affaire-là.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne vous tourmentez point: je vous la ferai de tous deux; et je suis homme pour serrer le bouton à qui que ce puisse être[3]. Mais êtes-vous bien sûr de ce que vous nous dites?

[1] Vieux mot qui vient de *forlineare*, sortir hors de la ligne, dégénérer. (MÉN.) Il s'appliquait surtout aux nobles qui faisaient des actions indignes de leurs aïeux. Ce mot et le suivant, *forfaire*, sont très bien placés dans la bouche de monsieur et de madame de Sotenville.

[2] *Forfaire*, composé de *for*, particule qui empire la signification du mot auquel elle adhère, et de *faire*. Ainsi *forfaire* signifie mal faire, délinquer, violer. (NICOT.)

[3] On pourrait croire que ce proverbe, *serrer le bouton à quelqu'un*, vient de l'action d'un escrimeur qui appuie forte-

GEORGE DANDIN

Très sûr.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Prenez bien garde, au moins; car, entre gentilshommes, ce sont des choses chatouilleuses; et il n'est pas question d'aller faire ici un pas de clerc.

GEORGE DANDIN

Je ne vous ai rien dit, vous dis-je, qui ne soit véritable.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

M'amour, allez-vous-en parler à votre fille, tandis qu'avec mon gendre j'irai parler à l'homme.

MADAME DE SOTENVILLE

Se pourrait-il, mon fils, qu'elle s'oubliât de la sorte, après le sage exemple que vous savez vous-même que je lui ai donné?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Nous allons éclaircir l'affaire. Suivez-moi, mon gendre, et ne vous mettez pas en peine. Vous verrez de quel bois nous nous chauffons, lorsqu'on s'attaque à ceux qui nous peuvent appartenir.

GEORGE DANDIN

Le voici qui vient vers nous.

ment le bouton de son fleuret sur la poitrine de son adversaire; mais le proverbe a une autre origine: on appelle *bouton,* en terme de manège, la boucle de cuir qui coule le long des rênes, et qui les resserre. Ainsi l'on dit *serrer le bouton,* qui est l'équivalent de tenir en bride. (A.)

SCÈNE V

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Monsieur, suis-je connu de vous?

CLITANDRE

Non pas, que je sache, monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Je m'appelle le baron de Sotenville.

CLITANDRE

Je m'en réjouis fort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Mon nom est connu à la cour, et j'eus l'honneur, dans ma jeunesse, de me signaler des premiers à l'arrière-ban de Nancy[1].

CLITANDRE

A la bonne heure.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Monsieur mon père, Jean-Gilles de Sotenville, eut la gloire d'assister en personne au grand siège de Montauban[2].

[1] L'*arrière-ban* était la convocation qu'un souverain faisait autrefois de toute la noblesse de ses États, pour marcher contre ses ennemis.

[2] Il s'agit sans doute du siège de Montauban par Louis XIII, en 1621, environ un an avant la naissance de Molière.

CLITANDRE

J'en suis ravi.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Et j'ai eu un aïeul, Bertrand de Sotenville, qui fut si considéré en son temps, que d'avoir permission de vendre tout son bien pour le voyage d'outre-mer.

CLITANDRE

Je le veux croire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il m'a été rapporté, monsieur, que vous aimez et poursuivez une jeune personne, qui est ma fille, pour laquelle je m'intéresse (montrant George Dandin), et pour l'homme que vous voyez, qui a l'honneur d'être mon gendre.

CLITANDRE

Qui? moi?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui; et je suis bien aise de vous parler, pour tirer de vous, s'il vous plaît, un éclaircissement de cette affaire.

CLITANDRE

Voilà une étrange médisance! Qui vous a dit cela, monsieur?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Quelqu'un qui croit le bien savoir.

CLITANDRE

Ce quelqu'un-là en a menti. Je suis honnête homme.

Me croyez-vous capable, monsieur, d'une action aussi lâche que celle-là? Moi, aimer une jeune et belle personne qui a l'honneur d'être la fille de monsieur le baron de Sotenville! Je vous révère trop pour cela, et je suis trop votre serviteur. Quiconque vous l'a dit est un sot.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allons, mon gendre.

GEORGE DANDIN

Quoi?

CLITANDRE

C'est un coquin et un maraud.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Répondez.

GEORGE DANDIN

Répondez vous-même.

CLITANDRE

Si je savais qui ce peut être, je lui donnerais, en votre présence, de l'épée dans le ventre.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Soutenez donc la chose.

GEORGE DANDIN

Elle est toute soutenue. Cela est vrai.

CLITANDRE

Est-ce votre gendre, monsieur, qui...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, c'est lui-même qui s'en est plaint à moi.

CLITANDRE

Certes, il peut remercier l'avantage qu'il a de vous appartenir; et, sans cela, je lui apprendrais bien à tenir de pareils discours d'une personne comme moi.

SCÈNE VI

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE

MADAME DE SOTENVILLE

Pour ce qui est de cela, la jalousie est une étrange chose! J'amène ici ma fille pour éclaircir l'affaire en présence de tout le monde.

CLITANDRE, à Angélique.

Est-ce donc vous, madame, qui avez dit à votre mari que je suis amoureux de vous?

ANGÉLIQUE

Moi? Et comment lui aurais-je dit? Est-ce que cela est? Je voudrais bien le voir, vraiment, que vous fussiez amoureux de moi. Jouez-vous-y, je vous en prie; vous trouverez à qui parler; c'est une chose que je vous conseille de faire! Ayez recours, pour voir, à tous les détours des amants: essayez un peu, par plaisir, à m'envoyer des ambassades, à m'écrire secrètement de petits billets doux, à épier les moments que mon mari n'y sera pas, ou le temps que je sortirai,

pour me parler de votre amour: vous n'avez qu'à y venir, je vous promets que vous serez reçu comme il faut.

CLITANDRE

Hé! là, là, madame, tout doucement. Il n'est pas nécessaire de me faire tant de leçons, et de vous tant scandaliser. Qui vous dit que je songe à vous aimer?

ANGÉLIQUE

Que sais-je, moi, ce qu'on me vient conter ici?

CLITANDRE

On dira ce que l'on voudra; mais vous savez si je vous ai parlé d'amour lorsque je vous ai rencontrée.

ANGÉLIQUE

Vous n'aviez qu'à le faire, vous auriez été bien venu!

CLITANDRE

Je vous assure qu'avec moi vous n'avez rien à craindre, que je ne suis point homme à donner du chagrin aux belles; et que je vous respecte trop, et vous, et messieurs vos parents, pour avoir la pensée d'être amoureux de vous.

MADAME DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Eh bien! vous le voyez.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Vous voilà satisfait, mon gendre. Que dites-vous à cela?

GEORGE DANDIN

Je dis que ce sont là des contes à dormir debout; que je sais bien ce que je sais, et que tantôt, puisqu'il faut parler net, elle a reçu une ambassade de sa part.

ANGÉLIQUE

Moi, j'ai reçu une ambassade?

CLITANDRE

J'ai envoyé une ambassade?

ANGÉLIQUE

Claudine.

CLITANDRE, à Claudine.

Est-il vrai?

CLAUDINE

Par ma foi, voilà une étrange fausseté!

GEORGE DANDIN

Taisez-vous, carogne que vous êtes. Je sais de vos nouvelles, et c'est vous qui tantôt avez introduit le courrier.

CLAUDINE

Qui? moi?

GEORGE DANDIN

Oui, vous. Ne faites point tant la sucrée.

CLAUDINE

Hélas! que tout le monde aujourd'hui est rempli de méchanceté, de m'aller soupçonner ainsi, moi qui suis l'innocence même.

GEORGE DANDIN

Taisez-vous, bonne pièce[1]. Vous faites la sournoise, mais je vous connais il y a longtemps, et vous êtes une dessalée[2].

CLAUDINE, à Angélique.

Madame, est-ce que...

GEORGE DANDIN

Taisez-vous, vous dis-je; vous pourriez bien porter la folle enchère de tous les autres, et vous n'avez point de père gentilhomme.

ANGÉLIQUE

C'est une imposture si grande, et qui me touche si fort au cœur, que je ne puis pas même avoir la force d'y répondre. Cela est bien horrible d'être accusée par un mari, lorsqu'on ne lui fait rien qui ne soit à faire! Hélas! si je suis blâmable en quelque chose, c'est d'en user trop bien avec lui.

CLAUDINE

Assurément.

ANGÉLIQUE

Tout mon malheur est de le trop considérer; et plût au ciel que je fusse capable de souffrir, comme il dit, les galanteries de quelqu'un! je ne serais pas tant à plaindre. Adieu; je me retire, et je ne puis plus endurer qu'on m'outrage de cette sorte.

[1] Par ironie, *une bonne pièce,* c'est-à-dire *une pièce de monnaie fausse;* et au figuré, *une méchante personne.*

[2] Vieux mot que l'Académie n'a pas accueilli dans son dictionnaire, mais qui est encore en usage parmi le peuple. Il veut dire fin, rusé, adroit, égrillard. (*Voyez* RICHELET.)

SCÈNE VII

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE

MADAME DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Allez, vous ne méritez pas l'honnête femme qu'on vous a donnée.

CLAUDINE

Par ma foi! il mériterait qu'elle lui fît dire vrai; et, si j'étais en sa place, je n'y marchanderais pas. (A Clitandre.) Oui, monsieur, vous devez, pour le punir, faire l'amour à ma maîtresse. Poussez, c'est moi qui vous le dis: ce sera fort bien employé et je m'offre à vous y servir, puisqu'il m'en a déjà taxée.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Vous méritez, mon gendre, qu'on vous dise ces choses-là; et votre procédé met tout le monde contre vous.

MADAME DE SOTENVILLE

Allez, songez à mieux traiter une demoiselle bien née; et prenez garde désormais à ne plus faire de pareilles bévues.

GEORGE DANDIN, à part.

J'enrage de bon cœur d'avoir tort, lorsque j'ai raison.

SCÈNE VIII

MONSIEUR DE SOTENVILLE, CLITANDRE, GEORGE DANDIN

CLITANDRE, à monsieur de Sotenville.

Monsieur, vous voyez comme j'ai été faussement accusé: vous êtes homme qui savez les maximes du point d'honneur, et je vous demande raison de l'affront qui m'a été fait!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Cela est juste, et c'est l'ordre des procédés. Allons, mon gendre, faites satisfaction à monsieur.

GEORGE DANDIN

Comment! satisfaction?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, cela se doit dans les règles, pour l'avoir à tort accusé.

GEORGE DANDIN

C'est une chose, moi, dont je ne demeure pas d'accord, de l'avoir a tort accusé; et je sais bien ce que j'en pense.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il n'importe. Quelque pensée qui vous puisse rester, il a nié: c'est satisfaire les personnes; et l'on n'a nul droit de se plaindre de tout homme qui se dédit.

GEORGE DANDIN

Si bien donc que si je le trouvais couché avec ma femme, il en serait quitte pour se dédire?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Point de raisonnement. Faites-lui les excuses que je vous dis.

GEORGE DANDIN

Moi! je lui ferai encore des excuses après...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allons, vous dis-je; il n'y a rien à balancer, et vous n'avez que faire d'avoir peur d'en trop faire, puisque c'est moi qui vous conduis.

GEORGE DANDIN

Je ne saurais...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! mon gendre, ne m'échauffez pas la bile: je me mettrais avec lui contre vous. Allons, laissez-vous gouverner par moi.

GEORGE DANDIN, à part.

Ah! George Dandin!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Votre bonnet à la main, le premier: monsieur est gentilhomme, et vous ne l'êtes pas.

GEORGE DANDIN, à part, le bonnet à la main.

J'enrage!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Répétez après moi: monsieur...

GEORGE DANDIN

Monsieur...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Je vous demande pardon... (Voyant que George Dandin fait difficulté de lui obéir.) Ah!

GEORGE DANDIN

Je vous demande pardon...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

GEORGE DANDIN

Des mauvaises pensées que j'ai eues de vous.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

GEORGE DANDIN

C'est que je n'avais pas l'honneur de vous connaître.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Et je vous prie de croire...

GEORGE DANDIN

Et je vous prie de croire...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN

Voulez-vous que je sois serviteur d'un homme qui me veut faire cocu?

MONSIEUR DE SOTENVILLE, le menaçant encore.

Ah!

CLITANDRE

Il suffit, monsieur.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Non, je veux qu'il achève, et que tout aille dans les formes. Que je suis votre serviteur.

GEORGE DANDIN

Que je suis votre serviteur.

CLITANDRE, à George Dandin.

Monsieur, je suis le vôtre de tout mon cœur, et je ne songe plus à ce qui s'est passé. (A M. de Sotenville.) Pour vous, monsieur, je vous donne le bonjour, et suis fâché du petit chagrin que vous avez eu.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Je vous baise les mains; et, quand il vous plaira, je vous donnerai le divertissement de courre un lièvre.

CLITANDRE

C'est trop de grâce que vous me faites.

(Clitandre sort.)

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Voilà, mon gendre, comme il faut pousser les choses. Adieu. Sachez que vous êtes entré dans une famille qui vous donnera de l'appui et ne souffrira point que l'on vous fasse aucun affront.

SCÈNE IX

GEORGE DANDIN

Ah! que je... Vous l'avez voulu, vous l'avez voulu, George Dandin; vous l'avez voulu; cela vous sied fort bien, et vous voilà ajusté comme il faut: vous avez justement ce que vous méritez. Allons, il s'agit seulement de désabuser le père et la mère, et je pourrai trouver peut-être quelque moyen d'y réussir.

RIDEAU

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

CLAUDINE, LUBIN

CLAUDINE

Oui, j'ai bien deviné qu'il fallait que cela vînt de toi, et que tu l'eusses dit à quelqu'un qui l'ait rapporté à notre maître.

LUBIN

Par ma foi! je n'en ai touché qu'un petit mot, en passant, à un homme, afin qu'il ne dît point qu'il m'avait vu sortir; et il faut que les gens, en ce pays-ci, soient de grands babillards!

CLAUDINE

Vraiment, ce monsieur le vicomte a bien choisi son monde, que de te prendre pour son ambassadeur, et il s'est allé servir là d'un homme bien chanceux.

LUBIN

Va, une autre fois je serai plus fin, et je prendrai mieux garde à moi.

CLAUDINE

Oui, oui, il sera temps!

LUBIN

Ne parlons plus de cela. Écoute.

CLAUDINE

Que veux-tu que j'écoute?

LUBIN

Tourne un peu ton visage devers moi.

CLAUDINE

Eh bien! qu'est-ce?

LUBIN

Claudine!

CLAUDINE

Quoi?

LUBIN

Eh! là! ne sais-tu pas bien ce que je veux dire?

CLAUDINE

Non.

LUBIN

Morgué! je t'aime.

CLAUDINE

Tout de bon?

LUBIN

Oui, le diable m'emporte! Tu me peux croire, puisque j'en jure.

CLAUDINE

A la bonne heure.

LUBIN

Je me sens tout tribouiller[1] le cœur quand je te regarde.

CLAUDINE

Je m'en réjouis.

LUBIN

Comment est-ce que tu fais pour être si jolie?

CLAUDINE

Je fais comme font les autres.

LUBIN

Vois-tu, il ne faut pas tant de beurre pour faire un quarteron; si tu veux, tu seras ma femme, je serai ton mari, et nous serons tous deux mari et femme.

CLAUDINE

Tu serais peut-être jaloux comme notre maître.

LUBIN

Point.

CLAUDINE

Pour moi, je hais les maris soupçonneux, et j'en veux un qui ne s'épouvante de rien; un si plein de confiance et si sûr de ma chasteté, qu'il me vît sans inquiétude au milieu de trente hommes.

[1] *Troubler, remuer.* Ce mot est très ancien.

LUBIN

Eh bien! je serai tout comme cela.

CLAUDINE

C'est la plus sotte chose du monde que de se défier d'une femme et de la tourmenter. La vérité de l'affaire est qu'on n'y gagne rien de bon: cela nous fait songer à mal; et ce sont souvent les maris qui, avec leurs vacarmes, se font eux-mêmes ce qu'ils sont.

LUBIN

Eh bien! je te donnerai la liberté de faire tout ce qu'il te plaira.

CLAUDINE

Voilà comme il faut faire pour n'être point trompé. Lorsqu'un mari se met à notre discrétion, nous ne prenons de liberté que ce qu'il nous en faut; et il en est comme avec ceux qui nous ouvrent leur bourse, et nous disent: Prenez. Nous en usons honnêtement, et nous nous contentons de la raison, mais ceux qui nous chicanent, nous nous efforçons de les tondre, et nous ne les épargnons point.

LUBIN

Va, je serai de ceux qui ouvrent leur bourse, et tu n'as qu'à te marier avec moi.

CLAUDINE

Eh bien! bien, nous verrons.

LUBIN

Viens donc ici, Claudine.

CLAUDINE

Que veux-tu?

LUBIN

Viens, te dis-je.

CLAUDINE

Ah! doucement. Je n'aime point les patineurs.

LUBIN

Eh! un petit brin d'amitié.

CLAUDINE

Laisse-moi là, te dis-je; je n'entends pas raillerie.

LUBIN

Claudine!

CLAUDINE, repoussant Lubin.

Hai!

LUBIN

Ah! que tu es rude à pauvres gens! Fi! que cela est malhonnête de refuser les personnes! N'as-tu point de honte d'être belle, et de ne vouloir pas qu'on te caresse? Eh! là!

CLAUDINE

Je te donnerai sur le nez.

LUBIN

Oh! la farouche! la sauvage! Fi! pouas! la vilaine, qui est cruelle!

CLAUDINE

Tu t'émancipes trop.

LUBIN

Qu'est-ce que cela te coûterait de me laisser un peu faire?

CLAUDINE

Il faut que tu te donnes patience.

LUBIN

Un petit baiser seulement, en rabattant sur notre mariage.

CLAUDINE

Je suis votre servante.

LUBIN

Claudine, je t'en prie, sur l'et-tant-moins[1].

CLAUDINE

Eh! que nenni! J'y ai déjà été attrapée. Adieu. Va-t'en, et dis à monsieur le vicomte que j'aurai soin de rendre son billet.

LUBIN

Adieu, beauté rudanière[2].

CLAUDINE

Le mot est amoureux.

[1] Cette expression, peu connue, est empruntée de la pratique, et signifie *en déduction:* Je vous donnerai cela *sur et-tant-moins* de ce que je vous dois. (B.)

[2] *Rudanière*, dans le style populaire, signifie une personne d'une humeur farouche, sévère, brusque.

LUBIN

Adieu, rocher, caillou, pierre de taille, et tout ce qu'il y a de plus dur au monde.

CLAUDINE, seule.

Je vais remettre aux mains de ma maîtresse... Mais la voici avec son mari: éloignons-nous, et attendons qu'elle soit seule.

SCÈNE II

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE

GEORGE DANDIN

Non, non; on ne m'abuse pas avec tant de facilité, et je ne suis que trop certain que le rapport que l'on m'a fait est véritable. J'ai de meilleurs yeux qu'on ne pense, et votre galimatias ne m'a point tantôt ébloui.

SCÈNE III

CLITANDRE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN

CLITANDRE, à part, dans le fond du théâtre.

Ah! la voilà; mais le mari est avec elle.

GEORGE DANDIN, sans voir Clitandre.

Au travers de toutes vos grimaces j'ai vu la vérité de ce que l'on m'a dit, et le peu de respect que vous avez pour le nœud qui nous joint. (Clitandre et Angélique se saluent.) Mon Dieu! laissez là votre révérence; ce n'est

pas de ces sortes de respects dont je vous parle, et vous n'avez que faire de vous moquer.

ANGÉLIQUE

Moi, me moquer! en aucune façon.

GEORGE DANDIN

Je sais votre pensée, et connais... (Clitandre et Angélique se saluent encore.) Encore! Ah! ne raillons point davantage. Je n'ignore pas qu'à cause de votre noblesse vous me tenez fort au-dessous de vous, et le respect que je vous veux dire ne regarde point ma personne; j'entends parler de celui que vous devez à des nœuds aussi vénérables que le sont ceux du mariage... (Angélique fait signe à Clitandre.) Il ne faut point lever les épaules, et je ne dis point de sottises.

ANGÉLIQUE

Qui songe à lever les épaules?

GEORGE DANDIN

Mon Dieu! nous voyons clair. Je vous dis, encore une fois, que le mariage est une chaîne à laquelle on doit porter toutes sortes de respects; et que c'est fort mal fait à vous d'en user comme vous faites. (Angélique fait signe de la tête à Clitandre.) Oui, oui, mal fait à vous; et vous n'avez que faire de hocher la tête, et de me faire la grimace.

ANGÉLIQUE

Moi? je ne sais ce que vous voulez dire.

GEORGE DANDIN

Je le sais fort bien, moi; et vos mépris me sont

connus. Si je ne suis pas né noble, au moins suis-je d'une race où il n'y a point de reproche; et la famille des Dandin...

CLITANDRE, derrière Angélique, sans être aperçu de George Dandin.

Un moment d'entretien.

GEORGE DANDIN, sans voir Clitandre.

Hé!

ANGÉLIQUE

Quoi? Je ne dis mot.

(George Dandin tourne autour de sa femme, et Clitandre se retire en faisant une grande révérence à George Dandin.)

SCÈNE IV

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE

GEORGE DANDIN

Le voilà qui vient rôder autour de vous.

ANGÉLIQUE

Eh bien! est-ce ma faute? Que voulez-vous que j'y fasse?

GEORGE DANDIN

Je veux que vous y fassiez ce que fait une femme qui ne veut plaire qu'à son mari. Quoi qu'on en puisse dire, les galants n'obsèdent jamais que quand on le veut bien. Il y a un certain air doucereux qui les attire, ainsi que le miel fait les mouches; et les honnêtes femmes ont des manières qui les savent chasser d'abord.

ANGÉLIQUE

Moi, les chasser! et par quelle raison? Je ne me scandalise point qu'on me trouve bien faite; et cela me fait du plaisir.

GEORGE DANDIN

Oui! Mais quel personnage voulez-vous que joue un mari pendant cette galanterie?

ANGÉLIQUE

Le personnage d'un honnête homme, qui est bien aise de voir sa femme considérée.

GEORGE DANDIN

Je suis votre valet. Ce n'est pas là mon compte, et les Dandin ne sont point accoutumés à cette mode-là.

ANGÉLIQUE

Oh! les Dandin s'y accoutumeront s'ils veulent; car, pour moi, je vous déclare que mon dessein n'est pas de renoncer au monde, et de m'enterrer toute vive dans un mari. Comment! parce qu'un homme s'avise de nous épouser, il faut d'abord que toutes choses soient finies pour nous, et que nous rompions tout commerce avec les vivants! C'est une chose merveilleuse que cette tyrannie de messieurs les maris, et je les trouve bons de vouloir qu'on soit morte à tous les divertissements, et qu'on ne vive que pour eux! Je me moque de cela, et ne veux point mourir si jeune.

GEORGE DANDIN

C'est ainsi que vous satisfaites aux engagements de la foi que vous m'avez donnée publiquement?

ANGÉLIQUE

Moi? je ne vous l'ai point donnée de bon cœur, et vous me l'avez arrachée. M'avez-vous, avant le mariage, demandé mon consentement, et si je voulais bien de vous? Vous n'avez consulté, pour cela, que mon père et ma mère; ce sont eux, proprement, qui vous ont épousé, et c'est pourquoi vous ferez bien de vous plaindre toujours à eux des torts que l'on pourra vous faire. Pour moi, qui ne vous ai point dit de vous marier avec moi, et que vous avez prise sans consulter mes sentiments, je prétends n'être point obligée à me soumettre en esclave à vos volontés, et je veux jouir, s'il vous plaît, de quelque nombre de beaux jours que m'offre la jeunesse, prendre les douces libertés que l'âge me permet, voir un peu le beau monde, et goûter le plaisir de m'ouïr dire des douceurs. Préparez-vous-y, pour votre punition, et rendez grâces au ciel de ce que je ne suis pas capable de quelque chose de pis.

GEORGE DANDIN

Oui! C'est ainsi que vous le prenez? Je suis votre mari, et je vous dis que je n'entends pas cela.

ANGÉLIQUE

Moi, je suis votre femme, et je vous dis que je l'entends.

GEORGE DANDIN, à part.

Il me prend des tentations d'accommoder tout son visage à la compote, et le mettre en état de ne plaire de sa vie aux diseurs de fleurettes. Ah! Allons, George Dandin; je ne pourrais me retenir, et il vaut mieux quitter la place.

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, CLAUDINE

CLAUDINE

J'avais, madame, impatience qu'il s'en allât, pour vous rendre ce mot de la part que vous savez.

ANGÉLIQUE

Voyons. (Elle lit bas.)

CLAUDINE, à part.

A ce que je puis remarquer, ce qu'on lui dit ne lui déplaît pas trop.

ANGÉLIQUE

Ah! Claudine, que ce billet s'explique d'une façon galante! Que, dans tous leurs discours et dans toutes leurs actions, les gens de cour ont un air agréable! Et qu'est-ce que c'est, auprès d'eux, que nos gens de province?

CLAUDINE

Je crois qu'après les avoir vus, les Dandin ne vous plaisent guère.

ANGÉLIQUE

Demeure ici: je m'en vais faire la réponse...

CLAUDINE, seule.

Je n'ai pas besoin, que je pense, de lui recommander de la faire agréable. Mais voici...

SCÈNE VI

CLITANDRE, LUBIN, CLAUDINE

CLAUDINE

Vraiment, monsieur, vous avez pris là un habile messager.

CLITANDRE

Je n'ai pas osé envoyer de mes gens; mais, ma pauvre Claudine, il faut que je te récompense des bons offices que je sais que tu m'as rendus. (Il fouille dans sa poche.)

CLAUDINE

Hé! monsieur, il n'est pas nécessaire. Non, monsieur, vous n'avez que faire de vous donner cette peine-là; et je vous rends service parce que vous le méritez et que je me sens au cœur de l'inclination pour vous.

CLITANDRE, donnant de l'argent à Claudine.

Je te suis obligé.

LUBIN, à Claudine.

Puisque nous serons mariés, donne-moi cela, que je le mette avec le mien.

CLAUDINE

Je te le garde, aussi bien que le baiser.

CLITANDRE, à Claudine.

Dis-moi, as-tu rendu mon billet à ta belle maîtresse?

CLAUDINE

Oui. Elle est allée y répondre.

CLITANDRE

Mais, Claudine, n'y a-t-il pas moyen que je la puisse entretenir.

CLAUDINE

Oui: venez avec moi, je vous ferai parler à elle.

CLITANDRE

Mais le trouvera-t-elle bon? et n'y a-t-il rien à risquer?

CLAUDINE

Non, non. Son mari n'est pas au logis, et puis ce n'est pas lui qu'elle a le plus à ménager; c'est son père et sa mère; et, pourvu qu'ils soient prévenus[1], tout le reste n'est point à craindre.

CLITANDRE

Je m'abandonne à ta conduite.

LUBIN, seul.

Tétiguenne! que j'aurai là une habile femme! Elle a de l'esprit comme quatre.

[1] *Et, pourvu qu'ils soient prévenus,* c'est-à-dire pourvu qu'ils aient toujours la même prévention en faveur de leur fille, pourvu qu'ils soient toujours disposés à ne rien croire de ce qu'on leur dira contre elle. (A.)

SCÈNE VII

GEORGE DANDIN, LUBIN

GEORGE DANDIN, bas, à part.

Voici mon homme de tantôt. Plût au ciel qu'il pût se résoudre à vouloir rendre témoignage au père et à la mère de ce qu'ils ne veulent point croire!

LUBIN

Ah! vous voilà, monsieur le babillard, à qui j'avais tant recommandé de ne point parler, et qui me l'aviez tant promis! Vous êtes donc un causeur, et vous allez redire ce que l'on vous dit en secret?

GEORGE DANDIN

Moi?

LUBIN

Oui. Vous avez été tout rapporter au mari, et vous êtes cause qu'il a fait du vacarme. Je suis bien aise de savoir que vous avez de la langue, et cela m'apprendra à ne vous plus rien dire.

GEORGE DANDIN

Écoute, mon ami.

LUBIN

Si vous n'aviez point babillé, je vous aurais conté ce qui se passe à cette heure; mais, pour votre punition, vous ne saurez rien du tout.

GEORGE DANDIN

Comment! qu'est-ce qui se passe?

LUBIN

Rien, rien. Voilà ce que c'est d'avoir causé; vous n'en tâterez plus, et je vous laisse sur la bonne bouche.

GEORGE DANDIN

Arrête un peu.

LUBIN

Point.

GEORGE DANDIN

Je ne te veux dire qu'un mot.

LUBIN

Nennin, nennin. Vous avez envie de me tirer les vers du nez.

GEORGE DANDIN

Non, ce n'est pas cela.

LUBIN

Hé! quelque sot... Je vous vois venir.

GEORGE DANDIN

C'est autre chose. Écoute.

LUBIN

Point d'affaire. Vous voudriez que je vous dise que monsieur le vicomte vient de donner de l'argent à Claudine, et qu'elle l'a mené chez sa maîtresse. Mais je ne suis pas si bête.

GEORGE DANDIN

De grâce!

LUBIN

Non.

GEORGE DANDIN

Je te donnerai...

LUBIN

Tarare!

SCÈNE VIII

GEORGE DANDIN

Je n'ai pu me servir, avec cet innocent, de la pensée que j'avais. Mais le nouvel avis qui lui est échappé ferait la même chose; et si le galant est chez moi, ce serait pour avoir raison aux yeux du père et de la mère, et les convaincre pleinement de l'effronterie de leur fille. Le mal de tout ceci, c'est que je ne sais comment faire pour profiter d'un tel avis. Si je rentre chez moi, je ferai évader le drôle; et, quelque chose que je puisse voir moi-même de mon déshonneur, je n'en serai point cru à mon serment, et l'on me dira que je rêve. Si, d'autre part, je vais querir beau-père et belle-mère, sans être sûr de trouver chez moi le galant, ce sera la même chose, et je retomberai dans l'inconvénient de tantôt. Pourrais-je point m'éclaircir doucement s'il y est encore? (Après avoir regardé par le trou de la serrure.) Ah, ciel! il n'en faut plus douter, et je viens de l'apercevoir par le trou de la porte. Le sort me donne ici de quoi confondre ma partie, et, pour achever l'aventure, il fait venir à point nommé les juges dont j'avais besoin.

SCÈNE IX

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN

GEORGE DANDIN

Enfin, vous ne m'avez pas voulu croire tantôt, et votre fille l'a emporté sur moi; mais j'ai en main de quoi vous faire voir comme elle m'accommode; et, Dieu merci, mon déshonneur est si clair maintenant, que vous n'en pourrez plus douter.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Comment! mon gendre, vous en êtes encore là-dessus?

GEORGE DANDIN

Oui, j'y suis; et jamais je n'eus tant de sujet d'y être.

MADAME DE SOTENVILLE

Vous nous venez encore étourdir la tête?

GEORGE DANDIN

Oui, madame; et l'on fait bien pis à la mienne.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne vous lassez-vous point de vous rendre importun?

GEORGE DANDIN

Non; mais je me lasse fort d'être pris pour dupe.

MADAME DE SOTENVILLE

Ne voulez-vous point vous défaire de vos pensées extravagantes?

GEORGE DANDIN

Non, madame; mais je voudrais bien me défaire d'une femme qui me déshonore.

MADAME DE SOTENVILLE

Jour de Dieu! notre gendre, apprenez à parler.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! cherchez des termes moins offensants que ceux-là.

GEORGE DANDIN

Marchand qui perd ne peut rire.

MADAME DE SOTENVILLE

Souvenez-vous que vous avez épousé une demoiselle.

GEORGE DANDIN

Je m'en souviens assez, et ne m'en souviendrai que trop.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Si vous vous en souvenez, songez donc à parler d'elle avec plus de respect.

GEORGE DANDIN

Mais que ne songe-t-elle plutôt à me traiter plus honnêtement? Quoi! parce qu'elle est demoiselle, il faut qu'elle ait la liberté de me faire ce qui lui plaît, sans que j'ose souffler?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'avez-vous donc, et que pouvez-vous dire? N'avez-

vous pas vu, ce matin, qu'elle s'est défendue de connaître celui dont vous m'étiez venu parler?

GEORGE DANDIN

Oui. Mais vous, que pourrez-vous dire, si je vous fais voir maintenant que le galant est avec elle?

MADAME DE SOTENVILLE

Avec elle?

GEORGE DANDIN

Oui, avec elle, et dans ma maison.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Dans votre maison?

GEORGE DANDIN

Oui, dans ma propre maison.

MADAME DE SOTENVILLE

Si cela est, nous serons pour vous contre elle.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui. L'honneur de notre famille nous est plus cher que toute chose; et si vous dites vrai, nous la renoncerons pour notre sang, et l'abandonnerons à votre colère.

GEORGE DANDIN

Vous n'avez qu'à me suivre.

MADAME DE SOTENVILLE

Gardez de vous tromper.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

N'allez pas faire comme tantôt.

GEORGE DANDIN

Mon Dieu! vous allez voir. (Montrant Clitandre, qui sort avec Angélique.) Tenez, ai-je menti?

SCÈNE X

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE; MONSIEUR DE SOTENVILLE, MADAME DE SOTENVILLE, avec GEORGE DANDIN, dans le fond du théâtre.

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Adieu. J'ai peur qu'on vous surprenne ici, et j'ai quelques mesures à garder.

CLITANDRE

Promettez-moi donc, madame, que je pourrai vous parler cette nuit.

ANGÉLIQUE

J'y ferai mes efforts.

GEORGE DANDIN, à monsieur et à madame de Sotenville.

Approchons doucement par derrière, et tâchons de n'être point vus.

CLAUDINE, à Angélique.

Ah! madame, tout est perdu. Voilà votre père et votre mère, accompagnés de votre mari.

CLITANDRE

Ah! ciel!

ANGÉLIQUE, bas, à Clitandre et à Claudine.

Ne faites pas semblant de rien, et me laissez faire tous deux. (Haut, à Clitandre,) Quoi! vous osez en user de la sorte après l'affaire de tantôt? et c'est ainsi que vous dissimulez vos sentiments? On me vient rapporter que vous avez de l'amour pour moi, et que vous faites des desseins de me solliciter; j'en témoigne mon dépit, et m'explique à vous clairement en présence de tout le monde: vous niez hautement la chose, et me donnez parole de n'avoir aucune pensée de m'offenser; et cependant, le même jour, vous prenez la hardiesse de venir chez moi me rendre visite, de me dire que vous m'aimez, et de me faire cent sots contes pour me persuader de répondre à vos extravagances: comme si j'étais femme à violer la foi que j'ai donnée à un mari, et m'éloigner jamais de la vertu que mes parents m'ont enseignée? Si mon père savait cela, il vous apprendrait bien à tenter de ces entreprises! Mais une honnête femme n'aime point les éclats: je n'ai garde de lui en rien dire; (Après avoir fait signe à Claudine d'apporter un bâton.) et je veux vous montrer que, toute femme que je suis, j'ai assez de courage pour me venger moi-même des offenses que l'on me fait. L'action que vous avez faite n'est pas d'un gentilhomme, et ce n'est pas en gentilhomme aussi que je veux vous traiter.

(Angélique prend le bâton, et le lève sur Clitandre, qui se range de façon que les coups tombent sur George Dandin.)

CLITANDRE, criant comme s'il avait été frappé.

Ah! ah! ah! ah! ah! doucement.

SCÈNE XI

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE

CLAUDINE

Fort, madame! frappez comme il faut.

ANGÉLIQUE, faisant semblant de parler à Clitandre.

S'il vous demeure quelque chose sur le cœur, je suis pour vous répondre.

CLAUDINE

Apprenez à qui vous vous jouez.

ANGÉLIQUE, faisant l'étonnée.

Ah! mon père, vous êtes là!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, ma fille; et je vois qu'en sagesse et en courage tu te montres un digne rejeton de la maison de Sotenville. Viens çà; approche-toi, que je t'embrasse.

MADAME DE SOTENVILLE

Embrasse-moi aussi, ma fille. Las! je pleure de joie, et reconnais mon sang aux choses que tu viens de faire.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Mon gendre, que vous devez être ravi! et que cette aventure est pour vous pleine de douceurs! Vous aviez un juste sujet de vous alarmer; mais vos soupçons se trouvent dissipés le plus avantageusement du monde.

MADAME DE SOTENVILLE

Sans doute, mon gendre; et vous devez maintenant être le plus content des hommes.

CLAUDINE

Assurément. Voilà une femme, celle-là! Vous êtes trop heureux de l'avoir, et vous devriez baiser les pas où elle passe.

GEORGE DANDIN, à part.

Euh, traîtresse!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Qu'est-ce, mon gendre? Que ne remerciez-vous un peu votre femme de l'amitié que vous voyez qu'elle montre pour vous?

ANGÉLIQUE

Non, non, mon père, il n'est pas nécessaire. Il ne m'a aucune obligation de ce qu'il vient de voir; et tout ce que j'en fais n'est que pour l'amour de moi-même.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Où allez-vous, ma fille?

ANGÉLIQUE

Je me retire, mon père, pour ne me voir point obligée de recevoir ses compliments.

CLAUDINE, à George Dandin.

Elle a raison d'être en colère. C'est une femme qui mérite d'être adorée; et vous ne la traitez pas comme vous devriez.

GEORGE DANDIN

Scélérate!

SCÈNE XII

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN

MONSIEUR DE SOTENVILLE

C'est un petit ressentiment de l'affaire de tantôt, et cela se passera avec un peu de caresse que vous lui ferez. Adieu, mon gendre; vous voilà en état de ne vous plus inquiéter. Allez-vous-en faire la paix ensemble, et tâchez de l'apaiser par des excuses de votre emportement.

MADAME DE SOTENVILLE

Vous devez considérer que c'est une fille élevée à la vertu, et qui n'est point accoutumée à se voir soupçonnée d'aucune vilaine action. Adieu. Je suis ravie de voir vos désordres finis, et des transports de joie que vous doit donner sa conduite.

SCÈNE XIII

GEORGE DANDIN

Je ne dis mot, car je ne gagnerais rien à parler; et jamais il ne s'est rien vu d'égal à ma disgrâce. Oui, j'admire mon malheur, et la subtile adresse de ma carogne de femme pour se donner toujours raison et me faire avoir tort. Est-il possible que toujours j'aurai du dessous avec elle; que les apparences toujours tourneront contre moi, et que je ne parviendrai point à convaincre mon effrontée! O ciel! seconde mes desseins, et m'accorde la grâce de faire voir aux gens que l'on me déshonore!

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

CLITANDRE, LUBIN

CLITANDRE

La nuit est avancée, et j'ai peur qu'il ne soit trop tard. Je ne vois point à me conduire. Lubin!

LUBIN

Monsieur!

CLITANDRE

Est-ce par ici?

LUBIN

Je pense que oui. Morgué! Voilà une sotte nuit, d'être si noire que cela!

CLITANDRE

Elle a tort, assurément; mais si, d'un côté, elle nous empêche de voir, elle empêche, de l'autre, que nous ne soyons vus.

LUBIN

Vous avez raison, elle n'a pas tant de tort. Je voudrais bien savoir, monsieur, vous qui êtes savant, pourquoi il ne fait point jour la nuit?

CLITANDRE

C'est une grande question, et qui est difficile. Tu es curieux, Lubin?

LUBIN

Oui: si j'avais étudié, j'aurais été songer à des choses où on n'a jamais songé.

CLITANDRE

Je le crois. Tu as la mine d'avoir l'esprit subtil et pénétrant.

LUBIN

Cela est vrai. Tenez, j'explique du latin, quoique jamais je ne l'aie appris; et voyant l'autre jour écrit sur une grande porte *collegium*, je devinai que cela voulait dire collège.

CLITANDRE

Cela est admirable! Tu sais donc lire, Lubin?

LUBIN

Oui, je sais lire la lettre moulée; mais je n'ai jamais su apprendre à lire l'écriture.

CLITANDRE

Nous voici contre la maison. (Après avoir frappé dans ses mains.) C'est le signal que m'a donné Claudine.

LUBIN

Par ma foi! c'est une fille qui vaut de l'argent; et je l'aime de tout mon cœur.

CLITANDRE

Aussi t'ai-je amené avec moi pour l'entretenir.

LUBIN

Monsieur, je vous suis...

CLITANDRE

Chut! j'entends quelque bruit.

SCÈNE II

ANGÉLIQUE, CLAUDINE, CLITANDRE, LUBIN

ANGÉLIQUE

Claudine!

CLAUDINE

Eh bien?

ANGÉLIQUE

Laisse la porte entr'ouverte.

CLAUDINE

Voilà qui est fait.

(Scène de nuit. Les acteurs se cherchent les uns les autres dans l'obscurité.)

CLITANDRE, à Lubin.

Ce sont elles. S't.

ANGÉLIQUE

S't.

LUBIN

S't.

CLAUDINE

S't.

CLITANDRE, à Claudine, qu'il prend pour Angélique.

Madame!

ANGÉLIQUE, à Lubin, qu'elle prend pour Clitandre.

Quoi?

LUBIN, à Angélique, qu'il prend pour Claudine.

Claudine!

CLAUDINE, à Clitandre, qu'elle prend pour Lubin.

Qu'est-ce?

CLITANDRE, à Claudine, croyant parler à Angélique.

Ah! madame, que j'ai de joie!

LUBIN, à Angélique, croyant parler à Claudine.

Claudine! ma pauvre Claudine!

CLAUDINE, à Clitandre.

Doucement, monsieur.

ANGÉLIQUE, à Lubin.

Tout beau, Lubin.

CLITANDRE

Est-ce toi, Claudine?

CLAUDINE

Oui.

LUBIN

Est-ce vous, madame?

ANGÉLIQUE

Oui.

CLAUDINE, à Clitandre.

Vous avez pris l'une pour l'autre.

LUBIN, à Angélique.

Ma foi, la nuit, on n'y voit goutte.

ANGÉLIQUE

Est-ce pas vous, Clitandre?

CLITANDRE

Oui, madame.

ANGÉLIQUE

Mon mari ronfle comme il faut; et j'ai pris ce temps pour nous entretenir ici.

CLITANDRE

Cherchons quelque lieu pour nous asseoir.

CLAUDINE

C'est fort bien avisé.

(Angélique, Clitandre et Claudine vont s'asseoir dans le fond du théâtre.)

LUBIN, cherchant Claudine.

Claudine! où est-ce que tu es?

SCÈNE III

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, assis au fond du théâtre; GEORGE DANDIN, à moitié déshabillé; LUBIN

GEORGE DANDIN, à part.

J'ai entendu descendre ma femme, et je me suis vite habillé pour descendre après elle. Où peut-elle être allée? Serait-elle sortie?

LUBIN, cherchant Claudine, et prenant George Dandin pour Claudine.

Où es-tu donc, Claudine? Ah! te voilà. Par ma foi, ton maître est plaisamment attrapé; et je trouve ceci aussi drôle que les coups de bâton de tantôt, dont on m'a fait récit. Ta maîtresse dit qu'il ronfle, à cette heure, comme tous les diantres; et il ne sait pas que monsieur le vicomte et elle sont ensemble, pendant qu'il dort. Je voudrais bien savoir quel songe il fait maintenant. Cela est tout à fait risible. De quoi s'avise-t-il aussi, d'être jaloux de sa femme, et de vouloir qu'elle soit à lui tout seul? C'est un impertinent, et monsieur le vicomte lui fait trop d'honneur. Tu ne dis mot, Claudine? Allons, suivons-les; et me donne ta petite menotte, que je la baise. Ah! que cela est doux! Il me semble que je mange des confitures. (A George Dandin, qu'il prend toujours pour Claudine, et qui le repousse rudement) Tudieu! comme vous y allez! voilà une petite menotte qui est un peu bien rude.

GEORGE DANDIN

Qui va là?

LUBIN

Personne.

GEORGE DANDIN

Il fuit, et me laisse informé de la nouvelle perfidie de ma coquine. Allons, il faut que, sans tarder, j'envoie appeler son père et sa mère, et que cette aventure me serve à me faire séparer d'elle. Holà! Colin! Colin!

SCÈNE IV

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, assis au fond du théâtre; GEORGE DANDIN, COLIN

COLIN, à la fenêtre.

Monsieur!

GEORGE DANDIN

Allons, vite ici bas.

COLIN, sautant par la fenêtre.

M'y voilà, on ne peut pas plus vite.

GEORGE DANDIN

Tu es là?

COLIN

Oui, monsieur.

(Pendant que George Dandin va chercher Colin du côté où il a entendu sa voix, Colin passe de l'autre et s'endort.)

GEORGE DANDIN, se tournant du côté où il croit qu'est Colin.

Doucement. Parle bas. Écoute. Va-t'en chez mon beau-père et ma belle-mère, et dis que je les prie très instamment de venir tout à l'heure ici. Entends-tu? Hé! Colin! Colin!

COLIN, de l'autre côté, se réveillant.

Monsieur!

GEORGE DANDIN

Où diable es-tu?

COLIN

Ici.

GEORGE DANDIN

Peste soit du maroufle qui s'éloigne de moi! (Pendant que George Dandin retourne du côté où il croit que Colin est resté, Colin, à moitié endormi, passe de l'autre côté et se rendort.) Je te dis que tu ailles de ce pas trouver mon beau-père et ma belle-mère, et leur dire que je les conjure de se rendre ici tout à l'heure. M'entends-tu bien? Réponds. Colin! Colin!

COLIN, de l'autre côté, se réveillant.

Monsieur!

GEORGE DANDIN

Voilà un pendard qui me fera enrager. Viens-t'en à moi. (Ils se rencontrent et tombent tous deux.) Ah! le traître! il m'a estropié. Où est-ce que tu es? Approche, que je te donne mille coups. Je pense qu'il me fuit.

COLIN

Assurément.

GEORGE DANDIN

Veux-tu venir?

COLIN

Nenni, ma foi.

GEORGE DANDIN

Viens, te dis-je.

COLIN

Point. Vous me voulez battre.

GEORGE DANDIN

Eh bien! non, je ne te ferai rien.

COLIN

Assurément?

GEORGE DANDIN

Oui. Approche. (A Colin, qu'il tient par le bras.) Bon! Tu es bien heureux de ce que j'ai besoin de toi. Va-t'en vite, de ma part, prier mon beau-père et ma belle-mère de se rendre ici le plus tôt qu'ils pourront, et leur dis que c'est pour une affaire de la dernière conséquence; et, s'ils faisaient quelque difficulté à cause de l'heure, ne manque pas de les presser, et de leur bien faire entendre qu'il est très important qu'ils viennent, en quelque état qu'ils soient. Tu m'entends bien maintenant?

COLIN

Oui, monsieur.

GEORGE DANDIN

Va vite, et reviens de même. (Se croyant seul.) Et moi, je vais rentrer dans ma maison, attendant que... Mais j'entends quelqu'un. Ne serait-ce point ma femme? Il faut que j'écoute, et me serve de l'obscurité qu'il fait.

(George Dandin se range près de la porte de sa maison.)

SCÈNE V

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN, GEORGE DANDIN

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Adieu. Il est temps de se retirer.

CLITANDRE

Quoi! sitôt?

ANGÉLIQUE

Nous nous sommes assez entretenus.

CLITANDRE

Ah! madame, puis-je assez vous entretenir, et trouver, en si peu de temps, toutes les paroles dont j'ai besoin? Il me faudrait des journées entières pour me bien expliquer à vous de tout ce que je sens; et je ne vous ai pas dit encore la moindre partie de ce que j'ai à vous dire.

ANGÉLIQUE

Nous en écouterons une autre fois davantage.

CLITANDRE

Hélas! de quel coup me percez-vous l'âme, lorsque vous me parlez de vous retirer; et avec combien de chagrin m'allez-vous laisser maintenant!

ANGÉLIQUE

Nous trouverons moyen de nous revoir.

CLITANDRE

Oui. Mais je songe qu'en me quittant, vous allez

trouver un mari. Cette pensée m'assassine; et les privilèges qu'ont les maris sont des choses cruelles pour un amant qui aime bien.

ANGÉLIQUE

Serez-vous assez faible pour avoir cette inquiétude, et pensez-vous qu'on soit capable d'aimer de certains maris qu'il y a? On les prend parce qu'on ne s'en peut défendre, et que l'on dépend de parents qui n'ont des yeux que pour le bien; mais on sait leur rendre justice, et l'on se moque fort de les considérer au delà de ce qu'ils méritent.

GEORGE DANDIN, à part.

Voilà nos carognes de femmes!

CLITANDRE

Ah! qu'il faut avouer que celui qu'on vous a donné était peu digne de l'honneur qu'il a reçu, et que c'est une étrange chose que l'assemblage qu'on a fait d'une personne comme vous avec un homme comme lui.

GEORGE DANDIN, à part.

Pauvres maris! voilà comme on vous traite.

CLITANDRE

Vous méritez, sans doute, une tout autre destinée; et le ciel ne vous a point faite pour être la femme d'un paysan.

GEORGE DANDIN

Plût au ciel! fût-elle la tienne! tu changerais bien vite de langage! Rentrons; c'en est assez.

(George Dandin, étant entré, ferme la porte en dedans.)

SCÈNE VI

ANGÉLIQUE, CLITANDRE, CLAUDINE, LUBIN

CLAUDINE

Madame, si vous avez du mal à dire de votre mari, dépêchez vite, car il est tard.

CLITANDRE

Ah! Claudine, que tu es cruelle!

ANGÉLIQUE, à Clitandre.

Elle a raison. Séparons-nous.

CLITANDRE

Il faut donc s'y résoudre, puisque vous le voulez. Mais, au moins, je vous conjure de me plaindre un peu des méchants moments que je vais passer.

ANGÉLIQUE

Adieu.

LUBIN

Où es-tu, Claudine, que je te donne le bonsoir?

CLAUDINE

Va, va, je le reçois de loin, et je t'en renvoie autant.

SCÈNE VII

ANGÉLIQUE, CLAUDINE

ANGÉLIQUE

Rentrons sans faire de bruit.

CLAUDINE

La porte s'est fermée.

ANGÉLIQUE

J'ai le passe-partout.

CLAUDINE

Ouvrez donc doucement.

ANGÉLIQUE

On a fermé en dedans, et je ne sais comment nous ferons.

CLAUDINE

Appelez le garçon qui couche là.

ANGÉLIQUE

Colin! Colin! Colin!

SCÈNE VIII

GEORGE DANDIN, ANGÉLIQUE, CLAUDINE

GEORGE DANDIN, à la fenêtre.

Colin! Colin! Ah! je vous y prends donc, madame ma femme; et vous faites des *escampativos* pendant que je dors! Je suis bien aise de cela, et de vous voir dehors à l'heure qu'il est.

ANGÉLIQUE

Eh bien! quel grand mal est-ce qu'il y a à prendre le frais de la nuit?

GEORGE DANDIN

Oui, oui. L'heure est bonne à prendre le frais! C'est bien plutôt le chaud, madame la coquine; et nous savons toute l'intrigue du rendez-vous et du damoiseau. Nous avons entendu votre galant entretien, et les beaux vers à ma louange que vous avez dits l'un et l'autre. Mais ma consolation, c'est que je vais être vengé, et que votre père et votre mère seront convaincus maintenant de la justice de mes plaintes et du dérèglement de votre conduite. Je les ai envoyé querir, et ils vont être ici dans un moment.

ANGÉLIQUE, à part.

Ah! ciel!

CLAUDINE

Madame!

GEORGE DANDIN

Voilà un coup, sans doute, où vous ne vous attendiez pas. C'est maintenant que je triomphe, et j'ai de quoi mettre à bas votre orgueil et détruire vos artifices. Jusques ici vous avez joué mes accusations, ébloui vos parents, et plâtré vos malversations. J'ai eu beau voir et beau dire; et votre adresse toujours l'a emporté sur mon bon droit, et toujours vous avez trouvé moyen d'avoir raison; mais, à cette fois, Dieu merci, les choses vont être éclaircies, et votre effronterie sera pleinement confondue.

ANGÉLIQUE

Hé! je vous prie, faites-moi ouvrir la porte.

GEORGE DANDIN

Non, non: il faut attendre la venue de ceux que j'ai mandés, et je veux qu'ils vous trouvent dehors à la belle heure qu'il est. En attendant qu'ils viennent, songez, si vous voulez, à chercher dans votre tête quelque nouveau détour pour vous tirer de cet affaire; à inventer quelque moyen de rhabiller votre escapade; à trouver quelque belle ruse pour éluder ici les gens et paraître innocente; quelque prétexte spécieux de pèlerinage nocturne, ou d'amie en travail d'enfant, que vous veniez de secourir.

ANGÉLIQUE

Non. Mon intention n'est pas de vous rien déguiser. Je ne prétends point me défendre, ni vous nier les choses, puisque vous les savez.

GEORGE DANDIN

C'est que vous voyez bien que tous les moyens vous en sont fermés, et que, dans cette affaire, vous ne sauriez inventer d'excuse qu'il ne me soit facile de convaincre de fausseté.

ANGÉLIQUE

Oui, je confesse que j'ai tort, et que vous avez sujet de vous plaindre. Mais je vous demande par grâce de ne m'exposer point maintenant à la mauvaise humeur de mes parents, et de me faire promptement ouvrir.

GEORGE DANDIN

Je vous baise les mains.

ANGÉLIQUE

Eh! mon pauvre petit mari, je vous en conjure!

GEORGE DANDIN

Ah! mon pauvre petit mari! Je suis votre petit mari maintenant, parce que vous vous sentez prise. Je suis bien aise de cela; et vous ne vous étiez jamais avisée de me dire ces douceurs.

ANGÉLIQUE

Tenez, je vous promets de ne vous plus donner aucun sujet de déplaisir, et de me...

GEORGE DANDIN

Tout cela n'est rien. Je ne veux point perdre cette aventure; et il m'importe qu'on soit une fois éclairci à fond de vos déportements.

ANGÉLIQUE

De grâce, laissez-moi vous dire. Je vous demande un moment d'audience.

GEORGE DANDIN

Eh bien! quoi?

ANGÉLIQUE

Il est vrai que j'ai failli, je vous l'avoue encore une fois, que votre ressentiment est juste, que j'ai pris le temps de sortir pendant que vous dormiez et que cette sortie est un rendez-vous que j'avais donné à la personne que vous dites. Mais enfin ce sont des actions que vous devez pardonner à mon âge, des emportements de jeune personne qui n'a encore rien vu, et ne fait que d'entrer au monde; des libertés où l'on s'abandonne sans y penser de mal, et qui sans doute, dans le fond, n'ont rien de...

GEORGE DANDIN

Oui: vous le dites, et ce sont des choses qui ont besoin qu'on les croie pieusement.

ANGÉLIQUE

Je ne veux point m'excuser, par là, d'être coupable envers vous; et je vous prie seulement d'oublier une offense dont je vous demande pardon de tout mon cœur, et de m'épargner, en cette rencontre, le déplaisir que me pourraient causer les reproches fâcheux de mon père et de ma mère. Si vous m'accordez généreusement la grâce que je vous demande, ce procédé obligeant, cette bonté que vous me ferez voir, me gagnera entièrement; elle touchera tout à fait mon cœur, et y fera naître pour vous ce que tout le pouvoir de mes parents et les liens du mariage n'avaient pu y jeter. En un mot, elle sera cause que je renoncerai à toutes les galanteries, et n'aurai de l'attachement que pour vous. Oui, je vous donne ma parole que vous m'allez voir désormais la meilleure femme du monde, et que je vous témoignerai tant d'amitié, tant d'amitié, que vous en serez satisfait.

GEORGE DANDIN

Ah! crocodile, qui flatte les gens pour les étrangler!

ANGÉLIQUE

Accordez-moi cette faveur.

GEORGE DANDIN

Point d'affaires. Je suis inexorable.

ANGÉLIQUE

Montrez-vous généreux.

GEORGE DANDIN

Non.

ANGÉLIQUE

De grâce!

GEORGE DANDIN

Point.

ANGÉLIQUE

Je vous en conjure de tout mon cœur.

GEORGE DANDIN

Non, non, non. Je veux qu'on soit détrompé de vous, et que votre confusion éclate.

ANGÉLIQUE

Eh bien! si vous me réduisez au désespoir, je vous avertis qu'une femme, en cet état, est capable de tout, et que je ferai quelque chose ici dont vous vous repentirez.

GEORGE DANDIN

Hé! que ferez-vous s'il vous plaît?

ANGÉLIQUE

Mon cœur se portera jusqu'aux extrêmes résolutions; et de ce couteau que voici, je me tuerai sur la place.

GEORGE DANDIN

Ah! ah! A la bonne heure...

ANGÉLIQUE

Pas tant à la bonne heure pour vous que vous vous imaginez. On sait de tous côtés nos différends et les

chagrins perpétuels que vous concevez contre moi. Lorsqu'on me trouvera morte, il n'y aura personne qui mette en doute que ce ne soit vous qui m'aurez tuée; et mes parents ne sont pas gens, assurément, à laisser cette mort impunie, et ils en feront, sur votre personne, toute la punition que leur pourront offrir et les poursuites de la justice et la chaleur de leur ressentiment. C'est par là que je trouverai moyen de me venger de vous; et je ne suis pas la première qui ait su recourir à de pareilles vengeances, qui n'ait point fait difficulté de se donner la mort, pour perdre ceux qui ont la cruauté de nous pousser à la dernière extrémité.

GEORGE DANDIN

Je suis votre valet. On ne s'avise plus de se tuer soi-même, et la mode en est passée, il y a longtemps.

ANGÉLIQUE

C'est une chose dont vous pouvez vous tenir sûr; et si vous persistez dans votre refus, si vous ne me faites ouvrir, je vous jure que, tout à l'heure, je vais vous faire voir jusqu'où peut aller la résolution d'une personne qu'on met au désespoir.

GEORGE DANDIN

Bagatelles, bagatelles. C'est pour me faire peur.

ANGÉLIQUE

Eh bien! puisqu'il le faut, voici qui nous contentera tous deux, et montrera si je me moque. (Après avoir fait semblant de se tuer.) Ah! c'en est fait. Fasse le ciel que ma mort soit vengée comme je le souhaite, et que

celui qui en est la cause reçoive un juste châtiment de la dureté qu'il a eue pour moi!

GEORGE DANDIN

Ouais! serait-elle si malicieuse que de s'être tuée pour me faire pendre! Prenons un bout de chandelle pour aller voir.

SCÈNE IX

ANGÉLIQUE, CLAUDINE

ANGÉLIQUE, à Claudine.

S't. Paix! Rangeons-nous chacune immédiatement contre un des côtés de la porte.

SCÈNE X

ANGÉLIQUE et CLAUDINE entrant dans la maison au moment que George Dandin en sort, et fermant la porte en dedans; GEORGE DANDIN, une chandelle à la main.

GEORGE DANDIN

La méchanceté d'une femme irait-elle bien jusque-là? (Seul, après avoir regardé partout.) Il n'y a personne. Hé! je m'en étais bien douté; et la pendarde s'est retirée, voyant qu'elle ne gagnait rien après moi, ni par prières ni par menaces. Tant mieux! cela rendra ses affaires encore plus mauvaises; et le père et la mère, qui vont venir, en verront mieux son crime. (Après avoir été à la porte de sa maison pour rentrer.) Ah! ah! la porte s'est fermée. Holà! ho! quelqu'un! qu'on m'ouvre promptement!

SCÈNE XI

ANGÉLIQUE et CLAUDINE, à la fenêtre; GEORGE DANDIN

ANGÉLIQUE

Comment! c'est toi? D'où viens-tu, bon pendard? Est-il l'heure de revenir chez soi, quand le jour est près de paraître? et cette manière de vie est-elle celle que doit suivre un honnête mari?

CLAUDINE

Cela est-il beau d'aller ivrogner toute la nuit et de laisser ainsi toute seule une pauvre jeune femme dans la maison?

GEORGE DANDIN

Comment! vous avez...

ANGÉLIQUE

Va, va, traître, je suis lasse de tes déportements, et je m'en veux plaindre, sans plus tarder, à mon père et à ma mère.

GEORGE DANDIN

Quoi! c'est ainsi que vous osez...

SCÈNE XII

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, en déshabillé de nuit; COLIN, portant une lanterne, ANGÉLIQUE et CLAUDINE, à la fenêtre; GEORGE DANDIN

ANGÉLIQUE, à monsieur et à madame de Sotenville.

Approchez, de grâce, et venez me faire raison de l'insolence la plus grande du monde, d'un mari à qui

le vin et la jalousie ont troublé de telle sorte la cervelle qu'il ne sait plus ni ce qu'il dit, ni ce qu'il fait, et vous a lui-même envoyé querir pour vous faire témoins de l'extravagance la plus étrange dont on ait jamais ouï parler. Le voilà qui revient, comme vous voyez, après s'être fait attendre toute la nuit; et si vous voulez l'écouter, il vous dira qu'il a les plus grandes plaintes du monde à vous faire de moi; que, durant qu'il dormait, je me suis dérobée d'auprès de lui pour m'en aller courir, et cent autres contes de même nature qu'il est allé rêver.

GEORGE DANDIN, à part.

Voilà une méchante carogne!

CLAUDINE

Oui, il nous a voulu faire accroire qu'il était dans la maison, et que nous en étions dehors; et c'est une folie qu'il n'y a pas moyen de lui ôter de la tête.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Comment! Qu'est-ce à dire cela?

MADAME DE SOTENVILLE

Voilà une furieuse impudence que de nous envoyer querir!

GEORGE DANDIN

Jamais...

ANGÉLIQUE

Non, mon père, je ne puis plus souffrir un mari de la sorte: ma patience est poussée à bout; et il vient de me dire cent paroles injurieuses.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Corbleu! vous êtes un malhonnête homme.

CLAUDINE

C'est une conscience de voir une pauvre jeune femme traitée de la façon; et cela crie vengeance au ciel.

GEORGE DANDIN

Peut-on...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allez, vous devriez mourir de honte.

GEORGE DANDIN

Laissez-moi vous dire deux mots.

ANGÉLIQUE

Vous n'avez qu'à l'écouter: il va vous en conter de belles!

GEORGE DANDIN, à part.

Je désespère.

CLAUDINE

Il a tant bu, que je ne pense pas qu'on puisse durer contre lui; et l'odeur du vin qu'il souffle est montée jusqu'à nous.

GEORGE DANDIN

Monsieur mon beau-père, je vous conjure...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Retirez-vous: vous puez le vin à pleine bouche.

GEORGE DANDIN

Madame, je vous prie...

MADAME DE SOTENVILLE

Fi! ne m'approchez pas! votre haleine est empestée.

GEORGE DANDIN, à monsieur de Sotenville.

Souffrez que je vous...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Retirez-vous, vous dis-je, on ne peut vous souffrir.

GEORGE DANDIN, à madame de Sotenville.

Permettez, de grâce, que...

MADAME DE SOTENVILLE

Pouah! vous m'engloutissez le cœur. Parlez de loin, si vous voulez.

GEORGE DANDIN

Eh bien! oui, je parle de loin. Je vous jure que je n'ai bougé de chez moi, et que c'est elle qui est sortie.

ANGÉLIQUE

Ne voilà pas ce que je vous ai dit?

CLAUDINE

Vous voyez quelle apparence il y a.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Allez, vous vous moquez des gens. Descendez, ma fille, et venez ici.

SCÈNE XIII

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, GEORGE DANDIN, COLIN

GEORGE DANDIN

J'atteste le ciel que j'étais dans la maison et que...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Taisez-vous! c'est une extravagance qui n'est pas supportable.

GEORGE DANDIN

Que la foudre m'écrase tout à l'heure, si...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ne nous rompez pas davantage la tête, et songez à demander pardon à votre femme.

GEORGE DANDIN

Moi! demander pardon?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, pardon, et sur-le-champ.

GEORGE DANDIN

Quoi! je...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Corbleu! si vous me répliquez, je vous apprendrai ce que c'est que de vous jouer à nous.

GEORGE DANDIN

Ah! George Dandin!

SCÈNE XIV

MONSIEUR et MADAME DE SOTENVILLE, ANGÉLIQUE, GEORGE DANDIN, CLAUDINE, COLIN

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Allons, venez ma fille, que votre mari vous demande pardon.

ANGÉLIQUE

Moi! lui pardonner tout ce qu'il m'a dit? Non, non, mon père, il m'est impossible de m'y résoudre; et je vous prie de me séparer d'un mari avec lequel je ne saurais plus vivre.

CLAUDINE

Le moyen d'y résister!

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Ma fille, de semblables séparations ne se font point sans grand scandale; et vous devez vous montrer plus sage que lui, et patienter encore cette fois.

ANGÉLIQUE

Comment patienter, après de telles indignités? Non, mon père, c'est une chose où je ne puis consentir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Il le faut, ma fille; et c'est moi qui vous le commande.

ANGÉLIQUE

Ce mot me ferme la bouche; et vous avez sur moi une puissance absolue.

CLAUDINE

Quelle douceur!

ANGÉLIQUE

Il est fâcheux d'être contrainte d'oublier de telles injures; mais, quelque violence que je me fasse, c'est à moi de vous obéir.

CLAUDINE

Pauvre mouton!

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à Angélique.

Approchez.

ANGÉLIQUE

Tout ce que vous me faites faire ne servira de rien; et vous verrez que ce sera dès demain à recommencer.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Nous y donnerons ordre. (A George Dandin.) Allons, mettez-vous à genoux.

GEORGE DANDIN

A genoux?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Oui, à genoux, et sans tarder.

GEORGE DANDIN, à genoux, une chandelle à la main.

(A part.) O ciel! (A monsieur de Sotenville.) Que faut-il dire?

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Madame, je vous prie de me pardonner...

GEORGE DANDIN

Madame, je vous prie de me pardonner...

MONSIEUR DE SOTENVILLE

L'extravagance que j'ai faite...

GEORGE DANDIN

L'extravagance que j'ai faite... (A part.) de vous épouser.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

GEORGE DANDIN

Et je vous promets de mieux vivre à l'avenir.

MONSIEUR DE SOTENVILLE, à George Dandin.

Prenez-y garde, et sachez que c'est ici la dernière de vos impertinences que nous souffrirons.

MADAME DE SOTENVILLE

Jour de Dieu! si vous y retournez, on vous apprendra le respect que vous devez à votre femme et à ceux de qui elle sort.

MONSIEUR DE SOTENVILLE

Voilà le jour qui va paraître. Adieu. (A George Dandin.) Rentrez chez vous, et songez bien à être sage. (A madame de Sotenville.) Et nous, m'amour, allons nous mettre au lit.

SCÈNE XV

GEORGE DANDIN

Ah! je le quitte maintenant, et je n'y vois plus de remède. Lorsqu'on a, comme moi, épousé une méchante femme, le meilleur parti qu'on puisse prendre, c'est de s'aller jeter dans l'eau, la tête la première.

FIN DE GEORGE DANDIN

M. DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE-BALLET (1669)

PERSONNAGES	ACTEURS
MONSIEUR DE POURCEAUGNAC	MOLIÈRE
ORONTE	BÉJART
JULIE, fille d'Oronte	Mlle MOLIÈRE
ÉRASTE, amant de Julie	LA GRANGE
NÉRINE, femme d'intrigue, feinte Picarde	Magd. BÉJART
LUCETTE, feinte Gasconne	HUBERT
SBRIGANI, Napolitain, homme d'intrigue	DU CROISY
PREMIER MÉDECIN	
SECOND MÉDECIN	
UN APOTHICAIRE	
UN PAYSAN	
UNE PAYSANNE	
PREMIER SUISSE	
SECOND SUISSE	
UN EXEMPT	
DEUX ARCHERS	

PERSONNAGES DU BALLET

UNE MUSICIENNE
DEUX MUSICIENS
TROUPE DE DANSEURS
DEUX MAITRES à danser
DEUX PAGES dansants
QUATRE CURIEUX DE SPECTACLES dansants
DEUX SUISSES
DEUX MÉDECINS GROTESQUES
MATASSINS[1] dansants
DEUX AVOCATS chantants
DEUX PROCUREURS dansants
DEUX SERGENTS dansants
TROUPE DE MASQUES
UNE ÉGYPTIENNE chantante
UN ÉGYPTIEN chantant
UN PANTALON chantant[2]
CHŒUR DE MASQUES chantants
SAUVAGES dansants
BISCAYENS dansants

La scène est à Paris.

[1] Danseurs bouffons. Ce mot vient de l'espagnol *matachines*. (Mén.)

[2] *Pantalon*, personnage de la comédie italienne, espèce de bouffon qui forme des danses grotesques avec des gestes violents et des postures extravagantes.

M. DE POURCEAUGNAC

COMÉDIE-BALLET EN TROIS ACTES

(1669)

ACTE PREMIER

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS; TROUPE DE DANSEURS

ÉRASTE, aux musiciens et aux danseurs.

Suivez les ordres que je vous ai donnés pour la sérénade. Pour moi, je me retire, et ne veux point paraître ici.

SCÈNE II

UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS CHANTANTS, PLUSIEURS AUTRES JOUANT DES INSTRUMENTS; TROUPE DE DANSEURS

(Cette sérénade est composée de chant, d'instruments et de danse. Les paroles qui s'y chantent ont rapport à la situation où Éraste se trouve avec Julie, et expriment les sentiments de deux amants qui sont traversés dans leurs amours par le caprice de leurs parents.)

UNE MUSICIENNE

Répands, charmante nuit, répands sur tous les yeux
De tes pavots la douce violence;
Et ne laisse veiller, en ces aimables lieux
Que les cœurs que l'amour soumet à sa puissance.
Tes ombres et ton silence,
Plus beaux que le plus beau jour,
Offrent de doux moments à soupirer d'amour.

PREMIER MUSICIEN

Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!
A d'aimables penchants notre cœur nous dispose;
Mais on a des tyrans à qui l'on doit le jour.
Que soupirer d'amour
Est une douce chose,
Quand rien à nos vœux ne s'oppose!

SECOND MUSICIEN

Tout ce qu'à nos vœux on oppose
Contre un parfait amour ne gagne jamais rien;
Et, pour vaincre toute chose,
Il ne faut que s'aimer bien.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle,
Les rigueurs des parents, la contrainte cruelle,
L'absence, les travaux, la fortune rebelle,
Ne font que redoubler une amitié fidèle.
Aimons-nous donc d'une ardeur éternelle:
Quand deux cœurs s'aiment bien,
Tout le reste n'est rien.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

(Danse de deux maîtres à danser.)

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

(Danse de deux pages.)

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

(Quatre curieux de spectacles, qui ont pris querelle pendant la danse des deux pages, dansent en se battant l'épée à la main.)

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

(Deux Suisses séparent les quatre combattants, et, après les avoir mis d'accord, dansent avec eux.)

SCÈNE III

JULIE, ÉRASTE, NÉRINE

JULIE

Mon Dieu! Éraste, gardons d'être surpris. Je tremble qu'on ne nous voie ensemble; et tout serait perdu, après la défense que l'on m'a faite.

ÉRASTE

Je regarde de tous côtés, et je n'aperçois rien.

JULIE, à Nérine.

Aie aussi l'œil au guet, Nérine; et prends bien garde qu'il ne vienne personne.

NÉRINE, se retirant dans le fond du théâtre.

Reposez-vous sur moi, et dites hardiment ce que vous avez à vous dire.

JULIE

Avez-vous imaginé pour notre affaire quelque chose de favorable? et croyez-vous, Éraste, pouvoir venir à bout de détourner ce fâcheux mariage que mon père s'est mis en tête?

ÉRASTE

Au moins y travaillons-nous fortement; et déjà nous avons préparé un bon nombre de batteries pour renverser ce dessein ridicule.

NÉRINE, accourant, à Julie.

Par ma foi, voilà votre père.

JULIE

Ah! séparons-nous vite.

NÉRINE

Non, non, non, ne bougez; je m'étais trompée.

JULIE

Mon Dieu! Nérine, que tu es sotte de nous donner de ces frayeurs!

ÉRASTE

Oui, belle Julie, nous avons dressé pour cela quantité de machines; et nous ne feignons point de mettre tout en usage sur la permission que vous m'avez donnée. Ne nous demandez point tous les ressorts que nous ferons jouer; vous en aurez le divertissement; et, comme aux comédies, il est bon de vous laisser le plaisir de la surprise, et de ne vous avertir point de tout ce qu'on vous fera voir; c'est assez de vous dire que nous avons en main divers stratagèmes tout prêts à produire dans l'occasion, et que l'ingénieuse Nérine et l'adroit Sbrigani entreprennent l'affaire.

NÉRINE

Assurément. Votre père se moque-t-il, de vouloir vous anger[1] de son avocat de Limoges, monsieur de Pourceaugnac, qu'il n'a vu de sa vie, et qui vient par le coche vous enlever à notre barbe? Faut-il que trois ou quatre mille écus de plus, sur la parole de votre oncle, lui fassent rejeter un amant qui vous agrée[2]?

[1] *Anger*. Vieux mot, du latin *angere;* il signifie *embarrasser, incommoder*. (RICHELET.)

[2] *Agréer* signifie tantôt *accepter*, tantôt *être agréable*. Il est ici dans ce dernier sens.

et une personne comme vous est-elle faite pour un Limosin? S'il a envie de se marier, que ne prend-il une Limosine, et ne laisse-t-il en repos les chrétiens? Le seul nom de M. de Pourceaugnac m'a mise dans une colère effroyable. J'enrage de M. de Pourceaugnac. Quand il n'y aurait que ce nom-là, M. de Pourceaugnac, j'y brûlerai mes livres, ou je romprai ce mariage; et vous ne serez point madame de Pourceaugnac. Pourceaugnac! cela se peut-il souffrir? Non, Pourceaugnac est une chose que je ne saurais supporter; et nous lui jouerons tant de pièces, nous lui ferons tant de niches sur niches, que nous renverrons à Limoges M. de Pourceaugnac.

ÉRASTE

Voici notre subtil Napolitain, qui nous dira des nouvelles.

SCÈNE IV

JULIE, ÉRASTE, SBRIGANI, NÉRINE

SBRIGANI

Monsieur, votre homme arrive; je l'ai vu à trois lieues d'ici, où a couché le coche; et, dans la cuisine, où il est descendu pour déjeuner, je l'ai étudié une bonne grosse demi-heure, et je le sais déjà par cœur. Pour sa figure, je ne veux point vous en parler: vous verrez de quel air la nature l'a dessinée, et si l'ajustement qui l'accompagne y répond comme il faut. Mais pour son esprit, je vous avertis, par avance, qu'il est des plus épais qui se fassent; que nous trouvons en lui une matière tout à fait disposée pour ce que

nous voulons, et qu'il est homme enfin à donner dans tous les panneaux qu'on lui présentera.

ÉRASTE

Nous dis-tu vrai?

SBRIGANI

Oui, si je me connais en gens.

NÉRINE

Madame, voilà un illustre. Votre affaire ne pouvait être mise en de meilleures mains, et c'est le héros de notre siècle pour les exploits dont il s'agit; un homme qui vingt fois en sa vie, pour servir ses amis, a généreusement affronté les galères; qui, au péril de ses bras et de ses épaules, sait mettre noblement à fin les aventures les plus difficiles, et qui, tel que vous le voyez, est exilé de son pays pour je ne sais combien d'actions honorables qu'il a généreusement entreprises.

SBRIGANI

Je suis confus des louanges dont vous m'honorez; et je pourrais vous en donner avec plus de justice sur les merveilles de votre vie, et principalement sur la gloire que vous acquîtes lorsque, avec tant d'honnêteté, vous pipâtes au jeu, pour douze mille écus, ce jeune seigneur étranger que l'on mena chez vous; lorsque vous fîtes galamment ce faux contrat qui ruina toute une famille; lorsque, avec tant de grandeur d'âme, vous sûtes nier le dépôt qu'on vous avait confié; et que si généreusement on vous vît prêter votre témoignage à faire pendre ces deux personnes qui ne l'avaient pas mérité.

NÉRINE

Ce sont petites bagatelles qui ne valent pas qu'on en parle; et vos éloges me font rougir.

SBRIGANI

Je veux bien épargner votre modestie; laissons cela: et, pour commencer votre affaire, allons vite joindre notre provincial, tandis que de votre côté vous nous tiendrez prêts au besoin les autres acteurs de la comédie.

ÉRASTE

Au moins, madame, souvenez-vous de votre rôle; et, pour mieux couvrir notre jeu, feignez, comme on vous a dit, d'être la plus contente du monde des résolutions de votre père.

JULIE

S'il ne tient qu'à cela, les choses iront à merveille.

ÉRASTE

Mais, belle Julie, si toutes nos machines venaient à ne pas réussir?

JULIE

Je déclarerai à mon père mes véritables sentiments.

ÉRASTE

Et si, contre vos sentiments, il s'obstinait à son dessein?

JULIE

Je le menacerais de me jeter dans un couvent.

ÉRASTE

Mais si, malgré tout cela, il voulait vous forcer à ce mariage?

JULIE

Que voulez-vous que je vous dise?

ÉRASTE

Ce que je veux que vous me disiez?

JULIE

Oui.

ÉRASTE

Ce qu'on dit quand on aime bien.

JULIE

Mais quoi?

ÉRASTE

Que rien ne pourra vous contraindre; et que, malgré tous les efforts d'un père, vous me promettez d'être à moi.

JULIE

Mon Dieu! Éraste, contentez-vous de ce que je fais maintenant; et n'allez point tenter sur l'avenir les résolutions de mon cœur; ne fatiguez point mon devoir par les propositions d'une fâcheuse extrémité dont peut-être n'aurons-nous pas besoin; et, s'il y faut venir, souffrez au moins que j'y sois entraînée par la suite des choses.

ÉRASTE

Eh bien!...

SBRIGANI

Ma foi, voici notre homme; songeons à nous.

NÉRINE

Ah! comme il est bâti!

SCÈNE V

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, **se tournant du côté d'où il est venu, et parlant à des gens qui le suivent.**

Eh bien! quoi? qu'est-ce? qu'y a-t-il? Au diantre soit la sotte ville, et les sottes gens qui y sont! Ne pouvoir faire un pas sans trouver des nigauds qui vous regardent et se mettent à rire! Hé! messieurs les badauds, faites vos affaires, et laissez passer les personnes sans leur rire au nez. Je me donne au diable, si je ne baille un coup de poing au premier que je verrai rire.

SBRIGANI, **parlant aux mêmes personnes.**

Qu'est-ce que c'est, messieurs? que veut dire cela? à qui en avez-vous? Faut-il se moquer ainsi des honnêtes étrangers qui arrivent ici?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà un homme raisonnable, celui-là.

SBRIGANI

Quel procédé est le vôtre! et qu'avez-vous à rire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Fort bien.

SBRIGANI

Monsieur a-t-il quelque chose de ridicule en soi?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui?

SBRIGANI

Est-il autrement que les autres?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Suis-je tortu ou bossu?

SBRIGANI

Apprenez à connaître les gens.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est bien dit.

SBRIGANI

Monsieur est d'une mine à respecter.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela est vrai.

SBRIGANI

Personne de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui. Gentilhomme limosin.

SBRIGANI

Homme d'esprit.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qui a étudié en droit.

SBRIGANI

Il vous fait trop d'honneur de venir dans votre ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Sans doute.

SBRIGANI

Monsieur n'est point une personne à faire rire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Assurément.

SBRIGANI

Et quiconque rira de lui aura affaire à moi.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Monsieur, je vous suis infiniment obligé.

SBRIGANI

Je suis fâché, monsieur, de voir recevoir de la sorte une personne comme vous, et je vous demande pardon pour la ville.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI

Je vous ai vu ce matin, monsieur, avec le coche, lorsque vous avez déjeuné; et la grâce avec laquelle vous mangiez votre pain m'a fait naître d'abord de l'amitié pour vous; et, comme je sais que vous n'êtes jamais venu en ce pays, et que vous y êtes tout neuf, je suis bien aise de vous avoir trouvé, pour vous offrir mon service à cette arrivée, et vous aider à vous

conduire parmi ce peuple, qui n'a pas parfois, pour les honnêtes gens, toute la considération qu'il faudrait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est trop de grâces que vous me faites.

SBRIGANI

Je vous l'ai déjà dit: du moment que je vous ai vu, je me suis senti pour vous de l'inclination.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous suis obligé.

SBRIGANI

Votre physionomie m'a plu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce m'est beaucoup d'honneur.

SBRIGANI

J'y ai vu quelque chose d'honnête.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

SBRIGANI

Quelque chose d'aimable.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De gracieux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De doux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De majestueux.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

De franc.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

Et de cordial.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! ah!

SBRIGANI

Je vous assure que je suis tout à vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

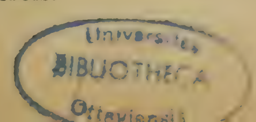
Je vous ai beaucoup d'obligation.

SBRIGANI

C'est du fond du cœur que je parle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je le crois.



SBRIGANI

Si j'avais l'honneur d'être connu de vous, vous sauriez que je suis un homme tout à fait sincère.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'en doute point.

SBRIGANI

Ennemi de la fourberie.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

J'en suis persuadé.

SBRIGANI

Et qui n'est pas capable de déguiser ses sentiments.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est ma pensée.

SBRIGANI

Vous regardez mon habit, qui n'est pas fait comme les autres; mais je suis originaire de Naples, à votre service, et j'ai voulu conserver un peu et la manière de s'habiller et la sincérité de mon pays.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est fort bien fait. Pour moi, j'ai voulu me mettre à la mode de la cour pour la campagne.

SBRIGANI

Ma foi, cela vous va mieux qu'à tous nos courtisans.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est ce que m'a dit mon tailleur. L'habit est propre et riche, et il fera du bruit ici.

SBRIGANI

Sans doute. N'irez-vous pas au Louvre?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il faudra bien aller faire ma cour.

SBRIGANI

Le roi sera ravi de vous voir.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je le crois.

SBRIGANI

Avez-vous arrêté un logis?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non; j'allais en chercher un.

SBRIGANI

Je serai bien aise d'être avec vous pour cela; et je connais tout ce pays-ci.

SCÈNE VI

ÉRASTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

ÉRASTE

Ah! qu'est-ce-ci? Que vois-je? Quelle heureuse rencontre. Monsieur de Pourceaugnac! Que je suis ravi de vous voir! Comment? il semble que vous ayez peine à me reconnaître!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Monsieur, je suis votre serviteur.

ÉRASTE

Est-il possible que cinq ou six années m'aient ôté de votre mémoire, et que vous ne reconnaissiez pas le meilleur ami de toute la famille des Pourceaugnac?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pardonnez-moi. (Bas; à Sbrigani.) Ma foi, je ne sais qui il est.

ÉRASTE

Il n'y a pas un Pourceaugnac à Limoges que je ne connaisse, depuis le plus grand jusques au plus petit; je ne fréquentais qu'eux dans le temps que j'y étais, et j'avais l'honneur de vous voir presque tous les jours.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est moi qui l'ai reçu, monsieur.

ÉRASTE

Vous ne vous remettez point mon visage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Si fait. (A Sbrigani.) Je ne le connais point.

ÉRASTE

Vous ne vous ressouvenez pas que j'ai eu le bonheur de boire je ne sais combien de fois avec vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Excusez-moi. (A Sbrigani.) Je ne sais ce que c'est.

ÉRASTE

Comment appelez-vous ce traiteur de Limoges qui fait si bonne chère?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Petit-Jean?

ÉRASTE

Le voilà. Nous allions le plus souvent ensemble chez lui nous réjouir. Comment est-ce que vous nommez à Limoges ce lieu où l'on se promène?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le Cimetière des Arènes.

ÉRASTE

Justement. C'est où je passais de si douces heures à jouir de votre agréable conversation. Vous ne vous remettez pas tout cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Excusez-moi; je me le remets. (A Sbrigani.) Diable emporte si je m'en souviens!

SBRIGANI, bas, à monsieur de Pourceaugnac.

Il y a cent choses comme cela qui passent de la tête.

ÉRASTE

Embrassez-moi donc, je vous prie, et resserrons les nœuds de notre ancienne amitié.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Voilà un homme qui vous aime fort.

ÉRASTE

Dites-moi un peu des nouvelles de toute la parenté. Comment se porte monsieur votre... là... qui est si honnête homme?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon frère le consul?

ÉRASTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il se porte le mieux du monde.

ÉRASTE

Certes, j'en suis ravi. Et celui qui est de si bonne humeur? Là... monsieur votre...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon cousin l'assesseur?

ÉRASTE

Justement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Toujours gai et gaillard.

ÉRASTE

Ma foi, j'en ai beaucoup de joie. Et monsieur votre oncle? le...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai point d'oncle.

ÉRASTE

Vous aviez pourtant en ce temps-là...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non: rien qu'une tante.

ÉRASTE

C'est ce que je voulais dire, madame votre tante. Comment se porte-t-elle?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Elle est morte depuis six mois.

ÉRASTE

Hélas! la pauvre femme! elle était si bonne personne!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Nous avons aussi mon neveu le chanoine, qui a pensé mourir de la petite vérole.

ÉRASTE

Quel dommage ç'aurait été!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le connaissez-vous aussi?

ÉRASTE

Vraiment! si je le connais! Un grand garçon bien fait.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pas des plus grands.

ÉRASTE

Non; mais d'une taille bien prise.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Hé! oui.

ÉRASTE

Qui est votre neveu?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui.

ÉRASTE

Fils de votre frère ou de votre sœur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Justement.

ÉRASTE

Chanoine de l'église de... Comment l'appelez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De Saint-Étienne.

ÉRASTE

Le voilà; et je ne connais autre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Il dit toute la parenté.

SBRIGANI

Il vous connaît plus que vous ne croyez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

A ce que je vois, vous avez demeuré longtemps dans notre ville?

ÉRASTE

Deux ans entiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous étiez donc là quand mon cousin l'élu fit tenir son enfant à monsieur notre gouverneur?

ÉRASTE

Vraiment oui; j'y fus convié des premiers.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela fut galant.

ÉRASTE

Très galant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'était un repas bien troussé.

ÉRASTE

Sans doute.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous vîtes donc aussi la querelle que j'eus avec ce gentilhomme périgordin?

ÉRASTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Parbleu! il trouva à qui parler.

ÉRASTE

Ah! ah!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il me donna un soufflet; mais je lui dis bien son fait.

ÉRASTE

Assurément. Au reste, je ne prétends pas que vous preniez d'autre logis que le mien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai garde de...

ÉRASTE

Vous moquez-vous? Je ne souffrirai point du tout que mon meilleur ami soit autre part que dans ma maison.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce serait vous...

ÉRASTE

Non. Vous avez beau faire, vous logerez chez moi.

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Puisqu'il le veut obstinément, je vous conseille d'accepter l'offre.

ÉRASTE

Où sont vos hardes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je les ai laissées, avec mon valet, où je suis descendu.

ÉRASTE

Envoyons-les querir par quelqu'un.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non. Je lui ai défendu de bouger, à moins que j'y fusse moi-même, de peur de quelque fourberie.

SBRIGANI

C'est prudemment avisé.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce pays-ci est un peu sujet à caution.

ÉRASTE

On voit les gens d'esprit en tout.

SBRIGANI

Je vais accompagner monsieur, et le ramènerai où vous voudrez.

ÉRASTE

Oui. Je serai bien aise de donner quelques ordres, et vous n'avez qu'à revenir à cette maison-là.

SBRIGANI

Nous sommes à vous tout à l'heure.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Je vous attends avec impatience.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Voilà une connaissance où je ne m'attendais point.

SBRIGANI

Il a la mine d'être honnête homme.

ÉRASTE, seul.

Ma foi, monsieur de Pourceaugnac, nous vous en donnerons de toutes les façons: les choses sont préparées, et je n'ai qu'à frapper. Holà!

SCÈNE VII

ÉRASTE, UN APOTHICAIRE

ÉRASTE

Je crois, monsieur, que vous êtes le médecin à qui l'on est venu parler de ma part?

L'APOTHICAIRE

Non, monsieur; ce n'est pas moi qui suis le médecin; à moi n'appartient pas cet honneur, et je ne suis qu'apothicaire; apothicaire indigne pour vous servir.

ÉRASTE

Et monsieur le médecin est-il à la maison?

L'APOTHICAIRE

Oui. Il est là embarrassé à expédier quelques malades; et je vais lui dire que vous êtes ici.

ÉRASTE

Non: ne bougez; j'attendrai qu'il ait fait. C'est pour lui mettre entre les mains certain parent que nous avons, dont on lui a parlé, et qui se trouve attaqué de quelque folie, que nous serions bien aise qu'il pût guérir avant que de le marier.

L'APOTHICAIRE

Je sais ce que c'est, je sais ce que c'est; et j'étais avec lui quand on lui a parlé de cette affaire. Ma foi, ma foi, vous ne pouviez pas vous adresser à un médecin plus habile. C'est un homme qui sait la médecine à fond, comme je sais ma croix de par Dieu, et qui, quand on devrait crever, ne démordrait pas d'un iota des règles des anciens. Oui, il suit toujours le grand chemin, le grand chemin, et ne va point chercher midi à quatorze heures; et, pour tout l'or du monde, il ne voudrait pas avoir guéri une personne avec d'autres remèdes que ceux que la Faculté permet.

ÉRASTE

Il fait fort bien. Un malade ne doit point vouloir guérir que la Faculté n'y consente.

L'APOTHICAIRE

Ce n'est pas parce que nous sommes grands amis que j'en parle; mais il y a plaisir, il y a plaisir d'être son malade; et j'aimerais mieux mourir de ses remèdes que de guérir de ceux d'un autre. Car, quoi qu'il puisse arriver, on est assuré que les choses sont toujours dans l'ordre; et, quand on meurt sous sa conduite, vos héritiers n'ont rien à vous reprocher.

ÉRASTE

C'est une grande consolation pour un défunt!

L'APOTHICAIRE

Assurément. On est bien aise au moins d'être mort méthodiquement. Au reste, il n'est pas de ces médecins qui marchandent les maladies; c'est un homme expé-

ditif, expéditif, qui aime à dépêcher ses malades; et, quand on a à mourir, cela se fait avec lui le plus vite du monde.

ÉRASTE

En effet, il n'est rien tel que de sortir promptement d'affaire.

L'APOTHICAIRE

Cela est vrai. A quoi bon tant barguigner[1] et tant tourner autour du pot? Il faut savoir vitement le court ou le long d'une maladie.

ÉRASTE

Vous avez raison.

L'APOTHICAIRE

Voilà déjà trois de mes enfants dont il m'a fait l'honneur de conduire la maladie, qui sont morts en moins de quatre jours, et qui, entre les mains d'un autre, auraient langui plus de trois mois.

ÉRASTE

Il est bon d'avoir des amis comme cela.

L'APOTHICAIRE

Sans doute. Il ne me reste plus que deux enfants, dont il prend soin comme des siens; il les traite et gouverne à sa fantaisie, sans que je me mêle de rien; et, le plus souvent, quand je reviens de la ville, je suis tout étonné que je les trouve saignés ou purgés par son ordre.

[1] *Barguigner*, marchander avec finesse, hésiter à conclure un marché.

ÉRASTE

Voilà les soins les plus obligeants du monde.

L'APOTHICAIRE

Le voici, le voici, le voici qui vient.

SCÈNE VIII

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE, UN PAYSAN, UNE PAYSANNE

LE PAYSAN, au médecin.

Monsieur, il n'en peut plus; et il dit qu'il sent dans la tête les plus grandes douleurs du monde.

PREMIER MÉDECIN

Le malade est un sot; d'autant plus que, dans la maladie dont il est attaqué, ce n'est pas la tête, selon Galien, mais la rate, qui lui doit faire mal.

LE PAYSAN

Quoi que c'en soit, monsieur, il a toujours, avec cela, son cours de ventre depuis six mois.

PREMIER MÉDECIN

Bon! c'est signe que le dedans se dégage. Je l'irai visiter dans deux ou trois jours; mais, s'il mourait avant ce temps-là, ne manquez pas de m'en donner avis; car il n'est pas de la civilité qu'un médecin visite un mort.

LA PAYSANNE, au médecin.

Mon père, monsieur, est toujours malade de plus en plus.

PREMIER MÉDECIN

Ce n'est pas ma faute. Je lui donne des remèdes: que ne guérit-il? Combien a-t-il été saigné de fois?

LA PAYSANNE

Quinze, monsieur, depuis vingt jours.

PREMIER MÉDECIN

Quinze fois saigné?

LA PAYSANNE

Oui.

PREMIER MÉDECIN

Et il ne guérit point?

LA PAYSANNE

Non, monsieur.

PREMIER MÉDECIN

C'est signe que la maladie n'est pas dans le sang. Nous le ferons purger autant de fois, pour voir si elle n'est pas dans les humeurs; et, si rien ne nous réussit, nous l'enverrons aux bains.

L'APOTHICAIRE

Voilà le fin, cela; voilà le fin de la médecine.

SCÈNE IX

ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE

ÉRASTE, au médecin.

C'est moi, monsieur, qui vous ai envoyé parler, ces jours passés, pour un parent un peu troublé d'esprit, que je veux vous donner chez vous, afin de le guérir avec plus de commodité, et qu'il soit vu de moins de monde.

PREMIER MÉDECIN

Oui, monsieur; j'ai déjà disposé tout, et promets d'en avoir tous les soins imaginables.

ÉRASTE

Le voici.

PREMIER MÉDECIN

La conjoncture est tout à fait heureuse, et j'ai ici un ancien de mes amis, avec lequel je serai bien aise de consulter sa maladie.

SCÈNE X

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, UN APOTHICAIRE

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Une petite affaire m'est survenue, qui m'oblige à vous quitter; (Montrant le médecin.) mais voilà une personne entre les mains de qui je vous laisse, qui aura soin pour moi de vous traiter du mieux qu'il lui sera possible.

PREMIER MÉDECIN

Le devoir de ma profession m'y oblige; et c'est assez que vous me chargiez de ce soin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

C'est son maître d'hôtel sans doute; et il faut que ce soit un homme de qualité.

PREMIER MÉDECIN, à Éraste.

Oui, je vous assure que je traiterai monsieur méthodiquement, et dans toutes les régularités de notre art.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon Dieu! il ne faut point tant de cérémonies; et je ne viens pas ici pour incommoder.

PREMIER MÉDECIN

Un tel emploi ne me donne que de la joie.

ÉRASTE, au médecin.

Voilà toujours dix pistoles d'avance, en attendant ce que j'ai promis.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Non, s'il vous plaît; je n'entends pas que vous fassiez de dépense, et que vous envoyiez rien acheter pour moi.

ÉRASTE

Mon Dieu! laissez faire; ce n'est pas pour ce que vous pensez.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous demande de ne me traiter qu'en ami.

ÉRASTE

C'est ce que je veux faire. (Bas, au médecin.) Je vous recommande surtout de ne le point laisser sortir de vos mains; car parfois, il veut s'échapper.

PREMIER MÉDECIN

Ne vous mettez pas en peine.

ÉRASTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Je vous prie de m'excuser de l'incivilité que je commets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous vous moquez; et c'est trop de grâce que vous me faites.

SCÈNE XI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ÉRASTE, PREMIER MÉDECIN, SECOND MÉDECIN, UN APOTHICAIRE

PREMIER MÉDECIN

Ce m'est beaucoup d'honneur, monsieur, d'être choisi pour vous rendre service.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur.

PREMIER MÉDECIN

Voici un habile homme, mon confrère, avec lequel je vais consulter la manière dont nous vous traiterons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il ne faut point tant de façons, vous dis-je; et je suis homme à me contenter de l'ordinaire.

PREMIER MÉDECIN

Allons, des sièges.

(Des laquais entrent et donnent des sièges.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Voilà, pour un jeune homme, des domestiques bien lugubres.

PREMIER MÉDECIN

Allons, monsieur; prenez votre place, monsieur.

(Les deux médecins font asseoir monsieur de Pourceaugnac entre eux deux.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, s'asseyant.

Votre très humble valet. (Les deux médecins lui prenant chacun une main pour lui tâter le pouls.) Que veut dire cela?

PREMIER MÉDECIN

Mangez-vous bien, monsieur?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, et bois encore mieux.

PREMIER MÉDECIN

Tant pis. Cette grande appétition du froid et de l'humide est une indication de la chaleur et sécheresse qui est au dedans. Dormez-vous fort?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, quand j'ai bien soupé.

PREMIER MÉDECIN

Faites-vous des songes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quelquefois.

PREMIER MÉDECIN

De quelle nature sont-ils?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De la nature des songes. Quelle diable de conversation est-ce là?

PREMIER MÉDECIN

Vos déjections, comment sont-elles?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ma foi, je ne comprends rien à toutes ces questions; et je veux plutôt boire un coup.

PREMIER MÉDECIN

Un peu de patience: nous allons raisonner sur votre affaire devant vous; et nous le ferons en français, pour être plus intelligibles.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quel grand raisonnement faut-il pour manger un morceau?

PREMIER MÉDECIN

Comme ainsi soit qu'on ne puisse guérir une maladie qu'on ne la connaisse parfaitement, et qu'on ne la puisse parfaitement connaître sans en bien établir l'idée particulière et la véritable espèce, par ses signes

diagnostiques et prognostiques[1], vous me permettez, monsieur notre ancien, d'entrer en considération de la maladie dont il s'agit, avant que de toucher à la thérapeutique[2], et aux remèdes qu'il nous conviendra faire pour la parfaite curation d'icelle. Je dis donc, monsieur, avec votre permission, que notre malade ici présent est malheureusement attaqué, affecté, possédé, travaillé de cette sorte de folie que nous nommons fort bien mélancolie hypocondriaque; espèce de folie très fâcheuse, et qui ne demande pas moins qu'un Esculape comme vous, consommé dans notre art; vous, dis-je, qui avez blanchi, comme on dit, sous le harnais, et auquel il en a tant passé par les mains, de toutes les façons. Je l'appelle mélancolie hypocondriaque, pour la distinguer des deux autres; car le célèbre Galien établit doctement, à son ordinaire, trois espèces de cette maladie, que nous nommons mélancolie, ainsi appelée, non seulement par les Latins, mais encore par les Grecs; ce qui est bien à remarquer pour notre affaire: la première, qui vient du propre vice du cerveau; la seconde, qui vient de tout le sang, fait et rendu atrabilaire; la troisième, appelée hypocondriaque, qui est la nôtre, laquelle procède du vice de quelque partie du bas-ventre et de la région inférieure, mais particulièrement de la rate, dont la chaleur et l'inflammation portent au cerveau de notre malade beaucoup de

[1] On appelle signes diagnostiques les symptômes qui indiquent la nature des maladies; et signes prognostiques, ceux par lesquels on devine les effets que la maladie doit produire. (L. B.)

[2] Autre terme de médecine qui indique la partie de cette science qui enseigne la manière de traiter et de guérir les maladies. (L. B.)

fuligines épaisses et crasses, dont la vapeur noire et maligne cause dépravation aux fonctions de la faculté princesse, et fait la maladie dont, par notre raisonnement, il est manifestement atteint et convaincu. Qu'ainsi ne soit: pour diagnostique incontestable de ce que je dis, vous n'avez qu'à considérer ce grand sérieux que vous voyez, cette tristesse accompagnée de crainte et de défiance, signes pathognomoniques et individuels de cette maladie, si bien marquée chez le divin vieillard Hippocrate; cette physionomie, ces yeux rouges et hagards, cette grande barbe, cette habitude du corps, menue, grêle, noire et velue; lesquels signes le dénotent très affecté de cette maladie, procédante du vice des hypocondres; laquelle maladie, par laps de temps, naturalisée, envieillie, habituée, et ayant pris droit de bourgeoisie chez lui, pourrait bien dégénérer ou en manie, ou en phthisie, ou en apoplexie, ou même en fine frénésie et fureur. Tout ceci supposé, puisqu'une maladie bien connue est à demi guérie, car *ignoti nulla est curatio morbi*[1], il ne vous sera pas difficile de convenir des remèdes que nous devons faire à monsieur. Premièrement, pour remédier à cette plétore obturante, et à cette cacochymie luxuriante par tout le corps, je suis d'avis qu'il soit phlébotomisé libéralement; c'est-à-dire que les saignées soient fréquentes et plantureuses: en premier lieu, de la basilique, puis de la céphalique[2]), et même, si le mal est

[1] Il n'y a pas moyen de guérir une maladie qu'on ne connaît pas.

[2] La *basilique*, veine qui monte le long de la partie interne de l'os du bras jusqu'à l'axillaire, où elle se rend. La *céphalique*, l'une des veines du bras, qu'on croyait autrefois venir de la tête, et qu'on ouvrait, par cette raison, dans le cas

opiniâtre, de lui ouvrir la veine du front, et que l'ouverture soit large, afin que le gros sang puisse sortir; et en même temps, de le purger, désopiler, et évacuer par purgatifs propres et convenables, c'est-à-dire par cholagogues[1], mélanogogues, *et cætera;* et comme la véritable source de tout le mal est ou une humeur crasse et féculente, ou une vapeur noire et grossière, qui obscurcit, infecte et salit les esprits animaux, il est à propos ensuite qu'il prenne un bain d'eau pure et nette, avec force petit-lait clair, pour purifier, par l'eau, la féculence de l'humeur crasse, et éclaircir, par le lait clair, la noirceur de cette vapeur: mais, avant toute chose, je trouve qu'il est bon de le réjouir par agréables conversations, chants et instruments de musique; à quoi il n'y a pas d'inconvénient de joindre des danseurs, afin que leurs mouvements, dispositions et agilité puissent exciter et réveiller la paresse de ses esprits engourdis, qui occasionne l'épaisseur de son sang, d'où procède la maladie. Voilà les remèdes que j'imagine, auxquels pourront être ajoutés beaucoup d'autres meilleurs par monsieur notre maître et ancien, suivant l'expérience, jugement, lumière et suffisance qu'il s'est acquis dans notre art. *Dixi.*

SECOND MÉDECIN

A Dieu ne plaise, monsieur, qu'il me tombe en pensée d'ajouter rien à ce que vous venez de dire! Vous avez si bien discouru sur tous les signes, les symp-

où la tête avait besoin d'être soulagée. *(Dictionnaire de l'Académie.)*

[1] *Cholagogues*, remèdes propres à chasser la bile. *Mélanogogues,* remèdes propres à chasser la bile noire, que les anciens appelaient *mélancolie.*

tômes et les causes de la maladie de monsieur; le raisonnement que vous en avez fait est si docte et si beau, qu'il est impossible qu'il ne soit pas fou et mélancolique hypocondriaque; et quand il ne le serait pas, il faudrait qu'il le devînt, par la beauté des choses que vous avez dites, et la justesse du raisonnement que vous avez fait. Oui, monsieur, vous avez dépeint fort graphiquement, *graphice depinxisti*, tout ce qui appartient à cette maladie. Il ne se peut rien de plus doctement, sagement, ingénieusement conçu, pensé, imaginé, que ce que vous avez prononcé au sujet de ce mal, soit pour la diagnose, ou la prognose, ou la thérapie[1]; et il ne me reste rien ici, que de féliciter monsieur d'être tombé entre vos mains, et de lui dire qu'il est trop heureux d'être fou, pour éprouver l'efficace et la douceur des remèdes que vous avez si judicieusement proposés. Je les approuve tous, *manibus et pedibus descendo in tuam sententiam*[2]. Tout ce que j'y voudrais ajouter, c'est de faire les saignées et les purgations en nombre impair, *numero deus impare gaudet*[3];

[1] *Diagnose* pour *diagnostique*, connaissance des symptômes; *prognose*, jugement d'après les symptômes; *thérapie* pour *thérapeutique*, traitement de la maladie. *(Dictionnaire de l'Académie.)*

[2] Dans le sénat romain, quand quelqu'un, en opinant, avait ouvert un avis, ceux qui pensaient comme lui se rangeaient de son côté, et ceux qui étaient d'un sentiment contraire passaient du côté opposé. L'action des premiers s'exprimait par cette phrase, *pedibus ire* ou *descendere in sententiam alicujus:* phrase qu'il serait impossible de traduire littéralement en français, mais dont le sens est à peu près conservé dans l'expression figurée, *se ranger à l'avis de quelqu'un.* (A.)

[3] « Le nombre impair réjouit les dieux. » Demi-vers de Virgile.

de prendre le lait clair avant le bain; de lui composer un fronteau[1] où il entre du sel, le sel est symbole de la sagesse; de faire blanchir les murailles de sa chambre, pour dissiper les ténèbres de ses esprits, *album est diggregativum visus*[2]*;* et de lui donner tout à l'heure un petit lavement, pour servir de prélude et d'introduction à ces judicieux remèdes, dont, s'il a à guérir, il doit recevoir du soulagement. Fasse le ciel que ces remèdes, monsieur, qui sont les vôtres, réussissent au malade, selon notre intention!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Messieurs, il y a une heure que je vous écoute. Est-ce que nous jouons ici une comédie?

PREMIER MÉDECIN

Non, monsieur, nous ne jouons point.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que tout ceci? et que voulez-vous dire avec votre galimatias et vos sottises?

PREMIER MÉDECIN

Bon! dire des injures! Voilà un diagnostique qui nous manquait pour la confirmation de son mal; et ceci pourrait bien tourner en manie.

[1] Ce mot se dit d'un médicament qu'on applique sur le front pour calmer les douleurs.

[2] Sentence fort en usage dans les écoles; c'est-à-dire: *Le blanc blesse la vue ou la fatigue,* sans doute à cause de son éclat. Cette citation à contre-sens n'est pas un des traits les moins comiques de cette scène.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Avec qui m'a-t-on mis ici?

(Il crache deux ou trois fois.)

PREMIER MÉDECIN

Autre diagnostique: la sputation fréquente.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Laissons cela, et sortons d'ici.

PREMIER MÉDECIN

Autre encore: l'inquiétude de changer de place.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce donc que toute cette affaire? et que me voulez-vous?

PREMIER MÉDECIN

Vous guérir, selon l'ordre qui nous a été donné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Me guérir?

PREMIER MÉDECIN

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Parbleu! je ne suis pas malade.

PREMIER MÉDECIN

Mauvais signe, lorsqu'un malade ne sent pas son mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous dis que je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN

Nous savons mieux que vous comment vous vous portez; et nous sommes médecins qui voyons clair dans votre constitution.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Si vous êtes médecins, je n'ai que faire de vous; et je me moque de la médecine.

PREMIER MÉDECIN

Hom! hom! voici un homme plus fou que nous ne pensons.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon père et ma mère n'ont jamais voulu de remèdes, et ils sont morts tous deux sans l'assistance des médecins.

PREMIER MÉDECIN

Je ne m'étonne pas s'ils ont engendré un fils qui est insensé. (Au second médecin.) Allons, procédons à la curation; et, par la douceur exhilarante de l'harmonie, adoucissons, lénifions et accoisons[1] l'aigreur de ses esprits, que je vois prêts à s'enflammer.

SCÈNE XII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que diable est-ce là? Les gens de ce pays-ci sont-ils insensés? Je n'ai jamais rien vu de tel, et je n'y comprends rien du tout.

[1] On dit encore en médecine *accoiser* les humeurs, pour *calmer*, *apaiser*, rendre *coi*. Ménage et Caseneuve font venir ce mot de *quietus*, par corruption *coëtus*, dont on a fait *coi*.

SCÈNE XIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS GROTESQUES

(Ils s'asseyent d'abord tous trois; les médecins se lèvent à différentes reprises pour saluer monsieur de Pourceaugnac, qui se lève autant de fois pour les saluer.)

LES DEUX MÉDECINS

Buon dì, buon dì, buon dì,
Non vi lasciate uccidere
Dal dolor malinconico.
Noi vi faremo ridere
Col nostro canto armonico;
Sol per guarirvi
Siamo venuti qui.
Buon dì, buon dì. buon dì,

PREMIER MÉDECIN

Altro non è la pazzia
Che malinconia.
Il malato
Non è disperato,
Se vol pigliar un poco d'allegria.
Altro non è la pazzia
Che malinconia.

SECOND MÉDECIN

Sù, cantate, ballate, ridete;
E, se far meglio volete,
Quando sentite il deliro vicino,
Pigliate del vino,
E qualche volta un poco di tabac.
Allegramente, monsu Pourceaugnac [1].

[1] A la première représentation de *Pourceaugnac*, donnée à Chambord devant le roi, Lulli joua le rôle d'un des deux médecins grotesques, et, par conséquent, chanta sa part de ces trois couplets, dont il avait, dit-on, fait les paroles, et

SCÈNE XIV

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX MÉDECINS GROTESQUES, MATASSINS

ENTRÉE DE BALLET

(Danse des matassins autour de monsieur de Pourceaugnac.)

SCÈNE XV

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, tenant une seringue.

L'APOTHICAIRE

Monsieur, voici un petit remède, un petit remède, qu'il vous faut prendre, s'il vous plaît, s'il vous plaît.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Comment? je n'ai que faire de cela!

dont certainement il avait fait la musique. Voici la traduction des couplets italiens:

« Bonjour, bonjour, bonjour. Ne vous laissez pas tuer par « les souffrances de la mélancolie. Nous vous ferons rire « avec nos chants harmonieux. Nous ne sommes venus ici « que pour vous guérir. Bonjour, bonjour, bonjour. »

« La folie n'est pas autre chose que la mélancolie. Le ma- « lade n'est pas désespéré, s'il veut prendre un peu de diver- « tissement. La folie n'est pas autre chose que la mélancolie. »

« Allons, courage! Chantez, dansez, riez; et, si vous voulez « encore mieux faire, quand vous sentirez approcher votre « accès de folie, prenez un verre de vin, et quelquefois une « prise de tabac. Allons, gai, monsieur de Pourceaugnac! » (A.)

L'APOTHICAIRE

Il a été ordonné, monsieur, il a été ordonné.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! que de bruit!

L'APOTHICAIRE

Prenez-le, monsieur, prenez-le; il ne vous fera point de mal, il ne vous fera point de mal.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah!

L'APOTHICAIRE

C'est un petit clystère, un petit clystère, bénin, bénin; il est bénin, bénin: là, prenez, prenez, monsieur; c'est pour déterger, pour déterger, déterger.

SCÈNE XVI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN APOTHICAIRE, DEUX MÉDECINS GROTESQUES; MATASSINS, avec des seringues.

LES DEUX MÉDECINS

Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù,
Che non ti farà male.
Piglialo sù questo servizziale;
Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù [1].

[1] « Prenez-le, monsieur, prenez-le (le clystère); il ne vous fera point de mal. »

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Allez-vous-en au diable!

(Monsieur de Pourceaugnac, mettant son chapeau pour se garantir des seringues, est suivi par les deux médecins et par les matassins; il passe par derrière le théâtre, et revient se mettre sur sa chaise, auprès de laquelle il trouve l'apothicaire qui l'attendait; les deux médecins et les matassins rentrent aussi.)

LES DEUX MÉDECINS

Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù,
Che non ti farà male.
Piglialo sù questo servizziale;
Piglialo sù,
Signor monsu;
Piglialo, piglialo, piglialo sù.

(Monsieur de Pourceaugnac s'enfuit avec la chaise; l'apothicaire appuie sa seringue contre, et les médecins et les matassins le suivent.)

RIDEAU

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

PREMIER MÉDECIN, SBRIGANI

PREMIER MÉDECIN

Il a forcé tous les obstacles que j'avais mis, et s'est dérobé aux remèdes que je commençais de lui faire.

SBRIGANI

C'est être bien ennemi de soi-même, que de fuir des remèdes aussi salutaires que les vôtres.

PREMIER MÉDECIN

Marque d'un cerveau démonté, et d'une raison dépravée, que de ne vouloir pas guérir.

SBRIGANI

Vous l'auriez guéri haut la main.

PREMIER MÉDECIN

Sans doute, quand il y aurait eu complication de douze maladies.

SBRIGANI

Cependant voilà cinquante pistoles bien acquises qu'il vous fait perdre.

PREMIER MÉDECIN

Moi, je n'entends point les perdre, et prétends le guérir en dépit qu'il en ait. Il est lié et engagé à mes remèdes, et je veux le faire saisir où je le trouverai, comme déserteur de la médecine et infracteur de mes ordonnances.

SBRIGANI

Vous avez raison. Vos remèdes étaient un coup sûr, et c'est de l'argent qu'il vous vole.

PREMIER MÉDECIN

Où puis-je en avoir des nouvelles?

SBRIGANI

Chez le bonhomme Oronte, assurément, dont il vient épouser la fille, et qui, ne sachant rien de l'infirmité de son gendre futur, voudra peut-être se hâter de conclure le mariage.

PREMIER MÉDECIN

Je vais lui parler tout à l'heure.

SBRIGANI

Vous ne ferez point mal.

PREMIER MÉDECIN

Il est hypothéqué à mes consultations, et un malade ne se moquera pas d'un médecin.

SBRIGANI

C'est fort bien dit à vous; et si vous m'en croyez, vous ne souffrirez point qu'il se marie que vous ne l'ayez pansé tout votre soûl.

PREMIER MÉDECIN

Laissez-moi faire.

SBRIGANI, **à part, en s'en allant.**

Je vais, de mon côté, dresser une autre batterie; et le beau-père est aussi dupe que le gendre.

SCÈNE II

ORONTE, PREMIER MÉDECIN

PREMIER MÉDECIN

Vous avez, monsieur, un certain monsieur de Pourceaugnac qui doit épouser votre fille?

ORONTE

Oui; je l'attends de Limoges, et il devrait être arrivé.

PREMIER MÉDECIN

Aussi l'est-il, et il s'en est fui de chez moi, après y avoir été mis; mais je vous défends, de la part de la médecine, de procéder au mariage que vous avez conclu, que je ne l'aie dûment préparé pour cela, et mis en état de procréer des enfants bien conditionnés de corps et d'esprit.

ORONTE

Comment donc?

PREMIER MÉDECIN

Votre prétendu gendre a été constitué mon malade; sa maladie, qu'on m'a donnée à guérir, est un meuble qui m'appartient, et que je compte entre mes effets; et je vous déclare que je ne prétends point qu'il se marie, qu'au préalable il n'ait satisfait à la médecine, et subi les remèdes que je lui ai ordonnés.

ORONTE

Il a quelque mal?

PREMIER MÉDECIN

Oui.

ORONTE

Et quel mal, s'il vous plaît?

PREMIER MÉDECIN

Ne vous en mettez pas en peine.

ORONTE

Est-ce quelque mal...

PREMIER MÉDECIN

Les médecins sont obligés au secret. Il suffit que je vous ordonne, à vous et à votre fille, de ne point célébrer, sans mon consentement, vos noces avec lui, sur peine d'encourir la disgrâce de la Faculté, et d'être accablés de toutes les maladies qu'il nous plaira.

ORONTE

Je n'ai garde, si cela est, de faire le mariage.

PREMIER MÉDECIN

On me l'a mis entre les mains, et il est obligé d'être mon malade.

ORONTE

A la bonne heure.

PREMIER MÉDECIN

Il a beau fuir; je le ferai condamner, par arrêt, à se faire guérir par moi.

ORONTE

J'y consens.

PREMIER MÉDECIN

Oui, il faut qu'il crève, ou que je le guérisse.

ORONTE

Je le veux bien.

PREMIER MÉDECIN

Et, si je ne le trouve, je m'en prendrai à vous; et je vous guérirai au lieu de lui.

ORONTE

Je me porte bien.

PREMIER MÉDECIN

Il n'importe. Il me faut un malade, et je prendrai qui je pourrai.

ORONTE

Prenez qui vous voudrez; mais ce ne sera pas moi. (Seul.) Voyez un peu la belle raison!

SCÈNE III

ORONTE, SBRIGANI, en marchand flamand.

SBRIGANI

Montsir, afec le fôtre permission, je suisse un trancher marchand flamane, qui foudrait bienne fous temandair un petit nouvel.

ORONTE

Quoi, monsieur?

SBRIGANI

Mettez le fôtre chapeau sur le tête, montsir, si ve plaît.

ORONTE

Dites-moi, monsieur, ce que vous voulez.

SBRIGANI

Moi le dire rien, montsir, si fous le mettre pas le chapeau sur le tête.

ORONTE

Soit. Qu'y a-t-il, monsieur?

SBRIGANI

Fous connaître point en sti file un certe montsir Oronte?

ORONTE

Oui, je le connais.

SBRIGANI

Et quel homme est-il, montsir, si ve plaît?

ORONTE

C'est un homme comme les autres.

SBRIGANI

Je fous demande, montsir, s'il est un homme riche qui a du bienne?

ORONTE

Oui.

SBRIGANI

Mais riche beaucoup grandement, montsir?

ORONTE

Oui.

SBRIGANI

J'en suis aise beaucoup, montsir.

ORONTE

Mais pourquoi cela?

SBRIGANI

L'est, montsir, pour un petit raisonne de conséquence pour nous.

ORONTE

Mais encore, pourquoi?

SBRIGANI

L'est, montsir, que sti montsir Oronte donne son fille en mariage à un certe montsir de Pourcegnac.

ORONTE

Eh bien?

SBRIGANI

Et sti montsir de Pourcegnac, montsir, l'est un homme qui doivre beaucoup grandement à dix ou douze marchanes flamanes qui être venus ici.

ORONTE

Ce monsieur de Pourceaugnac doit beaucoup à dix ou douze marchands?

SBRIGANI

Oui, montsir; et depuis huit mois, nous afoir obtenir un petit sentence contre lui; et lui a remettre à payer tout ce créanciers de sti mariage que sti montsir Oronte donne pour son fille.

ORONTE

Hon! hon! il a remis là à payer ses créanciers?

SBRIGANI

Oui, montsir; et avec un grant défotion nous tous attendre sti mariage.

ORONTE, à part.

L'avis n'est pas mauvais. (Haut.) Je vous donne le bonjour.

SBRIGANI

Je remercie montsir de la faveur grande.

ORONTE

Votre très humble valet.

SBRIGANI

Je le suis, montsir, obliger plus que beaucoup du bon nouvel que montsir m'afoir donné. (Seul, après avoir ôté sa barbe, et dépouillé l'habit de Flamand qu'il a par-dessus le sien.) Cela ne va pas mal. Quittons notre ajustement de Flamand, pour songer à d'autres machines; et tâchons de semer tant de soupçons et de division entre le beau-père et le gendre, que cela rompe le mariage prétendu. Tous deux également sont propres à gober les hameçons qu'on leur veut tendre; et, entre nous autres fourbes de la première classe, nous ne faisons que nous jouer lorsque nous trouvons un gibier aussi facile que celui-là.

SCÈNE IV

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, se croyant seul.

Piglialo sù, piglialo sù, signor monsu. Que diable est-ce là? (Apercevant Sbrigani.) Ah!

SBRIGANI

Qu'est-ce, monsieur? Qu'avez-vous?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Tout ce que je vois me semble lavement.

SBRIGANI

Comment?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous ne savez pas ce qui m'est arrivé dans ce logis à la porte duquel vous m'avez conduit?

SBRIGANI

Non, vraiment. Qu'est-ce que c'est?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je pensais y être régalé comme il faut.

SBRIGANI

Eh bien?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous laisse entre les mains de monsieur. Des médecins habillés de noir. Dans une chaise. Tâter le pouls. Comme ainsi soit. Il est fou. Deux gros joufflus. Grands chapeaux. *Buon di, buon di.* Six pantalons. Ta, ra, ta, ta; ta, ra, ta, ta; *allegramente, monsu Pourceaugnac.* Apothicaire. Lavement. Prenez, monsieur; prenez, prenez. Il est bénin, bénin, bénin. C'est pour déterger, pour déterger, déterger. *Piglialo sù, signor monsu; piglialo, piglialo, piglialo sù.*

SBRIGANI

Qu'est-ce que tout cela veut dire?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Cela veut dire que cet homme-là, avec ses grandes embrassades, est un fourbe qui m'a mis dans une maison pour se moquer de moi et me faire une pièce.

SBRIGANI

Cela est-il possible?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Sans doute. Ils étaient une douzaine de possédés

après mes chausses; et j'ai eu toutes les peines du monde à m'échapper de leurs pattes.

SBRIGANI

Voyez un peu; les mines sont bien trompeuses! Je l'aurais cru le plus affectionné de vos amis. Voilà un de mes étonnements, comme il est possible qu'il y ait des fourbes comme cela dans le monde.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ne sens-je point le lavement? Voyez, je vous prie.

SBRIGANI

Hé! il y a quelque petite chose qui approche de cela.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

J'ai l'odorat et l'imagination tout remplis de cela; et il me semble toujours que je vois une douzaine de lavements qui me couchent en joue.

SBRIGANI

Voilà une méchanceté bien grande! et les hommes sont bien traîtres et scélérats!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Enseignez-moi, de grâce, le logis de monsieur Oronte; je suis bien aise d'y aller tout à l'heure.

SBRIGANI

Ah! ah! vous êtes donc de complexion amoureuse? Et vous avez ouï parler que ce monsieur Oronte a une fille...?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui, je viens l'épouser.

SBRIGANI

L'é... l'épouser?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui.

SBRIGANI

En mariage?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De quelle façon donc?

SBRIGANI

Ah! c'est une autre chose; et je vous demande pardon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que cela veut dire?

SBRIGANI

Rien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mais encore?

SBRIGANI

Rien, vous dis-je. J'ai un peu parlé trop vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous prie de me dire ce qu'il y a là-dessous.

SBRIGANI

Non, cela n'est pas nécessaire.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

De grâce.

SBRIGANI

Point: je vous prie de m'en dispenser.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Est-ce que vous n'êtes pas de mes amis?

SBRIGANI

Si fait; on ne peut pas l'être davantage.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous devez donc ne me rien cacher.

SBRIGANI

C'est une chose où il y va de l'intérêt du prochain.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Afin de vous obliger à m'ouvrir votre cœur, voilà une petite bague que je vous prie de garder pour l'amour de moi.

SBRIGANI

Laissez-moi consulter un peu si je le puis faire en conscience. (Après s'être un peu éloigné de monsieur de Pourceaugnac.) C'est un homme qui cherche son bien, qui tâche de pourvoir sa fille le plus avantageusement qu'il est possible; et il ne faut nuire à personne: ce sont des choses qui sont connues, à la vérité; mais j'irais les découvrir à un homme qui les ignore, et il est défendu de scandaliser son prochain, cela est vrai. Mais, d'autre part, voilà un étranger qu'on veut surprendre, et qui, de bonne foi, vient se marier avec

une fille qu'il ne connaît pas et qu'il n'a jamais vue; un gentilhomme plein de franchise, pour qui je me sens de l'inclination, qui me fait l'honneur de me tenir pour son ami, prend confiance en moi, et me donne une bague à garder pour l'amour de lui. (A monsieur de Pourceaugnac.) Oui, je trouve que je puis vous dire les choses sans blesser ma conscience; mais tâchons de vous les dire le plus doucement qu'il nous sera possible, et d'épargner les gens le plus que nous pourrons. De vous dire que cette fille-là mène une vie déshonnête, cela serait un peu trop fort: cherchons, pour nous expliquer, quelques termes plus doux. Le mot de galante aussi n'est pas assez; celui de coquette achevée me semble propre à ce que nous voulons, et je m'en puis servir pour vous dire honnêtement ce qu'elle est.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

L'on me veut donc prendre pour dupe?

SBRIGANI

Peut-être dans le fond n'y a-t-il pas tant de mal que tout le monde croit; et puis il y a des gens, après tout, qui se mettent au-dessus de ces sortes de choses, et qui ne croient pas que leur honneur dépende...

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je suis votre serviteur; je ne me veux point mettre sur la tête un chapeau comme celui-là; et l'on aime à aller le front levé dans la famille des Pourceaugnacs.

SBRIGANI

Voilà le père.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce vieillard-là ?

SBRIGANI

Oui. Je me retire.

SCÈNE V

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Bonjour, monsieur, bonjour.

ORONTE

Serviteur, monsieur, serviteur.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous êtes monsieur Oronte, n'est-ce pas ?

ORONTE

Oui.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Et moi, monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE

A la bonne heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Croyez-vous, monsieur Oronte, que les Limosins soient des sots ?

ORONTE

Croyez-vous, monsieur de Pourceaugnac, que les Parisiens soient des bêtes?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous imaginez-vous, monsieur Oronte, qu'un homme comme moi soit affamé de femme?

ORONTE

Vous imaginez-vous, monsieur de Pourceaugnac, qu'une fille comme la mienne soit affamée de mari?

SCÈNE VI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, JULIE, ORONTE

JULIE

On vient de me dire, mon père, que monsieur de Pourceaugnac est arrivé. Ah! le voilà sans doute, et mon cœur me le dit. Qu'il est bien fait! qu'il a bon air! et que je suis contente d'avoir un tel époux! Souffrez que je l'embrasse, et que je lui témoigne...

ORONTE

Doucement, ma fille, doucement.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Tudieu! quelle galante! comme elle prend feu d'abord!

ORONTE

Je voudrais bien savoir, monsieur de Pourceaugnac, par quelle raison vous venez...

JULIE, s'approche de monsieur de Pourceaugnac, le regarde d'un air languissant, et lui veut prendre la main.

Que je suis aise de vous voir! et que je brûle d'impatience...

ORONTE

Ah! ma fille, ôtez-vous de là, vous dis-je.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Oh! oh! quelle égrillarde!

ORONTE

Je voudrais bien, dis-je, savoir par quelle raison, s'il vous plaît, vous avez la hardiesse de...

(Julie continue le même jeu.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Vertu de ma vie!

ORONTE, à Julie.

Encore! Qu'est-ce à dire, cela?

JULIE

Ne voulez-vous pas que je caresse l'époux que vous m'avez choisi?

ORONTE

Non. Rentrez là dedans.

JULIE

Laissez-moi le regarder.

ORONTE

Rentrez, vous dis-je.

JULIE

Je veux demeurer là, s'il vous plaît.

ORONTE

Je ne veux pas, moi; et si tu ne rentres tout à l'heure je...

JULIE

Eh bien, je rentre.

ORONTE

Ma fille est une sotte qui ne sait pas les choses.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Comme nous lui plaisons!

ORONTE, à Julie, qui est restée après avoir fait quelques pas pour s'en aller.

Tu ne veux pas te retirer?

JULIE

Quand est-ce donc que vous me marierez avec monsieur?

ORONTE

Jamais; et tu n'es pas pour lui.

JULIE

Je le veux avoir, puisque vous me l'avez promis.

ORONTE

Si je te l'ai promis, je te le dépromets.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à part.

Elle voudrait bien me tenir.

JULIE

Vous avez beau faire: nous serons mariés ensemble, en dépit de tout le monde.

ORONTE

Je vous en empêcherai bien tous deux, je vous assure. Voyez un peu quel *vertigo* lui prend.

SCÈNE VII

ORONTE, MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mon Dieu! notre beau-père prétendu, ne vous fatiguez point tant; on n'a pas envie de vous enlever votre fille, et vos grimaces n'attraperont rien.

ORONTE

Toutes les vôtres n'auront pas grand effet.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Vous êtes-vous mis dans la tête que Léonard de Pourceaugnac soit un homme à acheter chat en poche, et qu'il n'ait pas là-dedans quelque morceau de judiciaire pour se conduire, pour se faire informer de l'histoire du monde, et voir, en se mariant, si son bonheur a bien toutes ses sûretés?

ORONTE

Je ne sais pas ce que cela veut dire: mais vous êtes-vous mis dans la tête qu'un homme de soixante et trois ans ait si peu de cervelle, et considère si peu

sa fille, que de la marier avec un homme qui a ce que vous savez, et qui a été mis chez un médecin pour être pansé?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

C'est une pièce que l'on m'a faite; et je n'ai aucun mal.

ORONTE

Le médecin me l'a dit lui-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Le médecin en a menti. Je suis gentilhomme, et je le veux voir l'épée à la main.

ORONTE

Je sais ce que j'en dois croire; et vous ne m'abuserez pas là-dessus, non plus que sur les dettes que vous avez assignées sur le mariage de ma fille.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quelles dettes?

ORONTE

La feinte ici est inutile; et j'ai vu le marchand flamand qui, avec les autres créanciers, a obtenu depuis huit mois sentence contre vous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Quel marchand flamand? Quels créanciers? Quelle sentence obtenue contre moi?

ORONTE

Vous savez bien ce que je veux dire.

SCÈNE VIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE

LUCETTE, contrefaisant une Languedocienne.

Ah! tu es assi, et à la fi yeu te trobi après abé fait tant de passés. Podes-tu, scélérat, podes-tu sousteni ma bisto[1]?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que veut cette femme-là?

LUCETTE

Que te boli, infâme! Tu fas samblan de nou me pas connouisse, et nou rougisses pas, impudint que tu sios, tu ne rougisses pas de me beyre. (A Oronte.) Nou sabi pas, moussur, saquos bous dont m'an dit que bouillo espousa la fillo; may yeu bous déclari que yeu soun sa fenno, et que y a set ans, moussur, qu'en passant à Pézénas, el auguet l'adresse, dambé sas mignardisos, commo sap tabla fayre, de me gaigna lou cor, et moubligel pra quel mouyen à ly donna la man per l'espousa[2].

1 LUCETTE

Ah! tu es ici, et à la fin je te trouve, après avoir fait tant d'allées et de venues. Peux-tu, scélérat, peux-tu, soutenir ma vue? (L. B.)

2 LUCETTE

Ce que je te veux, infâme! tu fais semblant de ne me pas connaître, et tu ne rougis pas, impudent que tu es, tu ne rougis pas de me voir? (A Oronte.) J'ignore, monsieur, si c'est vous dont on m'a dit qu'il voulait épouser la fille; mais je vous déclare que je suis sa femme, et qu'il y a sept ans qu'en passant à Pézénas, il eut l'adresse par ses mignar-

ORONTE

Oh! oh!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que diable est-ce ci?

LUCETTE

Lou traité me quittel trés ans après, sul préteste de qualques affayres que l'apelabon dins soun pays, et despey noun l'y resçau put quaso de noubelo; may dins lou tens qui soungeabi lou mens, m'an dounat abist, que begnio dins aquesto bilo per se remarida dambé un autro jouena fillo, que sous parents, ly an proucurado, sensse saupré res de son prumié mariatge. Yeu ai tout quitta en diligensso, et me souy rendu dodins aqueste loc lou pu leu qu'ay pouscut, perm'oupousa en aquel criminel mariatge, et confondre as elys de tout le mounde lou plus méchant day hommes[1].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà une étrange effrontée!

dises qu'il sait si bien faire de me gagner le cœur, et m'obligea, par ce moyen, à lui donner la main pour l'épouser. (L. B.)

[1] LUCETTE

Le traître me quitta trois ans après, sous prétexte de quelque affaire qui l'appelait dans son pays, et depuis je n'en ai point eu de nouvelles; mais, dans le temps que j'y songeais le moins, on m'a donné avis qu'il venait dans cette ville pour se remarier avec une autre jeune fille que ses parents lui ont promise, sans savoir rien de son premier mariage. J'ai tout quitté aussitôt, et je me suis rendue dans ce lieu le plus promptement que j'ai pu, pour m'opposer à ce criminel mariage, et pour confondre, aux yeux de tout le monde, le plus méchant des hommes. (L. B.)

LUCETTE

Impudint! n'as pas honte de m'injuria, alloc d'être confus day reproches secrets que ta consciensso te deu fayre[1]?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Moi je suis votre mari?

LUCETTE

Infâme! gausos-tu dire lou contrari? Hé! tu sabes bé, per ma penno, que n'es que trop bertat; et plaguesso al cel qu'aco non fougesso pas, et que m'auquesso layssado dins l'état d'innouessenço, et dins la tranquilitat oun moun amo bibio daban que tous charmes et tas tromipariés nou m'en benguesson malhurousomen fayre sourty! yeu nou serio pas réduito à fayré lou tristé personnatge que yeu fave présentomen; à beyre un marit cruel mespressa touto l'ardou que yeu ay per el, et me laissa sensse cap de piétat abandounado à les mourtéles doulous que yeu ressenti de sas perfidos acciûs[2].

[1] LUCETTE

Impudent! n'as-tu pas de honte de m'injurier, au lieu d'être confus des reproches secrets que ta conscience doit te faire! (L. B.)

[2] LUCETTE

Infâme! oses-tu dire le contraire? Ah! tu sais bien, pour mon malheur, que tout ce que je dis n'est que trop vrai, et plût au ciel que cela ne fût pas, et que tu m'eusses laissée dans l'état d'innocence et dans la tranquillité où mon âme vivait, avant que tes charmes et tes tromperies m'en vinssent malheureusement faire sortir! je ne serais point réduite à faire le triste personnage que je fais présentement, à voir un mari cruel mépriser toute l'ardeur que j'ai eue pour lui, et me laisser sans aucune pitié à la douleur mortelle que j'ai ressentie de ses perfides actions. (L. B.)

ORONTE

Je ne saurais m'empêcher de pleurer. (A M. de Pourceaugnac.) Allez, vous êtes un méchant homme.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je ne connais rien à tout ceci.

SCÈNE IX

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, NÉRINE, LUCETTE, ORONTE

NÉRINE, contrefaisant une Picarde.

Ah! je n'en pis plus; je sis tout essoflée! Ah! finfaron, tu m'as bien fait courir: tu ne m'écaperas mie. Justiche! justiche! je boute empêchement au mariage. (A Oronte.) Chés mon méri, monsieu, et je veux faire pindre ce bon pindard-là[1].

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Encore!

ORONTE, à part.

Quel diable d'homme est-ce-ci?

LUCETTE

Et que boulez-bous dire, ambé bostre empachomen, et bostro pendarie? Quaquel homo est bostre marit[2]?

1 NÉRINE

Ah! je n'en puis plus; je suis tout essoufflée. Ah! fanfaron, tu m'as bien fait courir: tu ne m'échapperas pas. Justice! justice! je mets empêchement au mariage. (A Oronte.) C'est mon mari, monsieur, et je veux faire pendre ce bon pendard-là. (L. B.)

2 LUCETTE

Et que voulez-vous dire, avec votre empêchement et votre pendaison? Cet homme est votre mari? (L. B.)

NÉRINE

Oui, medéme, et je sis sa femme[1].

LUCETTE

Aquo es faus, aquos yeu que soun sa fenno; et, se deu estre pendut, aquos sera yeu que lou farai penjat[2].

NÉRINE

Je n'entains mie che baragoin-là[3].

LUCETTE

Yeux bous disi que yeu soun sa fenno[4].

NÉRINE

Sa femme?

LUCETTE

Oy[5].

NÉRINE

Je yous dis que chest mi, encore in coup, qui le sis[6].

1 NÉRINE

Oui, madame, et je suis sa femme. (L. B.)

2 LUCETTE

Cela est faux, et c'est moi qui suis sa femme; et, s'il doit être pendu, ce sera moi qui le ferai pendre. (L. B.)

3 NÉRINE

Je n'entends point ce langage-là. (L. B.)

4 LUCETTE

Je vous dis que je suis sa femme. (L. B.)

5 LUCETTE

Oui. (L. B.)

6 NÉRINE

Je vous dis, encore un coup, que c'est moi qui le suis. (L. B.)

LUCETTE

Et yeu bous sousteni, yeu, qu'aquos yeu[1].

NÉRINE

Il y a quetre ans qu'il m'a éposée[2].

LUCETTE

Et yeu set ans y a que ma preso per fenno[3].

NÉRINE

J'ai des gairants de tout cho que je di[4].

LUCETTE

Tout mon pay lo sap[5].

NÉRINE

No ville en est témoin[6].

1 LUCETTE

Et je vous soutiens, moi, que c'est moi. (L. B.)

2 NÉRINE

Il y a quatre ans qu'il m'a épousée. (L. B.)

3 LUCETTE

Et moi, il y a sept ans qu'il m'a prise pour femme. (L. B.)

4 NÉRINE

J'ai des garants de tout ce que je dis. (L. B.)

5 LUCETTE

Tout mon pays le sait. (L. B.)

6 NÉRINE

Notre ville en est témoin. (L. B.)

LUCETTE

Tout Pézénas a bist nostre mariatge[1].

NÉRINE

Tout Chin-Quentin a assisté à no noche[2].

LUCETTE

Nou y a res de tant béritable[3].

NÉRINE

Il gn'y a rien de plus chertain[4].

LUCETTE, à monsieur de Pourceaugnac.

Gausos-tu dire lou contrari, valisquos[5].

NÉRINE, à monsieur de Pourceaugnac.

Est-che que tu me démaintiras, méchaint homme[6].

1 LUCETTE

Tout Pézénas a vu notre mariage. (L. B.)

2 NÉRINE

Tout Saint-Quentin a assisté à notre noce. (L. B.)

3 LUCETTE

Il n'y a rien de plus véritable. (L. B.)

4 NÉRINE

Il n'y a rien de plus certain. (L. B.)

5 LUCETTE, à Pourceaugnac.

Oses-tu dire le contraire, vilain? (L. B.)

6 NÉRINE, à Pourceaugnac.

Est-ce que tu me démentiras, méchant homme? (L. B.)

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Il est aussi vrai l'un que l'autre.

LUCETTE

Quaingn impudensso! Et coussy, misérable, nou te soubennes plus de la pauro Françon, et del pauré Jannet, que soun lous fruits de nostre mariatge[1]?

NÉRINE

Bayez un peu l'insolence! Quoi! tu ne te souviens mie de chette pauvre ainfain, no petite Madelaine, que tu m'as laichée pour gaige de ta foi[2]?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà deux impudentes carognes!

LUCETTE

Beni, Françon; beni, Jannet; beni toustou, beni tous-toune, beni fayre beyre à un payre dénaturat la duretat qu'el a per nautres[3].

1 LUCETTE

Quel impudent! Comment, misérable, tu ne te souviens plus du pauvre François et de la pauvre Jeannette, qui sont les fruits de notre mariage? (L. B.)

2 NÉRINE

Voyez un peu l'insolence! Quoi! tu ne te souviens plus de cette pauvre enfant, notre petite Madeleine, que tu m'as laissée pour gage de ta foi? (L. B.)

3 LUCETTE

Venez, François; venez, Jeannette; venez tous, venez toutes, venez faire voir à un père dénaturé l'insensibilité qu'il a pour nous tous. (L. B.)

NÉRINE

Venez, Madelaine, men ainfain, venez-ves-en ichi faire honte à vo père de l'impudainche qu'il a[1].

SCÈNE X

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, ORONTE, LUCETTE, NÉRINE, PLUSIEURS ENFANTS

LES ENFANTS

Ah! mon papa! mon papa! mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Diantre soit des petits fils de putains!

LUCETTE

Coussy, trayte, tu nou sios pas dins la darnière confusiu de ressaupre à tal tous enfants, et de ferma l'aureillo à la tendresso paternello? Tu nou m'escaperas pas, infâme! yeu te boly seguy pertout, et te reproucha ton crime jusquos à tant que me sio beniado, et que t'ayo fayt penjat; couquy, te boly fayré penjat[2].

1 NÉRINE

Venez, Madeleine, mon enfant; venez vite ici, faire honte à votre père de l'impudence qu'il a. (L. B.)

2 LUCETTE

Comment, traître, tu n'es pas dans la dernière confusion de recevoir ainsi tes enfants, et de fermer l'oreille à la tendresse paternelle? Te ne m'échapperas pas, infâme! je te veux suivre partout, et te reprocher ton crime jusqu'à tant que je me sois vengée, et que je t'aie fait pendre. Coquin, je te veux faire pendre! (L. B.)

NÉRINE

Ne rougis-tu mie de dire ches mots-là, et d'être insainsible aux cairesses de chette pauvre ainfaint? Tu ne te sauveras mie de mes pattes; et, en dépit de tes dains, je ferai bien voir que je sis ta femme, et je te ferai pindre[1].

LES ENFANTS

Mon papa! mon papa! mon papa!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Au secours! au secours! Où fuirai-je? Je n'en puis plus.

ORONTE, à Lucette et à Nérine.

Allez, vous ferez bien de le faire punir; et il mérite d'être pendu.

SCÈNE XI

SBRIGANI

Je conduis de l'œil toutes choses, et tout ceci ne va pas mal. Nous fatiguerons tant notre provincial, qu'il faudra, ma foi, qu'il déguerpisse.

1 NÉRINE

Ne rougis-tu pas de dire ces mots-là, et d'être insensible aux caresses de cette pauvre enfant? Tu ne te sauveras pas de mes pattes; en dépit de tes dents, je te ferai bien voir que je suis ta femme, et je te ferai pendre. (L. B.)

SCÈNE XII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! je suis assommé! Quelle peine! Quelle maudite ville! Assassiné de tous côtés!

SBRIGANI

Qu'est-ce, monsieur? Est-il encore arrivé quelque chose?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui. Il pleut en ce pays des femmes et des lavements.

SBRIGANI

Comment donc?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Deux carognes de baragouineuses me sont venues accuser de les avoir épousées toutes deux, et me menacent de la justice.

SBRIGANI

Voilà une méchante affaire; et la justice, en ce pays-ci, est rigoureuse en diable contre cette sorte de crime.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Oui; mais quand il y aurait information, ajournement, décret, et jugement obtenu par surprise, défaut et contumace, j'ai la voie de conflit de juridiction pour temporiser, et venir aux moyens de nullité qui seront dans les procédures.

SBRIGANI

Voilà en parler dans tous les termes; et l'on voit bien, monsieur, que vous êtes du métier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Moi! point du tout. Je suis gentilhomme.

SBRIGANI

Il faut bien, pour parler ainsi, que vous ayez étudié la pratique.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Point. Ce n'est que le sens commun qui me fait juger que je serai toujours reçu à mes faits justificatifs, et qu'on ne me saurait condamner sur une simple accusation, sans un récolement et confrontation avec mes parties.

SBRIGANI

En voilà du plus fin encore.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ces mots-là me viennent sans que je les sache.

SBRIGANI

Il me semble que le sens commun d'un gentilhomme peut bien aller à concevoir ce qui est du droit et de l'ordre de la justice, mais non pas à savoir les vrais termes de la chicane.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce sont quelques mots que j'ai retenus en lisant les romans.

SBRIGANI

Ah! fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pour vous montrer que je n'entends rien du tout à la chicane, je vous prie de me mener chez quelque avocat, pour consulter mon affaire.

SBRIGANI

Je le veux, et vais vous conduire chez deux hommes fort habiles; mais j'ai auparavant à vous avertir de n'être point surpris de leur manière de parler: ils ont contracté du barreau certaine habitude de déclamation qui fait que l'on dirait qu'ils chantent; et vous prendrez pour musique tout ce qu'ils vous diront.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'importe comme ils parlent, pourvu qu'ils me disent ce que je veux savoir!

SCÈNE XIII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, DEUX AVOCATS, DEUX PROCUREURS, DEUX SERGENTS

PREMIER AVOCAT, traînant ses paroles en chantant.

La polygamie est un cas,
Est un cas pendable.

SECOND AVOCAT, chantant fort vite en bredouillant.

Votre fait
Est clair et net.
Et tout le droit,
Sur cet endroit,
Conclut tout droit.

Si vous consultez nos auteurs,
Législateurs et glossateurs,
Justinian, Papinian,
Ulpian et Tribonian,
Fernand, Rebuffe, Jean Imole,
Paul Castre, Julian, Barthole,
Jason, Alciat et Cujas,
   Ce grand homme si capable;
La polygamie est un cas,
   Est un cas pendable.

ENTRÉE DE BALLET

Danse de deux procureurs et de deux sergents, pendant que le SECOND AVOCAT chante les paroles qui suivent:

   Tous les peuples policés
      Et bien sensés,
Les Français, Anglais, Hollandais,
   Danois, Suédois, Polonais,
Portugais, Espagnols, Flamands,
   Italiens, Allemands,
Sur ce fait tiennent loi semblable;
Et l'affaire est sans embarras.
La polygamie est un cas,
   Est un cas pendable.

LE PREMIER AVOCAT chante celles-ci:

La polygamie est un cas,
   Est un cas pendable.

(Monsieur de Pourceaugnac, impatienté, les chasse.)

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

ÉRASTE, SBRIGANI

SBRIGANI

Oui, les choses s'acheminent où nous voulons; et comme ses lumières sont fort petites, et son sens le plus borné du monde, je lui ai fait prendre une frayeur si grande de la sévérité de la justice de ce pays, et des apprêts qu'on faisait déjà pour sa mort, qu'il veut prendre la fuite; et, pour se dérober avec plus de facilité aux gens que je lui ai dit qu'on avait mis pour l'arrêter aux portes de la ville, il s'est résolu à se déguiser; et le déguisement qu'il a pris est l'habit de femme.

ÉRASTE

Je voudrais bien le voir dans cet équipage.

SBRIGANI

Songez, de votre part, à achever la comédie; et tandis que je jouerai mes scènes avec lui, allez-vous-en... (Il lui parle bas à l'oreille.) Vous entendez bien?

ÉRASTE

Oui.

SBRIGANI

Et lorsque je l'aurai mis où je veux...

(Il lui parle à l'oreille.)

ÉRASTE

Fort bien.

SBRIGANI

Et quand le père aura été averti par moi...

(Il lui parle encore à l'oreille.)

ÉRASTE

Cela va le mieux du monde.

SBRIGANI

Voici notre demoiselle. Allez vite, qu'il ne nous voie ensemble.

SCÈNE II

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, en femme; SBRIGANI

SBRIGANI

Pour moi, je ne crois pas qu'en cet état on puisse jamais vous connaître; et vous avez la mine, comme cela, d'une femme de condition.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà qui m'étonne, qu'en ce pays-ci les formes de la justice ne soient point observées.

SBRIGANI

Oui, je vous l'ai déjà dit, ils commencent ici par faire pendre un homme, et puis ils lui font son procès.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Voilà une justice bien injuste!

SBRIGANI

Elle est sévère comme tous les diables, particulièrement sur ces sortes de crimes.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mais quand on est innocent?

SBRIGANI

N'importe; ils ne s'enquêtent point de cela; et puis, ils ont en cette ville une haine effroyable pour les gens de votre pays: et ils ne sont point plus ravis que de voir pendre un Limosin.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Qu'est-ce que les Limosins leur ont fait?

SBRIGANI

Ce sont des brutaux, ennemis de la gentillesse et du mérite des autres villes. Pour moi, je vous avoue que je suis pour vous dans une peur épouvantable; et je ne me consolerais de ma vie, si vous veniez à être pendu.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce n'est pas tant la peur de la mort qui me fait fuir, que de ce qu'il est fâcheux à un gentilhomme d'être

pendu, et qu'une preuve comme celle-là ferait tort à nos titres de noblesse.

SBRIGANI

Vous avez raison; on vous contesterait après cela le titre d'écuyer. Au reste, étudiez-vous, quand je vous mènerai par la main, à bien marcher comme une femme, et prendre le langage et toutes les manières d'une personne de qualité.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Laissez-moi faire. J'ai vu les personnes du bel air. Tout ce qu'il y a, c'est que j'ai un peu de barbe.

SBRIGANI

Votre barbe n'est rien; il y a des femmes qui en ont autant que vous. Çà, voyons un peu comme vous ferez. (Après que M. de Pourceaugnac a contrefait la femme de condition.) Bon.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Allons donc, mon carrosse. Où est-ce qu'est mon carrosse? Mon Dieu! qu'on est misérable d'avoir des gens comme cela! Est-ce qu'on me fera attendre toute la journée sur le pavé, et qu'on ne me fera point venir mon carrosse?

SBRIGANI

Fort bien.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Holà! ho! cocher, petit laquais! Ah! petit fripon, que de coups de fouet je vous ferai donner tantôt! Petit laquais! petit laquais! Où est-ce donc qu'est ce

petit laquais! Ce petit laquais ne se trouvera-t-il point? Ne me fera-t-on point venir ce petit laquais? Est-ce que je n'ai point un petit laquais dans le monde?

SBRIGANI

Voilà qui va à merveille. Mais je remarque une chose: cette coiffe est un peu trop déliée: j'en vais querir une un peu plus épaisse, pour vous mieux cacher le visage, en cas de quelque rencontre.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Que deviendrai-je cependant?

SBRIGANI

Attendez-moi là. Je suis à vous dans un moment, vous n'avez qu'à vous promener.

(Monsieur de Pourceaugnac fait plusieurs tours sur le théâtre, en continuant à contrefaire la femme de qualité.)

SCÈNE III

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, DEUX SUISSES

PREMIER SUISSE, sans voir monsieur de Pourceaugnac.

Allons, dépêchons, camarade; li faut allair tous deux nous à la Crève, pour regarter un peu chousticier sti monsiu de Porcegnac, qui l'a été contané par ortonnance à l'être pendu par son cou.

SECOND SUISSE, sans voir monsieur de Pourceaugnac.

Li faut nous loër un fenêtre pour voir sti choustice.

PREMIER SUISSE

Li disent que l'on fait téjà planter un grand potence tout neuve, pour l'y accrocher sti Porcegnac.

SECOND SUISSE

Li sira, mon foi, un grand plaisir di regarter pendre sti Limossin.

PREMIER SUISSE

Oui! te li foir gambiller les pieds en haut tefant tout le monde.

SECOND SUISSE

Li est un plaiçant trôle, oui; li disent que s'être marié troy foie.

PREMIER SUISSE

Sti diable li vouloir trois femmes à li tout seul! li être bien assez t'une.

SECOND SUISSE, en apercevant monsieur de Pourceaugnac.

Ah! ponchour, mameselle.

PREMIER SUISSE

Que faire fous là tout seul?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

J'attends mes gens, messieurs.

PREMIER SUISSE

Li être belle, par mon foi!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Doucement, messieurs.

PREMIER SUISSE

Fous, mameselle, fouloir finir rechouir fous à la Crève? Nous faire foir à fous un petit pendement pien choli.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous rends grâce.

SECOND SUISSE

L'est un gentilhomme limossin, qui sera pendu chentiment à un grand potence.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je n'ai pas de curiosité.

PREMIER SUISSE

Li être là un petit teton qui l'est trôle.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Tout beau!

PREMIER SUISSE

Mon foi, moi couchair pien afec fous.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah! c'en est trop! et ces sortes d'ordures-là ne se disent point à une femme de ma condition.

SECOND SUISSE

Laisse, toi; l'est moi qui le veut couchair afec elle pour mon pistole.

PREMIER SUISSE

Moi, ne fouloir pas laisser.

SECOND SUISSE

Moi, ly fouloir, moi.

(Les deux Suisses tirent monsieur de Pourceaugnac avec violence.)

PREMIER SUISSE

Moi, ne faire rien.

SECOND SUISSE

Toi, l'afoir menti.

PREMIER SUISSE

Parti, toi, l'afoir menti toi-même.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Au secours! A la force!

SCÈNE IV

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS, DEUX SUISSES

L'EXEMPT

Qu'est-ce? Quelle violence est-ce là? et que voulez-vous faire à madame? Allons, que l'on sorte de là, si vous ne voulez que je vous mette en prison.

PREMIER SUISSE

Parti, pon, toi ne l'afoir point.

SECOND SUISSE

Parti, pon aussi; toi ne l'afoir point encore.

SCÈNE V

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je vous suis bien obligée, monsieur, de m'avoir délivrée de ces insolents.

L'EXEMPT

Ouais! voilà un visage qui ressemble bien à celui que l'on m'a dépeint.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ce n'est pas moi, je vous assure.

L'EXEMPT

Ah! ah! qu'est-ce que veut dire...?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Je ne sais pas.

L'EXEMPT

Pourquoi donc dites-vous cela?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Pour rien.

L'EXEMPT

Voilà un discours qui marque quelque chose; et je vous arrête prisonnier.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Hé! monsieur, de grâce!

L'EXEMPT

Non, non : à votre mine et à vos discours, il faut que vous soyez ce monsieur de Pourceaugnac que nous cherchons, qui se soit déguisé de la sorte ; et vous viendrez en prison tout à l'heure.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Hélas !

SCÈNE VI

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT, DEUX ARCHERS

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Ah ciel ! que veut dire cela ?

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ils m'ont reconnu.

L'EXEMPT

Oui, oui : c'est de quoi je suis ravi.

SBRIGANI, à l'exempt.

Hé ! monsieur, pour l'amour de moi ! Vous savez que nous sommes amis, il y a longtemps ; je vous conjure de ne le point mener en prison.

L'EXEMPT

Non : il m'est impossible.

SBRIGANI

Vous êtes homme d'accommodement. N'y a-t-il pas moyen d'ajuster cela avec quelques pistoles?

L'EXEMPT, à ses archers.

Retirez-vous un peu.

SCÈNE VII

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, SBRIGANI, UN EXEMPT

SBRIGANI, à monsieur de Pourceaugnac.

Il faut lui donner de l'argent pour vous laisser aller. Faites vite.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, donnant de l'argent à Sbrigani.

Ah! maudite ville!

SBRIGANI

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT

Combien y a-t-il?

SBRIGANI

Un, deux, trois, quatre, cinq, six, sept, huit, neuf, dix.

L'EXEMPT

Non; mon ordre est trop exprès.

SBRIGANI, à l'exempt, qui veut s'en aller.

Mon Dieu! attendez! (A monsieur de Pourceaugnac.) Dépêchez; donnez-lui-en encore autant.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Mais...

SBRIGANI

Dépêchez-vous, vous dis-je, et ne perdez point de temps. Vous auriez un grand plaisir quand vous seriez pendu!

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC

Ah!

(Il donne encore de l'argent à Sbrigani.)

SBRIGANI, à l'exempt.

Tenez, monsieur.

L'EXEMPT, à Sbrigani.

Il faut donc que je m'enfuie avec lui; car il n'y aurait point ici de sûreté pour moi. Laissez-le-moi conduire, et ne bougez d'ici.

SBRIGANI

Je vous prie donc d'en avoir un grand soin.

L'EXEMPT

Je vous promets de ne le point quitter que je ne l'aie mis en lieu de sûreté.

MONSIEUR DE POURCEAUGNAC, à Sbrigani.

Adieu. Voilà le seul honnête homme que j'aie trouvé en cette ville.

SBRIGANI

Ne perdez point de temps. Je vous aime tant, que je voudrais que vous fussiez déjà bien loin. (Seul.) Que le ciel te conduise! Par ma foi, voilà une grande dupe! Mais voici...

SCÈNE VIII

ORONTE, SBRIGANI

SBRIGANI, feignant de ne point voir Oronte.

Ah! quelle étrange aventure! Quelle fâcheuse nouvelle pour un père! Pauvre Oronte, que je te plains! Que diras-tu, et de quelle façon pourras-tu supporter cette douleur mortelle?

ORONTE

Qu'est-ce? Quel malheur me présages-tu?

SBRIGANI

Ah! monsieur! ce perfide de Limosin, ce traître de monsieur de Pourceaugnac vous enlève votre fille!

ORONTE

Il m'enlève ma fille!

SBRIGANI

Oui. Elle en est devenue si folle, qu'elle vous quitte pour le suivre; et l'on dit qu'il a un caractère pour se faire aimer de toutes les femmes.

ORONTE

Allons, vite à la justice! Des archers après eux!

SCÈNE IX

ORONTE, ÉRASTE, JULIE, SBRIGANI

ÉRASTE, à Julie.

Allons, vous viendrez malgré vous, et je veux vous remettre entre les mains de votre père. Tenez, monsieur, voilà une fille que j'ai tirée de force d'entre les mains de l'homme avec qui elle s'enfuyait; non pas pour l'amour d'elle, mais pour votre seule considération. Car, après l'action qu'elle a faite, je dois la mépriser, et me guérir absolument de l'amour que j'avais pour elle.

ORONTE

Ah! infâme que tu es!

ÉRASTE, à Julie.

Comment! me traiter de la sorte après toutes les marques d'amitié que je vous ai données! Je ne vous blâme point de vous être soumise aux volontés de monsieur votre père; il est sage et judicieux dans les choses qu'il fait; et je ne me plains point de lui de m'avoir rejeté pour un autre. S'il a manqué à la parole qu'il m'avait donnée, il a ses raisons pour cela. On lui a fait croire que cet autre est plus riche que moi de quatre ou cinq mille écus; et quatre ou cinq mille écus est un denier considérable, et qui vaut bien la peine qu'un homme manque à sa parole: mais oublier en un moment toute l'ardeur que je vous avais montrée! vous laisser d'abord enflammer d'amour pour un nouveau venu, et le suivre honteusement sans le consentement de monsieur votre père, après les crimes qu'on lui impute! c'est une chose condamnée de tout

le monde, et dont mon cœur ne peut vous faire d'assez sanglants reproches.

JULIE

Hé bien! oui. J'ai conçu de l'amour pour lui, et je l'ai voulu suivre, puisque mon père me l'avait choisi pour époux. Quoi que vous me disiez, c'est un fort honnête homme; et tous les crimes dont on l'accuse sont faussetés épouvantables.

ORONTE

Taisez-vous; vous êtes une impertinente, et je sais mieux que vous ce qui en est.

JULIE

Ce sont sans doute des pièces qu'on lui fait, et (Montrant Éraste.) c'est peut-être lui qui a trouvé cet artifice pour vous en dégoûter.

ÉRASTE

Moi! je serais capable de cela?

JULIE

Oui, vous.

ORONTE

Taisez-vous, vous dis-je; vous êtes une sotte.

ÉRASTE

Non, non; ne vous imaginez pas que j'aie aucune envie de détourner ce mariage, et que ce soit ma passion qui m'ait forcé à courir après vous. Je vous l'ai déjà dit, ce n'est que la seule considération que

j'ai pour monsieur votre père; et je n'ai pu souffrir qu'un honnête homme comme lui fût exposé à la honte de tous les bruits qui pourraient suivre une action comme la vôtre.

ORONTE

Je vous suis, seigneur Éraste, infiniment obligé.

ÉRASTE

Adieu, monsieur. J'avais toutes les ardeurs du monde d'entrer dans votre alliance; j'ai fait tout ce que j'ai pu pour obtenir un tel honneur: mais j'ai été malheureux, et vous ne m'avez pas jugé digne de cette grâce. Cela n'empêchera pas que je ne conserve pour vous les sentiments d'estime et de vénération où votre personne m'oblige; et, si je n'ai pu être votre gendre, au moins serai-je éternellement votre serviteur.

ORONTE

Arrêtez, seigneur Eraste; votre procédé me touche l'âme et je vous donne ma fille en mariage.

JULIE

Je ne veux point d'autre mari que monsieur de Pourceaugnac.

ORONTE

Et je veux, moi, tout à l'heure que tu prennes le seigneur Éraste. Ça, la main.

JULIE

Non, je n'en ferai rien.

ORONTE

Je te donnerai sur les oreilles.

ÉRASTE

Non, non, monsieur; ne lui faites point de violence, je vous en prie.

ORONTE

C'est à elle à m'obéir, et je sais me montrer le maître.

ÉRASTE

Ne voyez-vous pas l'amour qu'elle a pour cet homme-là? et voulez-vous que je possède un corps dont un autre possède le cœur?

ORONTE

C'est un sortilège qu'il lui a donné, et vous verrez qu'elle changera de sentiment avant qu'il soit peu. Donnez-moi votre main. Allons.

JULIE

Je ne...

ORONTE

Ah! que de bruit! Çà, votre main, vous dis-je. Ah! ah! ah!

ÉRASTE, à Julie.

Ne croyez pas que ce soit pour l'amour de vous que je vous donne la main; ce n'est que de monsieur votre père dont je suis amoureux, et c'est lui que j'épouse.

ORONTE

Je vous suis beaucoup obligé; et j'augmente de dix mille écus le mariage de ma fille. Allons, qu'on fasse venir le notaire pour dresser le contrat.

ÉRASTE

En attendant qu'il vienne, nous pouvons jouir du divertissement de la saison, et faire entrer les masques que le bruit des noces de monsieur de Pourceaugnac a attirés ici de tous les endroits de la ville.

SCÈNE X

TROUPE DE MASQUES DANSANTS ET CHANTANTS

UN MASQUE, en Égyptienne.

Sortez, sortez de ces lieux,
Soucis, Chagrins et Tristesse;
Venez, venez Ris et Jeux,
Plaisirs, Amours et Tendresse;
Ne songeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire est le plaisir.

CHŒURS DE MASQUES CHANTANTS

Ne songeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire est le plaisir.

L'ÉGYPTIENNE

A me suivre tous ici
Votre ardeur est non commune;
Et vous êtes en souci
De votre bonne fortune:
Soyez toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

UN MASQUE, en Égyptien.

Aimons jusques au trépas,
La raison nous y convie.
Hélas! si l'on n'aimait pas,
Que serait-ce de la vie?
Ah! perdons plutôt le jour
Que de perdre notre amour.

L'ÉGYPTIEN

Les biens,

L'ÉGYPTIENNE

La gloire,

L'ÉGYPTIEN

Les grandeurs,

L'ÉGYPTIENNE

Les sceptres qui font tant d'envie,

L'ÉGYPTIEN

Tout n'est rien, si l'amour n'y mêle ses ardeurs.

L'ÉGYPTIENNE

Il n'est point, sans l'amour, de plaisir dans la vie.

TOUS DEUX ENSEMBLE

Soyons toujours amoureux,
C'est le moyen d'être heureux.

CHŒUR

Sus, sus, chantons tous ensemble;
Dansons, sautons, jouons-nous.

UN MASQUE, en pantalon.

Lorsque pour rire on s'assemble,
Les plus sages, ce me semble,
Sont ceux qui sont les plus fous.

TOUS ENSEMBLE

Ne songeons qu'à nous réjouir:
La grande affaire est le plaisir.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Danse de sauvages.

SECONDE ENTRÉE DE BALLET

Danse de Biscaïens.

FIN DE M. DE POURCEAUGNAC

LE
BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET (1670)

PERSONNAGES DE LA COMÉDIE

M. JOURDAIN, bourgeois	MOLIÈRE
Mme JOURDAIN, sa femme	HUBERT
LUCILE, fille de M. Jourdain	Mlle MOLIÈRE
CLÉONTE, amoureux de Lucile	LA GRANGE
DORIMÈNE, marquise	Mlle DE BRIE
DORANTE, comte, amant de Dorimène	LA THORILLIÈRE
NICOLE, servante de M. Jourdain	Mlle BAUVAL
COVIELLE, valet de Cléonte	
UN MAITRE DE MUSIQUE	
UN ÉLÈVE du maître de musique	
UN MAITRE A DANSER	
UN MAITRE D'ARMES	DE BRIE
UN MAITRE DE PHILOSOPHIE	DU CROISY
UN MAITRE TAILLEUR	
UN GARÇON TAILLEUR	
DEUX LAQUAIS	

PERSONNAGES DU BALLET

DANS LE PREMIER ACTE

UNE MUSICIENNE
DEUX MUSICIENS
DANSEURS

DANS LE SECOND ACTE

GARÇONS TAILLEURS dansants

DANS LE TROISIÈME ACTE

CUISINIERS dansants

DANS LE QUATRIÈME ACTE

CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUFTI
TURCS assistants du mufti, chantants
DERVIS chantants
TURCS dansants

DANS LE CINQUIÈME ACTE

BALLET DES NATIONS

UN DONNEUR DE LIVRES dansant
IMPORTUNS dansants
TROUPE DE SPECTATEURS chantants
PREMIER HOMME du bel air
SECOND HOMME du bel air
PREMIÈRE FEMME du bel air
SECONDE FEMME du bel air
PREMIER GASCON
SECOND GASCON
UN SUISSE
UN VIEUX BOURGEOIS babillard
UNE VIEILLE BOURGEOISE babillarde
ESPAGNOLS chantants
ESPAGNOLS dansants
UNE ITALIENNE
UN ITALIEN
DEUX SCARAMOUCHES
DEUX TRIVELINS
ARLEQUIN
DEUX POITEVINS chantants et dansants
POITEVINS et POITEVINES dansants

La scène est à Paris, dans la maison de M. Jourdain.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME

COMÉDIE-BALLET-EN CINQ ACTES

(1670)

ACTE PREMIER

L'ouverture se fait par un grand assemblage d'instruments; et dans le milieu du théâtre on voit un élève du maître de musique qui compose, sur une table, un air que le bourgeois a demandé pour une sérénade.

SCÈNE PREMIÈRE

UN MAÎTRE DE MUSIQUE, UN ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE; UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, UN MAÎTRE A DANSER, DANSEURS

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, aux musiciens.

Venez, entrez dans cette salle, et vous reposez là, en attendant qu'il vienne.

LE MAÎTRE A DANSER, aux danseurs.

Et vous aussi, de ce côté.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, à son élève.

Est-ce fait?

L'ÉLÈVE

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Voyons... Voilà qui est bien.

LE MAÎTRE A DANSER

Est-ce quelque chose de nouveau?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui, c'est un air pour une sérénade, que je lui ai fait composer ici en attendant que notre homme fût éveillé.

LE MAÎTRE A DANSER

Peut-on voir ce que c'est?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous l'allez entendre avec le dialogue, quand il viendra, il ne tardera guère.

LE MAÎTRE A DANSER

Nos occupations, à vous et à moi, ne sont pas petites maintenant.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Il est vrai: nous avons trouvé ici un homme comme il nous le faut à tous deux. Ce nous est une douce rente que ce monsieur Jourdain, avec les visions de noblesse et de galanterie qu'il est allé se mettre en tête; et votre danse et ma musique auraient à souhaiter que tout le monde lui ressemblât.

LE MAÎTRE A DANSER

Non pas entièrement; et je voudrais, pour lui, qu'il se connût mieux qu'il ne fait aux choses que nous lui donnons.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Il est vrai qu'il les connaît mal, mais il les paye

bien; et c'est de quoi maintenant nos arts ont plus besoin que de toute autre chose.

LE MAÎTRE A DANSER

Pour moi, je vous l'avoue, je me repais un peu de gloire. Les applaudissements me touchent, et je tiens que, dans tous les beaux-arts, c'est un supplice assez fâcheux que de se produire à des sots, que d'essuyer, sur des compositions, la barbarie d'un stupide. Il y a plaisir, ne m'en parlez point, à travailler pour des personnes qui soient capables de sentir les délicatesses d'un art, qui sachent faire un doux accueil aux beautés d'un ouvrage, et par de chatouillantes approbations vous régaler de votre travail[1]. Oui, la récompense la plus agréable qu'on puisse recevoir des choses que l'on fait, c'est de les voir connues, de les voir caressées d'un applaudissement qui vous honore. Il n'y a rien, à mon avis, qui nous paye mieux que cela de toutes nos fatigues; et ce sont des douceurs exquises que des louanges éclairées.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

J'en demeure d'accord, et je les goûte comme vous. Il n'y a rien assurément qui chatouille davantage que les applaudissements que vous dites; mais cet encens ne fait pas vivre. Des louanges toutes pures ne mettent point un homme à son aise: il y faut mêler du solide;

[1] *Régaler*, dans cette phrase, signifie *récompenser, dédommager*. Molière, dans *l'Étourdi*, avait déjà dit, *pour vous régaler du souci*, etc.; et on lit dans Scarron, *il me devra son raccommodement, il m'en régalera*. *Régaler*, proprement, étymologiquement, c'est rendre égal; et, par conséquent, récompenser d'un travail est ce qui rend les choses égales. (A.)

et la meilleure façon de louer, c'est de louer avec les mains. C'est un homme, à la vérité, dont les lumières sont petites, qui parle à tort et à travers de toutes choses, et n'applaudit qu'à contre-sens; mais son argent redresse les jugements de son esprit; il a du discernement dans sa bourse, ses louanges sont monnayées: et ce bourgeois ignorant nous vaut mieux, comme vous voyez, que le grand seigneur éclairé qui nous a introduit ici.

LE MAÎTRE A DANSER

Il y a quelque chose de vrai dans ce que vous dites; mais je trouve que vous appuyez un peu trop sur l'argent; et l'intérêt est quelque chose de si bas, qu'il ne faut jamais qu'un honnête homme montre pour lui de l'attachement.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous recevez fort bien pourtant l'argent que notre homme vous donne.

LE MAÎTRE A DANSER

Assurément; mais je n'en fais pas tout mon bonheur; et je voudrais qu'avec son bien il eût encore quelque bon goût des choses.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Je le voudrais aussi; et c'est à quoi nous travaillons tous deux autant que nous pouvons. Mais, en tout cas, il nous donne moyen de nous faire connaître dans le monde; et il payera pour les autres ce que les autres loueront pour lui.

LE MAÎTRE A DANSER

Le voilà qui vient.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, en robe de chambre et en bonnet de nuit; LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, L'ÉLÈVE DU MAÎTRE DE MUSIQUE, UNE MUSICIENNE, DEUX MUSICIENS, DANSEURS, DEUX LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Eh bien, messieurs! Qu'est-ce? Me ferez-vous voir votre petite drôlerie?

LE MAÎTRE A DANSER

Comment! quelle petite drôlerie?

MONSIEUR JOURDAIN

Hé! la... Comment appelez-vous cela? Votre prologue ou dialogue de chansons et de danse.

LE MAÎTRE A DANSER

Ah! ah!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous nous y voyez préparés.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous ai fait un peu attendre; mais c'est que je me fais habiller aujourd'hui comme les gens de qualité; et mon tailleur m'a envoyé des bas de soie que j'ai pensé ne mettre jamais.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Nous ne sommes ici que pour attendre votre loisir.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous prie tous deux de ne vous point en aller qu'on ne m'ait apporté mon habit, afin que vous me puissiez voir.

LE MAÎTRE A DANSER

Tout ce qu'il vous plaira.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous me verrez équipé comme il faut, depuis les pieds jusqu'à la tête.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Nous n'en doutons point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je me suis fait faire cette indienne-ci.

LE MAÎTRE A DANSER

Elle est fort belle.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon tailleur m'a dit que les gens de qualité étaient comme cela le matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Cela vous sied à merveille.

MONSIEUR JOURDAIN

Laquais! holà, mes deux laquais!

PREMIER LAQUAIS

Que voulez-vous, monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN

Rien. C'est pour voir si vous m'entendez bien. (Au maître de musique et au maître à danser.) Que dites-vous de mes livrées?

LE MAÎTRE A DANSER

Elles sont magnifiques.

MONSIEUR JOURDAIN entr'ouvrant sa robe, et faisant voir son haut-de-chausses étroit, de velours rouge, et sa camisole de velours vert.

Voici encore un petit déshabillé pour faire le matin mes exercices.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Il est galant.

MONSIEUR JOURDAIN

Laquais!

PREMIER LAQUAIS

Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN

L'autre laquais!

SECOND LAQUAIS

Monsieur?

MONSIEUR JOURDAIN, ôtant sa robe de chambre.

Tenez ma robe. (Au maître de musique et au maître à danser.) Me trouvez-vous bien comme cela?

LE MAÎTRE A DANSER

Fort bien; on ne peut pas mieux.

MONSIEUR JOURDAIN

Voyons un peu votre affaire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Je voudrais bien auparavant vous faire entendre un air (Montrant son élève.) qu'il vient de composer pour la sérénade que vous m'avez demandée. C'est un de mes écoliers, qui a pour ces sortes de choses un talent admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, mais il ne fallait pas faire faire cela par un écolier; et vous n'étiez pas trop bon vous-même pour cette besogne-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Il ne faut pas, monsieur, que le nom d'écolier vous abuse. Ces sortes d'écoliers en savent autant que les plus grands maîtres; et l'air est aussi beau qu'il s'en puisse faire. Écoutez seulement.

MONSIEUR JOURDAIN, à ses laquais.

Donnez-moi ma robe pour mieux entendre... Attendez, je crois que je serai mieux sans robe. Non, redonnez-la-moi; cela ira mieux.

LA MUSICIENNE

Je languis nuit et jour, et mon mal est extrême,
Depuis qu'à vos rigueurs vos beaux yeux m'ont soumis.
Si vous traitez ainsi, belle Iris, qui vous aime,
Hélas! que pourriez-vous faire à vos ennemis?

MONSIEUR JOURDAIN

Cette chanson me semble un peu lugubre; elle endort, et je voudrais que vous la puissiez un peu ragaillardir par-ci par-là.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Il faut, monsieur, que l'air soit accommodé aux paroles.

MONSIEUR JOURDAIN

On m'en apprit un tout à fait joli, il y a quelque temps. Attendez... la... Comment est-ce qu'il dit?

LE MAÎTRE A DANSER

Par ma foi, je ne sais.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a du mouton dedans.

LE MAÎTRE A DANSER

Du mouton?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Ah! (Il chante.)

Je croyais Janneton
Aussi douce que belle;
Je croyais Jeanneton
Plus douce qu'un mouton.
Hélas! hélas! elle est cent fois,
Mille fois plus cruelle
Que n'est le tigre aux bois.

N'est-il pas joli?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Le plus joli du monde.

LE MAÎTRE A DANSER

Et vous le chantez bien.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est sans avoir appris la musique.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous devriez l'apprendre, monsieur, comme vous faites la danse. Ce sont deux arts qui ont une étroite liaison ensemble.

LE MAÎTRE A DANSER

Et qui ouvrent l'esprit d'un homme aux belles choses.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité apprennent aussi la musique?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Je l'apprendrai donc. Mais je ne sais quel temps je pourrai prendre; car, outre le maître d'armes qui me montre, j'ai arrêté encore un maître de philosophie qui doit commencer ce matin.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

La philosophie est quelque chose; mais la musique, monsieur, la musique...

LE MAÎTRE A DANSER

La musique et la danse... La musique et la danse, c'est là tout ce qu'il faut.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Il n'y a rien qui soit si utile dans un État que la musique.

LE MAÎTRE A DANSER

Il n'y a rien qui soit si nécessaire aux hommes que la danse.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Sans la musique, un État ne peut subsister.

LE MAÎTRE A DANSER

Sans la danse, un homme ne saurait rien faire.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Tous les désordres, toutes les guerres qu'on voit dans le monde, n'arrivent que pour n'apprendre pas la musique.

LE MAÎTRE A DANSER

Tous les malheurs des hommes, tous les revers funestes dont les histoires sont remplies, les bévues des politiques, et les manquements des grands capitaines, tout cela n'est venu que faute de savoir danser.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment cela?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

La guerre ne vient-elle pas d'un manque d'union entre les hommes?

MONSIEUR JOURDAIN

Cela est vrai.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Et si tous les hommes apprenaient la musique, ne serait-ce pas le moyen de s'accorder ensemble, et de voir dans le monde la paix universelle?

MONSIEUR JOURDAIN

Vous avez raison.

LE MAÎTRE A DANSER

Lorsqu'un homme a commis un manquement dans sa conduite, soit aux affaires de sa famille, ou au gouvernement d'un État, ou au commandement d'une armée, ne dit-on pas toujours: Un tel a fait un mauvais pas dans une telle affaire?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, on dit cela.

LE MAÎTRE A DANSER

Et faire un mauvais pas peut-il procéder d'autre chose que de ne savoir pas danser?

MONSIEUR JOURDAIN

Cela est vrai, et vous avez raison tous deux.

LE MAÎTRE A DANSER

C'est pour vous faire voir l'excellence et l'utilité de la danse et de la musique.

MONSIEUR JOURDAIN

Je comprends cela à cette heure.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Voulez-vous voir nos deux affaires?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Je vous l'ai déjà dit, c'est un petit essai que j'ai fait autrefois des diverses passions que peut exprimer la musique.

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE, aux musiciens.

Allons, avancez. (A M. Jourdain.) Il faut vous figurer qu'ils sont habillés en bergers.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi toujours des bergers? on ne voit que cela partout.

LE MAÎTRE A DANSER

Lorsqu'on a des personnes à faire parler en musique, il faut bien que, pour la vraisemblance, on donne dans la bergerie. Le chant a été de tout temps affecté aux bergers; et il n'est guère naturel, en dialogue, que des princes ou des bourgeois chantant leurs passions[1].

[1] Trait de satire dirigé contre le grand opéra italien, que Mazarin avait introduit à la cour en 1646, et qui donna naissance à notre Académie royale de musique. Cette dernière venait d'être instituée en 1669, un an avant la représentation du *Bourgeois gentilhomme*.

MONSIEUR JOURDAIN

Passe, passe. Voyons.

DIALOGUE EN MUSIQUE

UNE MUSICIENNE ET DEUX MUSICIENS

LA MUSICIENNE

Un cœur dans l'amoureux empire
De mille soins est toujours agité.
On dit qu'avec plaisir on languit, on soupire;
Mais, quoi qu'on puisse dire,
Il n'est rien de si doux que notre liberté.

PREMIER MUSICIEN

Il n'est rien de si doux que les tendres ardeurs
Qui font vivre deux cœurs
Dans une même envie;
On ne peut être heureux sans amoureux désirs:
Otez l'amour de la vie,
Vous en ôtez les plaisirs.

SECOND MUSICIEN

Il serait doux d'entrer sous l'amoureuse loi,
Si l'on trouvait en amour de la foi;
Mais, hélas! ô rigueur cruelle!
On ne voit point de bergère fidèle:
Et ce sexe inconstant, trop indigne du jour,
Doit faire pour jamais renoncer à l'amour.

PREMIER MUSICIEN

Aimable ardeur!

LA MUSICIENNE

Franchise heureuse!

SECOND MUSICIEN

Sexe trompeur!

PREMIER MUSICIEN

Que tu m'es précieuse!

LA MUSICIENNE

Que tu plais à mon cœur!

SECOND MUSICIEN

Que tu me fais d'horreur!

PREMIER MUSICIEN

Ah! quitte, pour aimer, cette haine mortelle!

LA MUSICIENNE

On peut, on peut te montrer
Une bergère fidèle.

SECOND MUSICIEN

Hélas! où la rencontrer?

LA MUSICIENNE

Pour défendre notre gloire,
Je te veux offrir mon cœur.

SECOND MUSICIEN

Mais, bergère, puis-je croire
Qu'il ne sera point trompeur?

LA MUSICIENNE

Voyons, par expérience,
Qui des deux aimera mieux.

SECOND MUSICIEN

Qui manquera de constance,
Le puissent perdre les dieux!

TOUS TROIS ENSEMBLE

A des ardeurs si belles
Laissons-nous enflammer;
Ah! qu'il est doux d'aimer,
Quand deux cœurs sont fidèles.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce tout?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je trouve cela bien troussé, et il y a là dedans de petits dictons assez jolis.

LE MAÎTRE A DANSER

Voici, pour mon affaire, un petit essai des plus beaux mouvements et des plus belles attitudes dont une danse puisse être variée.

MONSIEUR JOURDAIN

Sont-ce encore des bergers?

LE MAÎTRE A DANSER

C'est ce qu'il vous plaira. (Aux danseurs.) Allons.

ENTRÉE DE BALLET

Quatre danseurs exécutent tous les mouvements différents et toutes les sortes de pas que le maître à danser leur commande.

RIDEAU

ACTE SECOND

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui n'est point sot; et ces gens-là se trémoussent bien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Lorsque la danse sera mêlée avec la musique, cela fera plus d'effet encore; et vous verrez quelque chose de galant dans le petit ballet que nous avons ajusté pour vous.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est pour tantôt, au moins; et la personne pour qui j'ai fait faire tout cela me doit faire l'honneur de venir dîner céans.

LE MAÎTRE A DANSER

Tout est prêt.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Au reste, monsieur, ce n'est pas assez : il faut qu'une personne comme vous, qui êtes magnifique, et qui avez de l'inclination pour les belles choses, ait un concert de musique chez soi tous les mercredis ou tous les jeudis.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce que les gens de qualité en ont ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

J'en aurai donc. Cela sera-t-il beau ?

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Sans doute. Il vous faudra trois voix : un dessus, une haute-contre et une basse, qui seront accompagnées d'une basse de viole, d'un téorbe et d'un clavecin pour les basses continues, avec deux dessus de violon pour jouer les ritournelles.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y faudra mettre aussi une trompette marine[1]. La trompette marine est un instrument qui me plaît, et qui est harmonieux.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Laissez-nous gouverner les choses.

[1] Cet instrument est formé d'une seule corde fort grosse montée sur un chevalet, et qui rend un son assez semblable à celui de la trompette.

MONSIEUR JOURDAIN

Au moins, n'oubliez pas tantôt de m'envoyer des musiciens pour chanter à table.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous aurez tout ce qu'il vous faut.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais, surtout, que le ballet soit beau.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous en serez content; et, entre autres choses, de certains menuets que vous y verrez.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! les menuets sont ma danse, et je veux que vous me les voyiez danser. Allons, mon maître.

LE MAÎTRE A DANSER

Un chapeau, monsieur, s'il vous plaît. (Monsieur Jourdain va prendre le chapeau de son laquais, et le met par-dessus son bonnet de nuit. Son maître lui prend les mains, et le fait danser sur un air de menuet qu'il chante.) La, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la; la, la, la, la, la, la, la, la, la, la, la. En cadence, s'il vous plaît. La, la, la, la, la. La jambe droite, la, la, la. Ne remuez point tant les épaules. La, la, la, la, la, la, la, la, la, la. Vos deux bras sont estropiés. La, la, la, la, la. Haussez la tête. Tournez la pointe du pied en dehors. La, la, la. Dressez votre corps.

MONSIEUR JOURDAIN

Hé!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Voilà qui est le mieux du monde.

MONSIEUR JOURDAIN

A propos! apprenez-moi comme il faut faire une révérence pour saluer une marquise; j'en aurai besoin tantôt.

LE MAÎTRE A DANSER

Une révérence pour saluer une marquise?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Une marquise qui s'appelle Dorimène.

LE MAÎTRE A DANSER

Donnez-moi la main.

MONSIEUR JOURDAIN

Non. Vous n'avez qu'à faire; je le retiendrai bien.

LE MAÎTRE A DANSER

Si vous voulez la saluer avec beaucoup de respect, il faut faire d'abord une révérence en arrière, puis marcher vers elle avec trois révérences en avant, et à la dernière vous baisser jusqu'à ses genoux.

MONSIEUR JOURDAIN

Faites un peu. (Après que le maître à danser a fait trois révérences.) Bon.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur, voilà votre maître d'armes qui est là.

MONSIEUR JOURDAIN

Dis-lui qu'il entre ici pour me donner leçon. (Au maître de musique et au maître à danser.) Je veux que vous me voyiez faire.

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAÎTRE D'ARMES, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, UN LAQUAIS tenant deux fleurets.

LE MAÎTRE D'ARMES, après avoir pris les deux fleurets de la main du laquais et en avoir présenté un à monsieur Jourdain.

Allons, monsieur, la révérence. Votre corps droit. Un peu penché sur la cuisse gauche. Les jambes point tant écartées. Vos pieds sur une même ligne. Votre poignet à l'opposite de votre hanche. La pointe de votre épée vis-à-vis de votre épaule. Le bras pas tout à fait si étendu. La main gauche à la hauteur de l'œil. L'épaule gauche plus carrée. La tête droite. Le regard assuré. Avancez. Le corps ferme. Touchez-moi l'épée de quarte, et achevez de même. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez de pied ferme. Un saut en arrière. Quand vous portez la botte, monsieur, il faut que l'épée parte la première et que le corps soit bien effacé. Une, deux. Allons, touchez-moi l'épée de tierce, et

achevez de même. Avancez. Le corps ferme. Avancez. Partez de là. Une, deux. Remettez-vous. Redoublez. Une, deux. Un saut en arrière. En garde, monsieur, en garde.

(Le maître d'armes lui pousse deux ou trois bottes, en lui disant: En garde.)

MONSIEUR JOURDAIN

Hé!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Vous faites des merveilles.

LE MAÎTRE D'ARMES

Je vous l'ai déjà dit, tout le secret des armes ne consiste qu'en deux choses, à donner et à ne point recevoir; et, comme je vous fis voir l'autre jour par raison démonstrative, il est impossible que vous receviez si vous savez détourner l'épée de votre ennemi de la ligne de votre corps; ce qui ne dépend seulement que d'un petit mouvement du poignet, ou en dedans, ou en dehors.

MONSIEUR JOURDAIN

De cette façon donc, un homme, sans avoir du cœur, est sûr de tuer son homme et de n'être point tué?

LE MAÎTRE D'ARMES

Sans doute; n'en vîtes-vous pas la démonstration?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui.

LE MAÎTRE D'ARMES

Et c'est en quoi l'on voit de quelle considération, nous autres, nous devons être dans un État; et combien la science des armes l'emporte hautement sur toutes les autres sciences inutiles, comme la danse, la musique, la...

LE MAÎTRE A DANSER

Tout beau, monsieur le tireur d'armes! ne parlez de la danse qu'avec respect.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Apprenez, je vous prie, à mieux traiter l'excellence de la musique.

LE MAÎTRE D'ARMES

Vous êtes de plaisantes gens, de vouloir comparer vos sciences à la mienne!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Voyez un peu l'homme d'importance!

LE MAÎTRE A DANSER

Voilà un plaisant animal, avec son plastron!

LE MAÎTRE D'ARMES

Mon petit maître à danser, je vous ferais danser comme il faut. Et vous, mon petit musicien, je vous ferais chanter de la belle manière.

LE MAÎTRE A DANSER

Monsieur le batteur de fer, je vous apprendrai votre métier.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Êtes-vous fou de l'aller quereller, lui qui entend la tierce et la quarte, et qui sait tuer un homme par raison démonstrative?

LE MAÎTRE A DANSER

Je me moque de sa raison démonstrative, et de sa tierce, et de sa quarte.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Tout doux, vous dis-je!

LE MAÎTRE D'ARMES, au maître à danser.

Comment! petit impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN

Hé! mon maître d'armes!

LE MAÎTRE A DANSER, au maître d'armes.

Comment! grand cheval de carrosse!

MONSIEUR JOURDAIN

Hé! mon maître à danser!

LE MAÎTRE D'ARMES

Si je me jette sur vous...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

Doucement!

LE MAÎTRE A DANSER

Si je mets sur vous la main...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Tout beau!

LE MAÎTRE D'ARMES

Je vous étrillerai d'un air...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître d'armes.

De grâce!

LE MAÎTRE A DANSER

Je vous rosserai d'une manière...

MONSIEUR JOURDAIN, au maître à danser.

Je vous prie!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Laissez-nous un peu lui apprendre à parler.

MONSIEUR JOURDAIN, au maître de musique.

Mon Dieu, arrêtez-vous!

SCÈNE IV

UN MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE DE MUSIQUE, LE MAÎTRE A DANSER, LE MAÎTRE D'ARMES, UN LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Holà! monsieur le philosophe, vous arrivez tout à propos avec votre philosophie. Venez un peu mettre la paix entre ces personnes-ci.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Qu'est-ce donc? qu'y a-t-il, messieurs?

MONSIEUR JOURDAIN

Ils se sont mis en colère pour la préférence de leurs professions, jusqu'à se dire des injures, et en vouloir venir aux mains.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Eh quoi! messieurs, faut-il s'emporter de la sorte? et n'avez-vous point lu le docte traité que Sénèque a composé de la colère? Y a-t-il rien de plus bas et de plus honteux que cette passion, qui fait d'un homme une bête féroce? et la raison ne doit-elle pas être maîtresse de tous nos mouvements?

LE MAÎTRE A DANSER

Comment, monsieur? Il vient nous dire des injures à tous deux, en méprisant la danse que j'exerce, et la musique dont il fait profession!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Un homme sage est au-dessus de toutes les injures qu'on lui peut dire; et la grande réponse qu'on doit faire aux outrages, c'est la modération et la patience.

LE MAÎTRE D'ARMES

Ils ont tous deux l'audace de vouloir comparer leurs professions à la mienne!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Faut-il que cela vous émeuve! Ce n'est pas de vaine gloire et de condition que les hommes doivent disputer entre eux; et ce qui nous distingue parfaitement les uns des autres, c'est la sagesse et la vertu.

LE MAÎTRE A DANSER

Je lui soutiens que la danse est une science à laquelle on ne peut faire assez d'honneur.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Et moi, que la musique en est une que tous les siècles ont révérée.

LE MAÎTRE D'ARMES

Et moi, je leur soutiens à tous deux que la science de tirer des armes est la plus belle et la plus nécessaire de toutes les sciences.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et que sera donc la philosophie? Je vous trouve tous trois bien impertinents de parler devant moi avec cette arrogance, et de donner impudemment le nom de science à des choses que l'on ne doit pas même honorer du nom d'art, et qui ne peuvent être comprises que sous le nom de métier misérable de gladiateur, de chanteur et de baladin!

LE MAÎTRE D'ARMES

Allez, philosophe de chien.

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Allez, bélître de pédant.

LE MAÎTRE A DANSER

Allez, cuistre fieffé.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Comment! marauds que vous êtes...

(Le philosophe se jette sur eux, et tous trois le chargent de coups.)

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Infâmes, coquins, insolents!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE D'ARMES

La peste de l'animal!

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Impudents!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE A DANSER

Diantre soit de l'âne bâté!

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Scélérats!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe!

LE MAÎTRE DE MUSIQUE

Au diable l'impertinent!

MONSIEUR JOURDAIN

Messieurs!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Fripons, gueux, traîtres, imposteurs!

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe! Messieurs! Monsieur le philosophe!

(Ils sortent en se battant.)

SCÈNE V

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! battez-vous tant qu'il vous plaira: je n'y saurais que faire, et je n'irai pas gâter ma robe pour vous séparer. Je serais bien fou de m'aller fourrer parmi eux, pour recevoir quelque coup qui me ferait mal.

SCÈNE VI

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE, raccommodant son collet.

Venons à notre leçon.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! monsieur, je suis fâché des coups qu'ils vous ont donnés.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Cela n'est rien. Un philosophe sait recevoir comme il faut les choses; et je vais composer contre eux une satire du style de Juvénal, qui les déchirera de la belle façon. Laissons cela. Que voulez-vous apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce que je pourrai; car j'ai toutes les envies du monde d'être savant; et j'enrage que mon père et ma mère ne m'aient pas fait bien étudier dans toutes les sciences, quand j'étais jeune.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Ce sentiment est raisonnable; *nam, sine doctrina, vita est quasi mortis imago.* Vous entendez cela, et vous savez le latin, sans doute?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais faites comme si je ne le savais pas. Expliquez-moi ce que cela veut dire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Cela veut dire que, *sans la science, la vie est presque une image de la mort.*

MONSIEUR JOURDAIN

Ce latin-là a raison.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

N'avez-vous point quelques principes, quelques commencements des sciences?

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! oui, je sais lire et écrire.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Par où vous plaît-il que nous commencions? Voulez-vous que je vous apprenne la logique?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que cette logique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

C'est elle qui enseigne les trois opérations de l'esprit.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui sont-elles, ces trois opérations de l'esprit?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La première, la seconde et la troisième. La première est de bien concevoir, par le moyen des universaux; la seconde, de bien juger, par le moyen des catégories; et la troisième, de bien tirer une conséquence, par le moyen des figures. *Barbara, Celarent, Darii, Ferio, Baralipton*[1], etc.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà des mots qui sont trop rébarbatifs. Cette logique-là ne me revient point. Apprenons autre chose qui soit plus joli.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Voulez-vous apprendre la morale?

[1] Ces mots, qui n'ont aucun sens, servaient à désigner, dans les anciennes écoles, les différents modes de syllogismes réguliers.

MONSIEUR JOURDAIN

La morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle dit, cette morale?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Elle traite de la félicité, enseigne aux hommes à modérer leurs passions, et...

MONSIEUR JOURDAIN

Non; laissons cela. Je suis bilieux comme tous les diables, et il n'y a morale qui tienne: je me veux mettre en colère tout mon soûl, quand il m'en prend envie.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Est-ce la physique que vous voulez apprendre?

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce qu'elle chante, cette physique?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La physique est celle qui explique les principes des choses naturelles et les propriétés des corps; qui discourt de la nature des éléments, des métaux, des minéraux, des pierres, des plantes et des animaux, et nous enseigne les causes de tous les météores, l'arc-en-ciel, les feux volants, les comètes, les éclairs, le tonnerre, la foudre, la pluie, la neige, la grêle, les vents et les tourbillons.

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a trop de tintamarre là dedans, trop de brouillamini.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Que voulez-vous donc que je vous apprenne?

MONSIEUR JOURDAIN

Apprenez-moi l'orthographe.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Très volontiers.

MONSIEUR JOURDAIN

Après vous m'apprendrez l'almanach, pour savoir quand il y a de la lune, et quand il n'y en a point.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Soit. Pour bien suivre votre pensée, et traiter cette matière en philosophie, il faut commencer, selon l'ordre des choses, par une exacte connaissance de la nature des lettres, et de la différente manière de les prononcer toutes. Et là-dessus j'ai à vous dire que les lettres sont divisées en voyelles, ainsi dites voyelles parce qu'elles expriment les voix; et en consonnes, ainsi appelées consonnes parce qu'elles sonnent avec les voyelles, et ne font que marquer les diverses articulations des voix. Il y a cinq voyelles ou voix: A, E, I, O, U.

MONSIEUR JOURDAIN

J'entends tout cela.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix A se forme en ouvrant fort la bouche: A.

MONSIEUR JOURDAIN

A, A. Oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix E se forme en rapprochant la mâchoire d'en bas de celle d'en haut: A, E.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E; A, E. Ma foi, oui. Ah! que cela est beau!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et la voix I, en rapprochant encore davantage les mâchoires l'une de l'autre, et écartant les deux coins de la bouche vers les oreilles: A, E, I.

MONSIEUR JOURDAIN

A, E, I, I, I, I. Cela est vrai. Vive la science!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix O se forme en rouvrant les mâchoires, et rapprochant les lèvres par les deux coins, le haut et le bas: O.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O. Il n'y a rien de plus juste: A, E, I, O, I, O. Cela est admirable! I, O; I, O.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

L'ouverture de la bouche fait justement comme un petit rond qui représente un O.

MONSIEUR JOURDAIN

O, O, O. Vous avez raison. O. Ah! la belle chose que de savoir quelque chose!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

La voix U se forme en rapprochant les dents sans les joindre entièrement, et allongeant les deux lèvres en dehors, les approchant aussi l'une de l'autre, sans les joindre tout à fait: U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Il n'y a rien de plus véritable: U.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Vos deux lèvres s'allongent comme si vous faisiez la moue: d'où vient que si vous la voulez faire à quelqu'un, et vous moquer de lui, vous ne sauriez lui dire que U.

MONSIEUR JOURDAIN

U, U. Cela est vrai. Ah! que n'ai-je étudié plus tôt, pour savoir tout cela!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Demain, nous verrons les autres lettres, qui sont les consonnes.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il y a des choses aussi curieuses qu'à celles-ci?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. La consonne D, par exemple, se prononce en donnant du bout de la langue au-dessus des dents d'en haut: DA.

MONSIEUR JOURDAIN

DA, DA. Oui! Ah! les belles choses! les belles choses!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

L'F, en appuyant les dents d'en haut sur la lèvre de dessous: FA.

MONSIEUR JOURDAIN

FA, FA. C'est la vérité. Ah! mon père et ma mère, que je vous veux de mal!

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Et l'R, en portant le bout de la langue jusqu'au haut du palais; de sorte qu'étant frôlée par l'air qui sort avec force, elle lui cède, et revient toujours au même endroit, faisant une manière de tremblement: R, RA.

MONSIEUR JOURDAIN

R, R, RA; R, R, R, R, R, RA. Cela est vrai. Ah! l'habile homme que vous êtes, et que j'ai perdu de temps! R, R, R, RA.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je vous expliquerai à fond toutes ces curiosités.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous en prie. Au reste, il faut que je vous fasse une confidence. Je suis amoureux d'une personne de grande qualité, et je souhaiterais que vous m'aidassiez à lui écrire quelque chose dans un petit billet que je veux laisser tomber à ses pieds.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Fort bien!

MONSIEUR JOURDAIN

Ce sera galant, oui.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Sans doute. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non; point de vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Vous ne voulez que de la prose?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, je ne veux ni prose ni vers.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien que ce soit l'un ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Par la raison, monsieur, qu'il n'y a, pour s'exprimer, que la prose ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que la prose ou les vers?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Non, monsieur. Tout ce qui n'est point prose est vers, et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Et comme l'on parle, qu'est-ce que c'est donc que cela?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN

Quoi! quand je dis: Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit, c'est de la prose?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi, il y a plus de quarante ans que je dis de la prose, sans que j'en susse rien: et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour;* mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Mettre que les feux de ses yeux réduisent votre cœur en cendres; que vous souffrez nuit et jour pour elle les violences d'un...

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, non; je ne veux point tout cela. Je ne veux que ce que je vous ai dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour.*

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Il faut bien étendre un peu la chose.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je. Je ne veux que ces seules paroles-là dans le billet, mais tournées à la mode, bien arrangées comme il faut. Je vous prie de me dire un peu, pour voir, les diverses manières dont on les peut mettre.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

On les peut mettre premièrement comme vous avez dit: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*. Ou bien: *D'amour mourir me font, belle marquise, vos beaux yeux*. Ou bien: *Vos beaux yeux d'amour me font, belle marquise, mourir*. Ou bien: *Mourir vos beaux yeux, belle marquise, d'amour me font*. Ou bien: *Me font vos yeux beaux mourir, belle marquise, d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais de toutes ces façons-là, laquelle est la meilleure?

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Celle que vous avez dite: *Belle marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour*.

MONSIEUR JOURDAIN

Cependant je n'ai point étudié, et j'ai fait cela tout du premier coup. Je vous remercie de tout mon cœur, et je vous prie de venir demain de bonne heure.

LE MAÎTRE DE PHILOSOPHIE

Je n'y manquerai pas.

SCÈNE VII

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN, à son laquais.

Comment! mon habit n'est point encore arrivé?

LE LAQUAIS

Non, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce maudit tailleur me fait bien attendre pour un jour où j'ai tant d'affaires. J'enrage. Que la fièvre quartaine puisse serrer bien fort le bourreau de tailleur! au diable le tailleur! la peste étouffe le tailleur! Si je le tenais maintenant, ce tailleur détestable, ce chien de tailleur-là, ce traître de tailleur, je...

SCÈNE VIII

MONSIEUR JOURDAIN, UN MAÎTRE TAILLEUR, UN GARÇON TAILLEUR, portant l'habit de monsieur Jourdain; UN LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! vous voilà! je m'allais mettre en colère contre vous.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Je n'ai pas pu venir plus tôt, et j'ai mis vingt garçons après votre habit.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'avez envoyé des bas de soie si étroits, que j'ai eu toutes les peines du monde à les mettre, et il y a déjà deux mailles de rompues.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Ils ne s'élargiront que trop.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, si je romps toujours des mailles. Vous m'avez aussi fait faire des souliers qui me blessent furieusement.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Point du tout, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment! point du tout?

LE MAÎTRE TAILLEUR

Non, ils ne vous blessent point.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous dis qu'ils me blessent, moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Vous vous imaginez cela.

MONSIEUR JOURDAIN

Je me l'imagine parce que je le sens. Voyez la belle raison!

LE MAÎTRE TAILLEUR

Tenez, voilà le plus bel habit de la cour, et le mieux assorti. C'est un chef-d'œuvre que d'avoir inventé un habit sérieux qui ne fût pas noir; et je le donne en six coups aux tailleurs les plus éclairés.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que ceci? vous avez mis les fleurs en en bas.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Vous ne m'avez pas dit que vous les vouliez en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN

Est-ce qu'il faut dire cela?

LE MAÎTRE TAILLEUR

Oui, vraiment. Toutes les personnes de qualité les portent de la sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Les personnes de qualité portent les fleurs en en bas?

LE MAÎTRE TAILLEUR

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! voilà qui est donc bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Si vous voulez, je les mettrai en en haut.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Vous n'avez qu'à dire.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, vous dis-je; vous avez bien fait. Croyez-vous que mon habit m'aille bien?

LE MAÎTRE TAILLEUR

Belle demande! Je défie un peintre, avec son pinceau, de vous faire rien de plus juste. J'ai chez moi un garçon qui, pour monter une rhingrave, est le plus grand génie du monde; et un autre qui, pour assembler un pourpoint, est le héros de notre temps.

MONSIEUR JOURDAIN

La perruque et les plumes sont-elles comme il faut?

LE MAÎTRE TAILLEUR

Tout est bien.

MONSIEUR JOURDAIN, **regardant le maître tailleur.**

Ah! ah! monsieur le tailleur, voilà de mon étoffe du dernier habit que vous m'avez fait. Je la reconnais bien.

LE MAÎTRE TAILLEUR

C'est que l'étoffe me sembla si belle, que j'en ai voulu lever un habit pour moi.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais il ne fallait pas le lever avec le mien.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Voulez-vous mettre votre habit?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui: donnez-le-moi.

LE MAÎTRE TAILLEUR

Attendez. Cela ne va pas comme cela. J'ai amené des gens pour vous habiller en cadence; et ces sortes d'habits se mettent avec cérémonie. Holà! entrez, vous autres.

SCÈNE IX

MONSIEUR JOURDAIN, LE MAÎTRE TAILLEUR, LE GARÇON TAILLEUR, GARÇONS TAILLEURS DANSANTS, UN LAQUAIS

LE MAÎTRE TAILLEUR, à ses garçons.

Mettez cet habit à monsieur, de la manière que vous faites aux personnes de qualité.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Les quatre garçons tailleurs dansants s'approchent de monsieur Jourdain. Deux lui arrachent le haut-de-chausses de ses exercices; les deux autres lui ôtent la camisole; après quoi, toujours en cadence, ils lui mettent son habit neuf. Monsieur Jourdain se promène au milieu d'eux, et leur montre son habit pour voir s'il est bien.

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme, donnez, s'il vous plaît, aux garçons quelque chose pour boire.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment m'appelez-vous?

GARÇON TAILLEUR

Mon gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon gentilhomme! Voilà ce que c'est que de se mettre en personne de qualité! Allez-vous-en demeurer toujours habillé en bourgeois, on ne vous dira point: Mon gentilhomme. (Donnant de l'argent.) Tenez, voilà pour Mon gentilhomme.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous vous sommes bien obligés.

MONSIEUR JOURDAIN

Monseigneur! Oh! oh! oh! Monseigneur! Attendez, mon ami; Monseigneur mérite quelque chose, et ce n'est pas une petite parole que Monseigneur! Tenez, voilà ce que Monseigneur vous donne.

GARÇON TAILLEUR

Monseigneur, nous allons boire tous à la santé de Votre Grandeur.

MONSIEUR JOURDAIN

Votre Grandeur! Oh! oh! oh! Attendez; ne vous en allez pas. A moi, Votre Grandeur! (Bas à part.) Ma foi, s'il va jusqu'à l'altesse, il aura toute la bourse. (Haut.) Tenez, voilà pour Ma grandeur.

GARÇON TAILLEUR

Monsieur, nous la remercions très humblement de ses libéralités.

MONSIEUR JOURDAIN

Il a bien fait, je lui allais tout donner.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les quatre garçons tailleurs se réjouissent, en dansant, de la libéralité de monsieur Jourdain.

RIDEAU

ACTE TROISIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MONSIEUR JOURDAIN, DEUX LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Suivez-moi, que j'aille un peu montrer mon habit par la ville; et surtout ayez soin tous deux de marcher immédiatement sur mes pas, afin qu'on voie bien que vous êtes à moi.

LAQUAIS

Oui, monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN

Appelez-moi Nicole, que je lui donne quelques ordres. Ne bougez: la voilà.

SCÈNE II

MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Nicole!

NICOLE

Plaît-il?

MONSIEUR JOURDAIN

Écoutez.

NICOLE, riant.

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'as-tu à rire?

NICOLE

Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Que veut dire cette coquine-là?

NICOLE

Hi, hi, hi. Comme vous voilà bâti! Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment donc?

NICOLE

Ah! ah! mon Dieu! Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle friponne est-ce là? Te moques-tu de moi?

NICOLE

Nenni, monsieur; j'en serais bien fâchée. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Je te baillerai sur le nez, si tu ris davantage.

NICOLE

Monsieur, je ne puis pas m'en empêcher. Hi, hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Tu ne t'arrêteras pas?

NICOLE

Monsieur, je vous demande pardon; mais vous êtes si plaisant, que je ne saurais me tenir de rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais voyez quelle insolence!

NICOLE

Vous êtes tout à fait drôle comme cela. Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Je te...

NICOLE

Je vous prie de m'excuser. Hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Tiens, si tu ris encore le moins du monde, je te jure que je t'appliquerai sur la joue le plus grand soufflet qui se soit jamais donné.

NICOLE

Eh bien, monsieur, voilà qui est fait: je ne rirai plus.

MONSIEUR JOURDAIN

Prends-y bien garde. Il faut que, pour tantôt, tu nettoies...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Que tu nettoies comme il faut...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Il faut, dis-je, que tu nettoies la salle, et...

NICOLE

Hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Encore?

NICOLE, tombant à force de rire.

Tenez, monsieur, battez-moi plutôt, et me laissez rire tout mon soûl; cela me fera plus de bien. Hi, hi, hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

J'enrage!

NICOLE

De grâce, monsieur, je vous prie de me laisser rire. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Si je te prends...

NICOLE

Monsieur, eur, je crèverai, ai, si je ne ris. Hi, hi, hi.

MONSIEUR JOURDAIN

Mais a-t-on jamais vu une pendarde comme celle-là, qui me vient rire insolemment au nez, au lieu de recevoir mes ordres ?

NICOLE

Que voulez-vous que je fasse, monsieur ?

MONSIEUR JOURDAIN

Que tu songes, coquine, à préparer ma maison pour la compagnie qui doit venir tantôt.

NICOLE, se relevant.

Ah! par ma foi, je n'ai plus envie de rire; et toutes vos compagnies font tant de désordres céans, que ce mot est assez pour me mettre en mauvaise humeur.

MONSIEUR JOURDAIN

Ne dois-je point pour toi fermer ma porte à tout le monde?

NICOLE

Vous devriez au moins la fermer à certaines gens.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, NICOLE, DEUX LAQUAIS

MADAME JOURDAIN

Ah! ah! voici une nouvelle histoire! Qu'est-ce que c'est donc, mon mari, que cet équipage-là? Vous mo-

quez-vous du monde, de vous être fait enharnacher de la sorte? et avez-vous envie qu'on se raille partout de vous?

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a que des sots et des sottes, ma femme, qui se railleront de moi.

MADAME JOURDAIN

Vraiment, on n'a pas attendu jusqu'à cette heure; et il y a longtemps que vos façons de faire donnent à rire à tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Qui est donc tout ce monde-là, s'il vous plaît?

MADAME JOURDAIN

Tout ce monde-là est un monde qui a raison, et qui est plus sage que vous. Pour moi, je suis scandalisée de la vie que vous menez... Je ne sais plus ce que c'est que notre maison. On dirait qu'il est céans carême-prenant tous les jours; et dès le matin, de peur d'y manquer, on y entend des vacarmes de violons et de chanteurs dont tout le voisinage se trouve incommodé.

NICOLE

Madame parle bien. Je ne saurais plus voir mon ménage propre avec cet attirail de gens que vous faites venir chez vous. Ils ont des pieds qui vont chercher de la boue dans tous les quartiers de la ville pour l'apporter ici; et la pauvre Françoise est presque sur les dents, à frotter les planchers que vos biaux maîtres viennent crotter régulièrement tous les jours.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais! notre servante Nicole, vous avez le caquet bien affilé pour une paysanne!

MADAME JOURDAIN

Nicole a raison; et son sens est meilleur que le vôtre. Je voudrais bien savoir ce que vous pensez faire d'un maître à danser, à l'âge que vous avez.

NICOLE

Et d'un grand maître tireur d'armes, qui vient, avec ses battements de pied, ébranler toute la maison, et nous déraciner tous les carriaux de notre salle.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma servante et ma femme.

MADAME JOURDAIN

Est-ce que vous voulez apprendre à danser pour quand vous n'aurez plus de jambes?

NICOLE

Est-ce que vous avez envie de tuer quelqu'un.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je: vous êtes des ignorantes l'une et l'autre; et vous ne savez pas les prérogatives de tout cela.

MADAME JOURDAIN

Vous devriez bien plutôt songer à marier votre fille, qui est en âge d'être pourvue.

MONSIEUR JOURDAIN

Je songerai à marier ma fille quand il se présentera un parti pour elle; mais je veux songer aussi à apprendre les belles choses.

NICOLE

J'ai encore ouï dire, madame, qu'il a pris aujourd'hui, pour renfort de potage, un maître de philosophie.

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien. Je veux avoir de l'esprit, et savoir raisonner des choses parmi les honnêtes gens.

MADAME JOURDAIN

N'irez-vous point, l'un de ces jours, au collège vous faire donner le fouet, à votre âge?

MONSIEUR JOURDAIN

Pourquoi non? Plût à Dieu l'avoir tout à l'heure, le fouet, devant tout le monde, et savoir ce qu'on apprend au collège!

NICOLE

Oui, ma foi! cela vous rendrait la jambe bien mieux faite.

MONSIEUR JOURDAIN

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Tout cela est fort nécessaire pour conduire votre maison!

MONSIEUR JOURDAIN

Assurément. Vous parlez toutes deux comme des bêtes, et j'ai honte de votre ignorance. (A madame Jourdain.) Par exemple, savez-vous, vous, ce que c'est que vous dites à cette heure?

MADAME JOURDAIN

Oui. Je sais que ce que je dis est fort bien dit, et que vous devriez songer à vivre d'autre sorte.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne parle pas de cela. Je vous demande ce que c'est que les paroles que vous dites ici.

MADAME JOURDAIN

Ce sont des paroles bien sensées, et votre conduite ne l'est guère.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne parle pas de cela, vous dis-je. Je vous demande, ce que je parle avec vous; ce que je vous dis à cette heure, qu'est-ce que c'est?

MADAME JOURDAIN

Des chansons.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh! non, ce n'est pas cela. Ce que nous disons tous deux, le langage que nous parlons à cette heure.

MADAME JOURDAIN

Eh bien?

MONSIEUR JOURDAIN

Comment est-ce que cela s'appelle?

MADAME JOURDAIN

Cela s'appelle comme on veut l'appeler.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est de la prose, ignorante.

MADAME JOURDAIN

De la prose?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, de la prose. Tout ce qui est prose n'est point vers, et tout ce qui n'est point vers est prose. Hé! voilà ce que c'est que d'étudier. (A Nicole.) Et toi, sais-tu bien comme il faut faire pour dire U?

NICOLE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui. Qu'est-ce que tu fais quand tu dis U?

NICOLE

Quoi?

MONSIEUR JOURDAIN

Dis un peu U, pour voir.

NICOLE

Eh bien! U.

MONSIEUR JOURDAIN

Qu'est-ce que tu fais?

NICOLE

Je dis U.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui: mais quand tu dis U, qu'est-ce que tu fais?

NICOLE

Je fais ce que vous me dites.

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! l'étrange chose que d'avoir affaire à des bêtes! Tu allonges les lèvres en dehors, et approches la mâchoire d'en haut de celle d'en bas? U, vois-tu? Je fais la moue: U.

NICOLE

Oui, cela est biau.

MADAME JOURDAIN

Voilà qui est admirable!

MONSIEUR JOURDAIN

C'est bien autre chose, si vous aviez vu O, et DA, DA, et FA, FA!

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est que tout ce galimatias-là?

NICOLE

De quoi est-ce que tout cela guérit?

MONSIEUR JOURDAIN

J'enrage, quand je vois des femmes ignorantes.

MADAME JOURDAIN

Allez, vous devriez envoyer promener tous ces gens-là, avec leurs fariboles.

NICOLE

Et surtout ce grand escogriffe de maître d'armes, qui remplit de poudre tout mon ménage.

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais! ce maître d'armes vous tient au cœur! Je te veux faire voir ton impertinence tout à l'heure. (Après avoir fait apporter des fleurets, et en avoir donné un à Nicole.) Tiens; raison démonstrative; la ligne du corps. Quand on pousse en quarte, on n'a qu'à faire cela; et quand on pousse en tierce, on n'a qu'à faire cela. Voilà le moyen de n'être jamais tué; et cela n'est-il pas beau, d'être assuré de son fait quand on se bat contre quelqu'un? Là, pousse-moi un peu, pour voir.

NICOLE

Eh bien! quoi? (Nicole pousse plusieurs bottes à M. Jourdain.)

MONSIEUR JOURDAIN

Tout beau! Holà! ho! Doucement. Diantre soit la coquine!

NICOLE

Vous me dites de pousser.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui; mais tu me pousses en tierce avant que de pousser en quarte, et tu n'as pas la patience que je pare.

MADAME JOURDAIN

Vous êtes fou, mon mari, avec toutes vos fantaisies; et cela vous est venu depuis que vous vous mêlez de hanter la noblesse.

MONSIEUR JOURDAIN

Lorsque je hante la noblesse, je fais paraître mon jugement; et cela est plus beau que de hanter votre bourgeoisie.

MADAME JOURDAIN

Çamon[1] vraiment! il y a fort à gagner à fréquenter vos nobles, et vous avez bien opéré avec ce beau monsieur le comte, dont vous êtes embéguiné!

MONSIEUR JOURDAIN

Paix! songez à ce que vous dites. Savez-vous bien, ma femme, que vous ne savez pas de qui vous parlez, quand vous parlez de lui? C'est une personne d'importance plus que vous ne pensez, un seigneur que l'on considère à la cour, et qui parle au roi tout comme je vous parle. N'est-ce pas une chose qui m'est tout à fait honorable, que l'on voie venir chez moi si souvent une personne de cette qualité, qui m'appelle son cher ami, et me traite comme si j'étais son égal? Il a pour moi des bontés qu'on ne devinerait jamais; et, devant tout le monde, il me fait des caresses dont je suis moi-même confus.

[1] *Çamon* est une corruption de *c'est mon*, ancienne expression qui signifiait *cela est vraiment certain;* c'était une affirmation très forte. (B.)

MADAME JOURDAIN

Oui, il a des bontés pour vous, et vous fait des caresses; mais il vous emprunte votre argent.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh bien! ne m'est-ce pas de l'honneur de prêter de l'argent à un homme de cette condition-là? et puis-je faire moins pour un seigneur qui m'appelle son cher ami?

MADAME JOURDAIN

Et ce seigneur, que fait-il pour vous?

MONSIEUR JOURDAIN

Des choses dont on serait étonné, si on les savait.

MADAME JOURDAIN

Et quoi?

MONSIEUR JOURDAIN

Baste! je ne puis pas m'expliquer. Il suffit que si je lui ai prêté de l'argent, il me le rendra bien et avant qu'il soit peu.

MADAME JOURDAIN

Oui; attendez-vous à cela.

MONSIEUR JOURDAIN

Assurément. Ne me l'a-t-il pas dit?

MADAME JOURDAIN

Oui, oui; il ne manquera pas d'y faillir.

MONSIEUR JOURDAIN

Il m'a juré sa foi de gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Chansons!

MONSIEUR JOURDAIN

Ouais! vous êtes bien obstinée, ma femme! Je vous dis qu'il me tiendra sa parole; j'en suis sûr.

MADAME JOURDAIN

Et moi, je suis sûre que non, et que toutes les caresses qu'il vous fait ne sont que pour vous enjôler.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez vous. Le voici.

MADAME JOURDAIN

Il ne nous faut plus que cela. Il vient peut-être encore vous faire quelque emprunt; et il me semble que j'ai dîné quand je le vois.

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, vous dis-je.

SCÈNE IV

DORANTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE

Mon cher ami monsieur Jourdain, comment vous portez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN

Fort bien, monsieur, pour vous rendre mes petits services.

DORANTE

Et madame Jourdain, que voilà, comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain se porte comme elle peut.

DORANTE

Comment! monsieur Jourdain, vous voilà le plus propre du monde!

MONSIEUR JOURDAIN

Vous voyez.

DORANTE

Vous avez tout à fait bon air avec cet habit; et nous n'avons point de jeunes gens à la cour qui soient mieux faits que vous.

MONSIEUR JOURDAIN

Hai, hai.

MADAME JOURDAIN, à part.

Il le gratte par où il se démange.

DORANTE

Tournez-vous. Cela est tout à fait galant.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui, aussi sot par derrière que par devant.

DORANTE

Ma foi, monsieur Jourdain, j'avais une impatience étrange de vous voir. Vous êtes l'homme du monde

que j'estime le plus; et je parlais de vous encore ce matin dans la chambre du roi.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous me faites beaucoup d'honneur, monsieur. (A madame Jourdain.) Dans la chambre du roi!

DORANTE

Allons, mettez[1].

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, je sais le respect que je vous dois.

DORANTE

Mon Dieu! mettez. Point de cérémonie entre nous, je vous prie.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur...

DORANTE

Mettez, vous dis-je, monsieur Jourdain: vous êtes mon ami.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, je suis votre serviteur.

DORANTE

Je ne me couvrirai point, si vous ne vous couvrez.

MONSIEUR JOURDAIN, se couvrant.

J'aime mieux être incivil qu'importun.

[1] Phrase alors en usage pour inviter les gens à se couvrir.

DORANTE

Je suis votre débiteur, comme vous le savez.

MADAME JOURDAIN, à part.

Oui : nous ne le savons que trop.

DORANTE

Vous m'avez généreusement prêté de l'argent en plusieurs occasions, et m'avez obligé de la meilleure grâce du monde, assurément.

MONSIEUR JOURDAIN

Monsieur, vous vous moquez.

DORANTE

Mais je sais rendre ce qu'on me prête, et reconnaître les plaisirs qu'on me fait.

MONSIEUR JOURDAIN

Je n'en doute point, monsieur.

DORANTE

Je veux sortir d'affaire avec vous ; et je viens ici pour faire nos comptes ensemble.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Eh bien ! vous voyez votre impertinence, ma femme.

DORANTE

Je suis homme qui aime à m'acquitter le plus tôt que je puis.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Je vous le disais bien.

DORANTE

Voyons un peu ce que je vous dois.

MONSIEUR JOURDAIN, **bas, à madame Jourdain.**

Vous voilà, avec vos soupçons ridicules.

DORANTE

Vous souvenez-vous bien de tout l'argent que vous m'avez prêté?

MONSIEUR JOURDAIN

Je crois que oui. J'en ai fait un petit mémoire. Le voici. Donné à vous une fois deux cents louis.

DORANTE

Cela est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN

Une autre fois six-vingts.

DORANTE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Et une autre fois cent quarante.

DORANTE

Vous avez raison.

MONSIEUR JOURDAIN

Ces trois articles font quatre cent soixante louis, qui valent cinq mille soixante livres[1].

[1] Le louis valait alors onze livres (voyez le Blanc, *Traité des monnaies*, page 306); ce qui est vérifié par le compte de monsieur Jourdain. (B.)

DORANTE

Le compte est fort bon. Cinq mille soixante livres.

MONSIEUR JOURDAIN

Mille huit cent trente-deux livres à votre plumassier.

DORANTE

Justement.

MONSIEUR JOURDAIN

Deux mille sept cent quatre-vingts livres à votre tailleur.

DORANTE

Il est vrai.

MONSIEUR JOURDAIN

Quatre mille trois cent septante-neuf livres douze sous huit deniers à votre marchand.

DORANTE

Fort bien. Douze sous huit deniers; le compte est juste.

MONSIEUR JOURDAIN

Et mille sept cent quarante-huit livres sept sous quatre deniers à votre sellier.

DORANTE

Tout cela est véritable. Qu'est-ce que cela fait?

MONSIEUR JOURDAIN

Somme totale, quinze mille huit cents livres.

DORANTE

Somme totale est juste. Quinze mille huit cents livres. Mettez encore deux cents pistoles que vous m'allez donner, cela fera justement dix-huit mille francs, que je vous payerai au premier jour.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Eh bien! ne l'avais-je pas bien deviné?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Paix.

DORANTE

Cela vous incommodera-t-il, de me donner ce que je vous dis?

MONSIEUR JOURDAIN

Eh! non.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Cet homme-là fait de vous une vache à lait.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous.

DORANTE

Si cela vous incommode, j'en irai chercher ailleurs.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Il ne sera pas content qu'il ne vous ait ruiné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous, vous dis-je.

DORANTE

Vous n'avez qu'à me dire si cela vous embarrasse.

MONSIEUR JOURDAIN

Point, monsieur.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

C'est un vrai enjôleur.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Taisez-vous donc.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Il vous sucera jusqu'au dernier sou.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Vous tairez-vous?

DORANTE

J'ai force gens qui m'en prêteraient avec joie; mais comme vous êtes mon meilleur ami, j'ai cru que je vous ferais tort si j'en demandais à quelque autre.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est trop d'honneur, monsieur, que vous me faites. Je vais querir votre affaire.

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Quoi! vous allez encore lui donner cela?

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à madame Jourdain.

Que faire? Voulez-vous que je refuse un homme de

cette condition-là, qui a parlé de moi ce matin dans la chambre du roi?

MADAME JOURDAIN, bas, à monsieur Jourdain.

Allez, vous êtes une vraie dupe.

SCÈNE V

DORANTE, MADAME JOURDAIN, NICOLE

DORANTE

Vous me semblez toute mélancolique. Qu'avez-vous, madame Jourdain.

MADAME JOURDAIN

J'ai la tête plus grosse que le poing, et si elle n'est pas enflée.

DORANTE

Mademoiselle votre fille, où est-elle, que je ne la vois point?

MADAME JOURDAIN

Mademoiselle ma fille est bien où elle est.

DORANTE

Comment se porte-t-elle?

MADAME JOURDAIN

Elle se porte sur ses deux jambes.

DORANTE

Ne voulez-vous point, un de ces jours, venir voir avec elle le ballet et la comédie que l'on fait chez le roi?

MADAME JOURDAIN

Oui, vraiment! nous avons fort envie de rire, fort envie de rire nous avons.

DORANTE

Je pense, madame Jourdain, que vous avez eu bien des amants dans votre jeune âge, belle et d'agréable humeur comme vous étiez.

MADAME JOURDAIN

Tredame! monsieur, est-ce que madame Jourdain est décrépite, et la tête lui grouille-t-elle déjà?

DORANTE

Ah! ma foi, madame Jourdain, je vous demande pardon! je ne songeais pas que vous êtes jeune; et je rêve le plus souvent. Je vous prie d'excuser mon impertinence.

SCÈNE VI

MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, DORANTE, NICOLE

MONSIEUR JOURDAIN, à Dorante.

Voilà deux cents louis bien comptés.

DORANTE

Je vous assure, monsieur Jourdain, que je suis tout à vous, et que je brûle de vous rendre un service à la cour.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous suis trop obligé.

DORANTE

Si madame Jourdain veut voir le divertissement royal, je lui ferai donner les meilleures places de la salle.

MADAME JOURDAIN

Madame Jourdain vous baise les mains.

DORANTE, **bas, à monsieur Jourdain.**

Notre belle marquise, comme je vous ai mandé par mon billet, viendra tantôt ici pour le ballet et le repas; et je l'ai fait consentir enfin au cadeau que vous lui voulez donner[1].

MONSIEUR JOURDAIN

Tirons-nous un peu plus loin, pour cause.

DORANTE

Il y a huit jours que je ne vous ai vu, et je ne vous ai point mandé de nouvelles du diamant que vous me mîtes entre les mains pour lui en faire présent de votre part; mais c'est que j'ai eu toutes les peines du

[1] *Donner un cadeau* signifiait autrefois donner une fête, donner un repas. Ce mot conserva assez longtemps cette signification, puisque Benserade, dans sa traduction d'Ovide, publiée six ans après *le Bourgeois gentilhomme*, montre *Picus* insensible aux *cadeaux* que la magicienne Circé ne cessait de lui donner. (Voyez la *Guerre civile sur la langue française*, page 281.)

monde à vaincre son scrupule; et ce n'est que d'aujourd'hui qu'elle s'est résolue à l'accepter.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment l'a-t-elle trouvé?

DORANTE

Merveilleux; et je me trompe fort, ou la beauté de ce diamant fera pour vous sur son esprit un effet admirable.

MONSIEUR JOURDAIN

Plût au ciel!

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Quand il est une fois avec lui, il ne peut le quitter.

DORANTE

Je lui ai fait valoir comme il faut la richesse de ce présent, et la grandeur de votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN

Ce sont, monsieur, des bontés qui m'accablent; et je suis dans une confusion la plus grande du monde, de voir une personne de votre qualité s'abaisser pour moi à ce que vous faites.

DORANTE

Vous moquez-vous? est-ce qu'entre amis on s'arrête à ces sortes de scrupules? et ne feriez-vous pas pour moi la même chose, si l'occasion s'en offrait?

MONSIEUR JOURDAIN

Oh! assurément, et de très grand cœur!

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Que sa présence me pèse sur les épaules!

DORANTE

Pour moi, je ne regarde rien quand il faut servir un ami, et lorsque vous me fîtes confidence de l'ardeur que vous aviez prise pour cette marquise agréable, chez qui j'avais commerce, vous vîtes que d'abord je m'offris de moi-même à servir votre amour.

MONSIEUR JOURDAIN

Il est vrai. Ce sont des bontés qui me confondent.

MADAME JOURDAIN, à Nicole.

Est-ce qu'il ne s'en ira point?

NICOLE

Ils se trouvent bien ensemble.

DORANTE

Vous avez pris le bon biais pour toucher son cœur. Les femmes aiment surtout les dépenses qu'on fait pour elles; et vos fréquentes sérénades, et vos bouquets continuels, ce superbe feu d'artifice qu'elle trouva sur l'eau, le diamant qu'elle a reçu de votre part, et le cadeau que vous lui préparez, tout cela lui parle bien mieux en faveur de votre amour que toutes les paroles que vous auriez pu lui dire vous-même.

MONSIEUR JOURDAIN

Il n'y a point de dépenses que je ne fisse, si par là je pouvais trouver le chemin de son cœur. Une femme de qualité a pour moi des charmes ravissants; et c'est un honneur que j'achèterais au prix de toutes choses.

MADAME JOURDAIN, **bas, à Nicole.**

Que peuvent-ils tant dire ensemble? Va-t'en un peu tout doucement prêter l'oreille.

DORANTE

Ce sera tantôt que vous jouirez à votre aise du plaisir de sa vue; et vos yeux auront tout le temps de se satisfaire.

MONSIEUR JOURDAIN

Pour être en pleine liberté, j'ai fait en sorte que ma femme ira dîner chez ma sœur, où elle passera toute l'après-dînée.

DORANTE

Vous avez fait prudemment, et votre femme aurait pu nous embarrasser. J'ai donné pour vous l'ordre qu'il faut au cuisinier, et à toutes les choses qui sont nécessaires pour le ballet. Il est de mon invention; et pourvu que l'exécution puisse répondre à l'idée, je suis sûr qu'il sera trouvé...

MONSIEUR JOURDAIN, **s'apercevant que Nicole écoute, et lui donnant un soufflet.**

Ouais! vous êtes bien impertinente! (A Dorante.) Sortons, s'il vous plaît.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, NICOLE

NICOLE

Ma foi, madame, la curiosité m'a coûté quelque chose; mais je crois qu'il y a quelque anguille sous roche, et ils parlent de quelque affaire où ils ne veulent pas que vous soyez.

MADAME JOURDAIN

Ce n'est pas d'aujourd'hui, Nicole, que j'ai conçu des soupçons de mon mari. Je suis la plus trompée du monde, ou il y a quelque amour en campagne; et je travaille à découvrir ce que ce peut être. Mais songeons à ma fille. Tu sais l'amour que Cléonte a pour elle: c'est un homme qui me revient; et je veux aider sa recherche, et lui donner Lucile, si je puis.

NICOLE

En vérité, madame, je suis la plus ravie du monde de vous voir dans ces sentiments; car si le maître vous revient, le valet ne me revient pas moins; et je souhaiterais que notre mariage se pût faire à l'ombre du leur.

MADAME JOURDAIN

Va-t'en lui en parler de ma part, et lui dire que tout à l'heure il me vienne trouver, pour faire ensemble à mon mari la demande de ma fille.

NICOLE

J'y cours, madame, avec joie; et je ne pouvais recevoir de commission plus agréable. (Seule.) Je vais, je pense, bien réjouir les gens.

SCÈNE VIII

CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE, à Cléonte.

Ah! vous voilà tout à propos! Je suis une ambassadrice de joie, et je viens...

CLÉONTE

Retire-toi, perfide, et ne me viens point amuser avec tes traîtresses paroles.

NICOLE

Est-ce ainsi que vous recevez...

CLÉONTE

Retire-toi, te dis-je, et va-t'en dire, de ce pas, à ton infidèle maîtresse, qu'elle n'abusera de sa vie le trop simple Cléonte.

NICOLE

Quel vertigo est-ce donc là? Mon pauvre Covielle, dis-moi un peu ce que cela veut dire?

COVIELLE

Ton pauvre Covielle, petite scélérate! Allons, vite, ôte-toi de mes yeux, vilaine, et me laisse en repos.

NICOLE

Quoi! tu me viens aussi...

COVIELLE

Ôte-toi de mes yeux, te dis-je, et ne me parle de ta vie.

NICOLE, à part.

Ouais! Quelle mouche les a piqués tous deux? Allons de cette belle histoire informer ma maîtresse.

SCÈNE IX

CLÉONTE, COVIELLE

CLÉONTE

Quoi! traiter un amant de la sorte, et un amant le plus fidèle et le plus passionné de tous les amants!

COVIELLE

C'est une chose épouvantable que ce qu'on nous fait à tous deux.

CLÉONTE

Je fais voir pour une personne toute l'ardeur et toute la tendresse qu'on peut imaginer; je n'aime rien au monde qu'elle, et je n'ai qu'elle dans l'esprit; elle fait tous mes soins, tous mes désirs, toute ma joie; je ne parle que d'elle, je ne pense qu'à elle, je ne fais des songes que d'elle, je ne respire que par elle, mon cœur vit tout en elle; et voilà de tant d'amitié la digne récompense! Je suis deux jours sans la voir, qui sont pour moi deux siècles effroyables: je la rencontre par hasard; mon cœur, à cette vue, se sent tout transporté, ma joie éclate sur mon visage, je vole avec ravissement vers elle, et l'infidèle détourne de moi ses regards, et passe brusquement, comme si de sa vie elle ne m'avait vu.

COVIELLE

Je dis les mêmes choses que vous.

CLÉONTE

Peut-on rien voir d'égal, Covielle, à cette perfidie de l'ingrate Lucile?

COVIELLE

Et à celle, monsieur, de la pendarde de Nicole?

CLÉONTE

Après tant de sacrifices ardents, de soupirs et de vœux que j'ai faits à ses charmes!

COVIELLE

Après tant d'assidus hommages, de soins et de services que je lui ai rendus dans sa cuisine!

CLÉONTE

Tant de larmes que j'ai versées à ses genoux!

COVIELLE

Tant de seaux d'eau que j'ai tirés au puits pour elle!

CLÉONTE

Tant d'ardeur que j'ai fait paraître à la chérir plus que moi-même!

COVIELLE

Tant de chaleur que j'ai soufferte à tourner la broche à sa place!

CLÉONTE

Elle me fuit avec mépris!

COVIELLE

Elle me tourne le dos avec effronterie.

CLÉONTE

C'est une perfidie digne des plus grands châtiments.

COVIELLE

C'est une trahison à mériter mille soufflets.

CLÉONTE

Ne t'avise point, je te prie, de me parler jamais pour elle.

COVIELLE

Moi, monsieur? Dieu m'en garde!

CLÉONTE

Ne viens point m'excuser l'action de cette infidèle.

COVIELLE

N'ayez pas peur.

CLÉONTE

Non, vois-tu, tous tes discours pour la défendre ne serviront de rien.

COVIELLE

Qui songe à cela?

CLÉONTE

Je veux contre elle conserver mon ressentiment, et rompre ensemble tout commerce.

COVIELLE

J'y consens.

CLÉONTE

Ce monsieur le comte qui va chez elle lui donne peut-être dans la vue, et son esprit, je le vois bien, se laisse

éblouir à la qualité. Mais il me faut, pour mon honneur, prévenir l'éclat de son inconstance. Je veux faire autant de pas qu'elle au changement où je la vois courir, et ne lui laisser pas toute la gloire de me quitter.

COVIELLE

C'est fort bien dit; et j'entre, pour mon compte, dans tous vos sentiments.

CLÉONTE

Donne la main à mon dépit, et soutiens ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourraient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Fais-moi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable, et marque-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE

Elle, monsieur? voilà une belle mijaurée, une pimpesouée[1] bien bâtie, pour vous donner tant d'amour! Je ne lui vois rien que de très médiocre; et vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premièrement, elle a les yeux petits.

CLÉONTE

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les

[1] Ces deux expressions se trouvent encore dans le dictionnaire de l'Académie. *Mijaurée*, terme familier qui se dit d'une fille ou d'une femme dont les manières sont affectées et ridicules. *Pimpesouée*, se dit aussi d'une femme qui fait la délicate et la précieuse. Ce mot est composé de deux vieux mots: *pimper*, qui signifie *parer*, et *souef*, *suavis*, qui veut dire *doux*, *agréable*. (B.)

a pleins de feu, les plus brillants, les plus perçants du monde, les plus touchants qu'on puisse voir.

COVIELLE

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE

Oui; mais on y voit des grâces qu'on ne voit point aux autres bouches; et cette bouche, en la voyant, inspire des désirs, est la plus attrayante, la plus amoureuse du monde.

COVIELLE

Pour sa taille, elle n'est pas grande.

CLÉONTE

Non; mais elle est aisée et bien prise.

COVIELLE

Elle affecte une nonchalance dans son parler et dans ses actions.

CLÉONTE

Il est vrai; mais elle a grâce à tout cela; et ses manières sont engageantes, ont je ne sais quel charme à s'insinuer dans les cœurs.

COVIELLE

Pour de l'esprit...

CLÉONTE

Ah! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE

Sa conversation...

CLÉONTE

Sa conversation est charmante.

COVIELLE

Elle est toujours sérieuse.

CLÉONTE

Veux-tu de ces enjouements épanouis, de ces joies toujours ouvertes? et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos?

COVIELLE

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLÉONTE

Oui, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord, mais tout sied bien aux belles; on souffre tout des belles.

COVIELLE

Puisque cela va comme cela, je vois bien que vous avez envie de l'aimer toujours.

CLÉONTE

Moi? j'aimerais mieux mourir; et je vais la haïr autant que je l'ai aimée.

COVIELLE

Le moyen, si vous la trouvez si parfaite!

CLÉONTE

C'est en quoi ma vengeance sera plus éclatante, en quoi je veux faire mieux voir la force de mon cœur à la haïr, à la quitter, toute belle, toute pleine d'attraits, tout aimable que je la trouve. La voici.

SCÈNE X

LUCILE, CLÉONTE, COVIELLE, NICOLE

NICOLE, à Lucile.

Pour moi, j'en ai été toute scandalisée.

LUCILE

Ce ne peut être, Nicole, que ce que je te dis. Mais le voilà.

CLÉONTE, à Covielle.

Je ne veux pas seulement lui parler.

COVIELLE

Je veux vous imiter.

LUCILE

Qu'est-ce donc, Cléonte? qu'avez-vous?

NICOLE

Qu'as-tu donc, Covielle?

LUCILE

Quel chagrin vous possède?

NICOLE

Quelle mauvaise humeur te tient?

LUCILE

Êtes-vous muet, Cléonte?

NICOLE

As-tu perdu la parole, Covielle?

CLÉONTE

Que voilà qui est scélérat!

COVIELLE

Que cela est Judas!

LUCILE

Je vois bien que la rencontre de tantôt a troublé votre esprit.

CLÉONTE, à Covielle.

Ah! ah! On voit ce qu'on a fait.

NICOLE

Notre accueil de ce matin t'a fait prendre la chèvre[1].

COVIELLE, à Cléonte.

On a deviné l'enclouure.

LUCILE

N'est-il pas vrai, Cléonte, que c'est là le sujet de votre dépit?

CLÉONTE

Oui, perfide, ce l'est, puisqu'il faut parler; et j'ai à vous dire que vous ne triompherez pas, comme vous pensez, de votre infidélité; que je veux être le premier à rompre avec vous, et que vous n'aurez pas l'avantage de me chasser. J'aurai de la peine, sans

[1] *Prendre la chèvre,* se fâcher: cette expression vient de ce que la chèvre est un animal impatient et capricieux, de sorte que *prendre la chèvre* est comme si l'on disait, imiter la chèvre dans ses bonds, dans son emportement et dans ses caprices. (MÉNAGE.)

doute, à vaincre l'amour que j'ai pour vous; cela me causera des chagrins, je souffrirai un temps; mais j'en viendrai à bout, et je me percerai plutôt le cœur, que d'avoir la faiblesse de retourner à vous.

COVIELLE, à Nicole.

Queussi, queumi[1].

LUCILE

Voilà bien du bruit pour un rien! Je veux vous dire, Cléonte, le sujet qui m'a fait ce matin éviter votre abord.

CLÉONTE, voulant s'en aller pour éviter Lucile.

Non, je ne veux rien écouter.

NICOLE, à Covielle.

Je te veux apprendre la cause qui nous a fait passer si vite.

COVIELLE, voulant aussi s'en aller pour éviter Nicole.

Je ne veux rien entendre.

LUCILE, suivant Cléonte.

Sachez que ce matin...

CLÉONTE, marchant toujours sans regarder Lucile.

Non, vous dis-je.

[1] Expression encore en usage parmi les villageois des environs de Paris; elle signifie *tout de même, sans aucune différence.* (P.)

NICOLE, suivant Covielle.

Apprends que...

COVIELLE, marchant aussi sans regarder Nicole.

Non, traîtresse!

LUCILE

Écoutez.

CLÉONTE

Point d'affaire.

NICOLE

Laisse-moi dire.

COVIELLE

Je suis sourd.

LUCILE

Cléonte!

CLÉONTE

Non.

NICOLE

Covielle!

COVIELLE

Point.

LUCILE

Arrêtez.

CLÉONTE

Chansons!

NICOLE

Entends-moi.

COVIELLE

Bagatelle!

LUCILE

Un moment.

CLÉONTE

Point du tout.

NICOLE

Un peu de patience.

COVIELLE

Tarare.

LUCILE

Deux paroles.

CLÉONTE

Non: c'en est fait.

NICOLE

Un mot.

COVIELLE

Plus de commerce.

LUCILE, s'arrêtant.

Eh bien! puisque vous ne voulez pas m'écouter, demeurez dans votre pensée, et faites ce qu'il vous plaira.

NICOLE, s'arrêtant aussi.

Puisque tu fais comme cela, prends-le tout comme tu voudras.

CLÉONTE, se tournant vers Lucile.

Sachons donc le sujet d'un si bel accueil.

LUCILE, s'en allant à son tour pour éviter Cléonte.

Il ne me plaît plus de le dire.

COVIELLE, se tournant vers Nicole.

Apprends-nous un peu cette histoire.

NICOLE, s'en allant aussi pour éviter Covielle.

Je ne veux plus, moi, te l'apprendre.

CLÉONTE, suivant Lucile.

Dites-moi...

LUCILE, marchant toujours sans regarder Cléonte.

Non, je ne veux rien dire.

COVIELLE, suivant Nicole.

Conte-moi...

NICOLE, marchant aussi sans regarder Covielle.

Non, je ne conte rien.

CLÉONTE

De grâce.

LUCILE

Non, vous dis-je.

COVIELLE

Par charité.

NICOLE

Point d'affaire.

CLÉONTE

Je vous en prie.

LUCILE

Laissez-moi.

COVIELLE

Je t'en conjure.

NICOLE

Ote-toi de là.

CLÉONTE

Lucile!

LUCILE

Non.

COVIELLE

Nicole!

NICOLE

Point.

CLÉONTE

Au nom des dieux!

LUCILE

Je ne veux pas.

COVIELLE

Parle-moi.

NICOLE

Point du tout.

CLÉONTE

Éclaircissez mes doutes.

LUCILE

Non: je n'en ferai rien.

COVIELLE

Guéris-moi l'esprit.

NICOLE

Non: il ne me plaît pas.

CLÉONTE

Eh bien! puisque vous vous souciez si peu de me tirer de peine, et de vous justifier du traitement indigne que vous avez fait à ma flamme, vous me voyez, ingrate, pour la dernière fois; et je vais, loin de vous, mourir de douleur et d'amour.

COVIELLE, à Nicole.

Et moi, je vais suivre ses pas.

LUCILE, à Cléonte, qui veut sortir.

Cléonte!

NICOLE, à Covielle, qui suit son maître.

Covielle!

CLÉONTE, s'arrêtant.

Hé?

COVIELLE, s'arrêtant aussi.

Plaît-il?

LUCILE

Où allez-vous?

CLÉONTE

Où je vous ai dit.

COVIELLE

Nous allons mourir.

LUCILE

Vous allez mourir, Cléonte?

CLÉONTE

Oui, cruelle, puisque vous le voulez.

LUCILE

Moi! je veux que vous mouriez?

CLÉONTE

Oui, vous le voulez.

LUCILE

Qui vous le dit?

CLÉONTE, s'approchant de Lucile.

N'est-ce pas le vouloir, que de ne vouloir pas éclaircir mes soupçons?

LUCILE

Est-ce ma faute? et si vous aviez voulu m'écouter, ne vous aurais-je pas dit que l'aventure dont vous vous plaignez a été causée ce matin par la présence d'une vieille tante, qui veut à toute force que la seule approche d'un homme déshonore une fille, qui perpétuellement nous sermonne sur ce chapitre, et nous figure tous les hommes comme des diables qu'il faut fuir?

NICOLE, à Covielle.

Voilà le secret de l'affaire.

CLÉONTE

Ne me trompez-vous point, Lucile?

COVIELLE, à Nicole.

Ne m'en donnes-tu point à garder?

LUCILE, à Cléonte.

Il n'est rien de plus vrai.

NICOLE, à Covielle.

C'est la chose comme elle est.

COVIELLE, à Cléonte.

Nous rendrons-nous à cela?

CLÉONTE

Ah! Lucile, qu'avec un mot de votre bouche vous savez apaiser de choses dans mon cœur, et que facilement on se laisse persuader aux personnes qu'on aime!

COVIELLE

Qu'on est aisément amadoué par ces diantres d'animaux-là.

SCÈNE XI

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

MADAME JOURDAIN

Je suis bien aise de vous voir, Cléonte; et vous voilà tout à propos. Mon mari vient; prenez vite votre temps pour lui demander Lucile en mariage.

CLÉONTE

Ah! madame, que cette parole m'est douce, et qu'elle flatte mes désirs! Pouvais-je recevoir un ordre plus charmant, une faveur plus précieuse?

SCÈNE XII

CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, MADAME JOURDAIN, LUCILE, COVIELLE, NICOLE

CLÉONTE

Monsieur, je n'ai voulu prendre personne pour vous faire une demande que je médite il y a longtemps. Elle me touche assez pour m'en charger moi-même; et, sans autre détour, je vous dirai que l'honneur d'être votre gendre est une faveur glorieuse que je vous prie de m'accorder.

MONSIEUR JOURDAIN

Avant que de vous rendre réponse, monsieur, je vous prie de me dire si vous êtes gentilhomme.

CLÉONTE

Monsieur, la plupart des gens, sur cette question, n'hésitent pas beaucoup; on tranche le mot aisément. Ce nom ne fait aucun scrupule à prendre, et l'usage aujourd'hui semble en autoriser le vol. Pour moi, je vous l'avoue, j'ai les sentiments, sur cette matière, un peu plus délicats. Je trouve que toute imposture est indigne d'un honnête homme, et qu'il y a de la lâcheté à déguiser ce que le ciel nous a fait naître, à se parer aux yeux du monde d'un titre dérobé, à se vouloir donner pour ce qu'on n'est pas. Je suis né de parents, sans doute, qui ont tenu des charges honorables; je me suis acquis, dans les armes, l'honneur de six ans de service, et je me trouve assez de bien pour tenir dans le monde un rang assez passable:

mais, avec tout cela, je ne veux point me donner un nom où d'autres, en ma place, croiraient pouvoir prétendre; et je vous dirai franchement que je ne suis point gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Touchez là, monsieur: ma fille n'est pas pour vous.

CLÉONTE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Vous n'êtes point gentilhomme: vous n'aurez pas ma fille.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire avec votre gentilhomme? est-ce que nous sommes, nous autres, de la côte de saint Louis?

MONSIEUR JOURDAIN

Taisez-vous, ma femme, je vous vois venir.

MADAME JOURDAIN

Descendons-nous tous deux que de bonne bourgeoisie?

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà pas le coup de langue?

MADAME JOURDAIN

Et votre père n'était-il pas marchand aussi bien que le mien?

MONSIEUR JOURDAIN

Peste soit de la femme! elle n'y a jamais manqué. Si votre père a été marchand, tant pis pour lui; mais pour le mien, ce sont des malavisés qui disent cela. Tout ce que j'ai à vous dire, moi, c'est que je veux avoir un gendre gentilhomme.

MADAME JOURDAIN

Il faut à votre fille un mari qui lui soit propre; et il vaut mieux, pour elle, un honnête homme riche et bien fait, qu'un gentilhomme gueux et mal bâti.

NICOLE

Cela est vrai: nous avons le fils du gentilhomme de notre village, qui est le plus grand malitorne[1] et le plus sot dadais que j'aie jamais vu.

MONSIEUR JOURDAIN, à Nicole.

Taisez-vous, impertinente; vous vous fourrez toujours dans la conversation. J'ai du bien assez pour ma fille; je n'ai besoin que d'honneurs, et je la veux faire marquise.

MADAME JOURDAIN

Marquise?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, marquise.

MADAME JOURDAIN

Hélas! Dieu m'en garde!

[1] *Malitorne*, de *male tornatus*, signifie maladroit, inepte, qui ne peut rien faire de bien ni à propos. (RICHELET.)

MONSIEUR JOURDAIN

C'est une chose que j'ai résolue.

MADAME JOURDAIN

C'est une chose, moi, où je ne consentirai point. Les alliances avec plus grand que soi sont sujettes toujours à de fâcheux inconvénients. Je ne veux point qu'un gendre puisse à ma fille reprocher ses parents, et qu'elle ait des enfants qui aient honte de m'appeler leur grand'maman. S'il fallait qu'elle me vînt visiter en équipage de grande dame, et qu'elle manquât, par mégarde, à saluer quelqu'un du quartier, on ne manquerait pas aussitôt de dire cent sottises. Voyez-vous, dirait-on, cette madame la marquise qui fait tant la glorieuse? c'est la fille de M. Jourdain, qui était trop heureuse, étant petite, de jouer à la madame avec nous. Elle n'a pas toujours été si relevée que la voilà, et ses deux grands-pères vendaient du drap auprès de la porte Saint-Innocent. Ils ont amassé du bien à leurs enfants, qu'ils payent maintenant peut-être bien cher en l'autre monde; et l'on ne devient guère si riche à être honnêtes gens. Je ne veux point tous ces caquets, et je veux un homme, en un mot, qui m'ait obligation de ma fille, et à qui je puisse dire: Mettez-vous là, mon gendre, et dînez avec moi.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà bien les sentiments d'un petit esprit, de vouloir demeurer toujours dans la bassesse. Ne me répliquez pas davantage: ma fille sera marquise, en dépit de tout le monde; et si vous me mettez en colère, je la ferai duchesse.

SCÈNE XIII

MADAME JOURDAIN, LUCILE, CLÉONTE, NICOLE, COVIELLE

MADAME JOURDAIN

Cléonte, ne perdez point courage encore. (A Lucile.) Suivez-moi, ma fille, et venez dire résolument à votre père que si vous ne l'avez, vous ne voulez épouser personne.

SCÈNE XIV

CLÉONTE, COVIELLE

COVIELLE

Vous avez fait de belles affaires, avec vos beaux sentiments !

CLÉONTE

Que veux-tu ? j'ai un scrupule là-dessus que l'exemple ne saurait vaincre.

COVIELLE

Vous moquez-vous, de le prendre sérieusement avec un homme comme cela ? Ne voyez-vous pas qu'il est fou ? et vous coûtait-il quelque chose de vous accommoder à ses chimères ?

CLÉONTE

Tu as raison; mais je ne croyais pas qu'il fallût faire ses preuves de noblesse pour être gendre de M. Jourdain.

COVIELLE, riant.

Ah! ah! ah!

CLÉONTE

De quoi ris-tu?

COVIELLE

D'une pensée qui me vient pour jouer notre homme, et vous faire obtenir ce que vous souhaitez.

CLÉONTE

Comment?

COVIELLE

L'idée est tout à fait plaisante.

CLÉONTE

Quoi donc?

COVIELLE

Il s'est fait depuis peu une certaine mascarade qui vient le mieux du monde ici, et que je prétends faire entrer dans une bourle[1] que je veux faire à notre ridicule. Tout cela sent un peu sa comédie; mais, avec lui, on peut hasarder toute chose; il n'y faut point chercher tant de façons, et il est homme à y jouer son rôle à merveille, à donner aisément dans toutes les fariboles qu'on s'avisera de lui dire. J'ai les acteurs, j'ai les habits tout prêts; laissez-moi faire seulement.

[1] *Bourle* ou *bourde*, de l'italien *burlare*, se moquer, se jouer, se rire, faire un tour, une niche à quelqu'un. (MÉNAGE.)

CLÉONTE

Mais apprends-moi...

COVIELLE

Je vais vous instruire de tout. Retirons-nous; le voilà qui revient.

SCÈNE XV

MONSIEUR JOURDAIN

Que diable est-ce là? ils n'ont rien que les grands seigneurs à me reprocher, et moi je ne vois rien de si beau que de hanter les grands seigneurs; il n'y a qu'honneur et que civilité avec eux, et je voudrais qu'il m'eût coûté deux doigts de la main, et être né comte ou marquis.

SCÈNE XVI

MONSIEUR JOURDAIN, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur, voici monsieur le comte, et une dame qu'il mène par la main.

MONSIEUR JOURDAIN

Eh! mon Dieu! j'ai quelques ordres à donner. Dis-leur que je vais venir ici tout à l'heure.

SCÈNE XVII

DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS

Monsieur dit comme cela qu'il va venir ici tout à l'heure.

DORANTE

Voilà qui est bien.

SCÈNE XVIII

DORIMÈNE, DORANTE

DORIMÈNE

Je ne sais pas, Dorante; je fais encore ici une étrange démarche, de me laisser amener par vous dans une maison où je ne connais personne.

DORANTE

Quel lieu voulez-vous donc, madame, que mon amour choisisse pour vous régaler, puisque, pour fuir l'éclat, vous ne voulez ni votre maison ni la mienne?

DORIMÈNE

Mais vous ne dites pas que je m'engage insensiblement chaque jour à recevoir de trop grands témoignages de votre passion. J'ai beau me défendre des choses, vous fatiguez ma résistance, et vous avez une civile opiniâtreté qui me fait venir doucement à tout ce qu'il vous plaît. Les visites fréquentes ont com-

mencé, les déclarations sont venues ensuite, qui, après elles, ont traîné les sérénades et les cadeaux, que les présents ont suivis. Je me suis opposée à tout cela; mais vous ne vous rebutez point, et pied à pied vous gagnez mes résolutions. Pour moi, je ne puis plus répondre de rien, et je crois qu'à la fin vous me ferez venir au mariage, dont je me suis tant éloignée.

DORANTE

Ma foi, madame, vous y devriez déjà être. Vous êtes veuve, et ne dépendez que de vous; je suis maître de moi, et vous aime plus que ma vie: à quoi tient-il que dès aujourd'hui vous ne fassiez tout mon bonheur?

DORIMÈNE

Mon Dieu! Dorante, il faut des deux parts bien des qualités pour vivre heureusement ensemble, et les deux plus raisonnables personnes du monde ont souvent peine à composer une union dont ils soient satisfaits.

DORANTE

Vous vous moquez, madame, de vous y figurer tant de difficultés; et l'expérience que vous avez faite ne conclut rien pour tous les autres.

DORIMÈNE

Enfin, j'en reviens toujours là; les dépenses que je vous vois faire pour moi m'inquiètent par deux raisons: l'une, qu'elles m'engagent plus que je ne voudrais; et l'autre, que je suis sûre, sans vous déplaire, que vous ne les faites point que vous ne vous incommodiez; et je ne veux point cela.

DORANTE

Ah! madame, ce sont des bagatelles, et ce n'est pas par là...

DORIMÈNE

Je sais ce que je dis, et, entre autres, le diamant que vous m'avez forcée à prendre est d'un prix...

DORANTE

Eh! madame, de grâce, ne faites point tant valoir une chose que mon amour trouve indigne de vous, et souffrez... Voici le maître du logis.

SCÈNE XIX

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

MONSIEUR JOURDAIN, **après avoir fait deux révérences, se trouvant trop près de Dorimène.**

Un peu plus loin, madame.

DORIMÈNE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Un pas, s'il vous plaît.

DORIMÈNE

Quoi donc?

MONSIEUR JOURDAIN

Reculez un peu pour la troisième.

DORANTE

Madame, monsieur Jourdain sait son monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, ce m'est une gloire bien grande de me voir assez fortuné, pour être si heureux, que d'avoir le bonheur, que vous ayez eu la bonté de m'accorder la grâce, de me faire l'honneur de m'honorer de la faveur de votre présence; et si j'avais aussi le mérite pour mériter un mérite comme le vôtre, et que le ciel... envieux de mon bien... m'eût accordé... l'avantage de me voir digne... des...

DORANTE

Monsieur Jourdain, en voilà assez. Madame n'aime pas les grands compliments, et elle sait que vous êtes homme d'esprit. (Bas, à Dorimène.) C'est un bon bourgeois assez ridicule, comme vous voyez, dans toutes ses manières.

DORIMÈNE, bas, à Dorante.

Il n'est pas malaisé de s'en apercevoir.

DORANTE

Madame, voilà le meilleur de mes amis.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est trop d'honneur que vous me faites.

DORANTE

Galant homme tout à fait.

DORIMÈNE

J'ai beaucoup d'estime pour lui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je n'ai rien fait encore, madame, pour mériter cette grâce.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Prenez bien garde, au moins, à ne lui point parler du diamant que vous lui avez donné.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

Ne pourrai-je pas seulement lui demander comment elle le trouve?

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Comment? gardez-vous-en bien! cela serait vilain à vous; et, pour agir en galant homme, il faut que vous fassiez comme si ce n'était pas vous qui lui eussiez fait ce présent. (Haut.) M. Jourdain, madame, dit qu'il est ravi de vous voir chez lui.

DORIMÈNE

Il m'honore beaucoup.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

Que je vous suis obligé, monsieur, de lui parler ainsi pour moi!

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

J'ai eu une peine effroyable à la faire venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

Je ne sais quelles grâces vous en rendre.

DORANTE

Il dit, madame, qu'il vous trouve la plus belle personne du monde.

DORIMÈNE

C'est bien de la grâce qu'il me fait.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, c'est vous qui faites les grâces, et...

DORANTE

Songeons à manger.

SCÈNE XX

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, UN LAQUAIS

LE LAQUAIS, à monsieur Jourdain.

Tout est prêt, monsieur.

DORANTE

Allons donc nous mettre à table, et qu'on fasse venir les musiciens.

SCÈNE XXI

ENTRÉE DE BALLET

Six cuisiniers, qui ont préparé le festin, dansent ensemble, et font le troisième intermède; après quoi ils apportent une table couverte de plusieurs mets.

RIDEAU

ACTE QUATRIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

DORIMÈNE, MONSIEUR JOURDAIN, DORANTE, TROIS MUSICIENS, UN LAQUAIS

DORIMÈNE

Comment! Dorante! voilà un repas tout à fait magnifique!

MONSIEUR JOURDAIN

Vous vous moquez, madame, et je voudrais qu'il fût plus digne de vous être offert. **(Dorimène, M. Jourdain, Dorante, et les trois musiciens se mettent à table.)**

DORANTE

M. Jourdain a raison, madame, de parler de la sorte; et il m'oblige de vous faire si bien les honneurs de chez lui. Je demeure d'accord avec lui que le repas n'est pas digne de vous. Comme c'est moi qui l'ai ordonné, et que je n'ai pas sur cette matière les lumières de nos amis, vous n'avez pas ici un repas fort savant, et vous y trouverez des incongruités de bonne chère et des barbarismes de bon goût. Si Damis, notre ami, s'en était mêlé, tout serait dans les règles; il y

aurait partout de l'élégance et de l'érudition, et il ne manquerait pas de vous exagérer lui-même toutes les pièces du repas qu'il vous donnerait, et de vous faire tomber d'accord de sa haute capacité dans la science des bons morceaux; de vous parler d'un pain de rive à biseau doré, relevé de croûte partout, croquant tendrement sous la dent; d'un vin à sève veloutée, armé d'un vert qui n'est point trop commandant; d'un carré de mouton gourmandé de persil; d'une longe de veau de rivière, longue comme cela, blanche, délicate, et qui, sous les dents, est une vraie pâte d'amande; de perdrix relevées d'un fumet surprenant; et pour son opéra, d'une soupe à bouillon perlé, soutenue d'un gros dindon cantonné de pigeonneaux, et couronné d'oignons blancs mariés avec la chicorée. Mais, pour moi, je vous avoue mon ignorance; et, comme M. Jourdain a fort bien dit, je voudrais que le repas fût plus digne de vous être offert[1].

DORIMÈNE

Je ne réponds à ce compliment qu'en mangeant comme je fais.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! que voilà de belles mains!

[1] *Un pain de rive* est un pain qui, ayant été placé au bord du four, est bien cuit sur les bords. *Gourmandé* veut-dire ici lardé. *Veau de rivière*, veau élevé en Normandie, dans des prairies voisines de la Seine. *Cantonné* est une expression empruntée au blason, et qui signifie ayant à ses quatre coins; on dit *une croix cantonnée de quatre étoiles*. Les plus célèbres gourmands, au siècle de Louis XIV, étaient ces *profès dans l'ordre des coteaux* dont parle Boileau dans une de ses satires.

DORIMÈNE

Les mains sont médiocres, monsieur Jourdain; mais vous voulez parler du diamant, qui est fort beau.

MONSIEUR JOURDAIN

Moi, madame, Dieu me garde d'en vouloir parler! ce ne serait pas agir en galant homme; et le diamant est fort peu de chose.

DORIMÈNE

Vous êtes bien dégoûté.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous avez trop de bonté...

DORANTE, après avoir fait signe à monsieur Jourdain.

Allons, qu'on donne du vin à M. Jourdain et à ces messieurs, qui nous feront la grâce de nous chanter quelque air à boire.

DORIMÈNE

C'est merveilleusement assaisonner la bonne chère, que d'y mêler la musique; et je me vois ici admirablement régalée.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, ce n'est pas...

DORANTE

Monsieur Jourdain, prêtons silence à ces messieurs; ce qu'ils nous feront entendre vaudra mieux que tout ce que nous pourrions dire.

PREMIER ET SECOND MUSICIEN ENSEMBLE,
un verre à la main.

Un petit doigt, Philis, pour commencer le tour.
Ah! qu'un verre en vos mains a d'agréables charmes!
Vous et le vin vous vous prêtez des armes,
Et je sens pour tous deux redoubler mon amour.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

Qu'en mouillant votre bouche il en reçoit d'attraits!
Et que l'on voit par lui votre bouche embellie!
Ah! l'un de l'autre ils me donnent envie,
Et de vous et de lui je m'enivre à longs traits.
Entre lui, vous et moi, jurons, jurons, ma belle,
Une ardeur éternelle.

SECOND ET TROISIÈME MUSICIEN ENSEMBLE

Buvons, chers amis, buvons;
Le temps qui fuit nous y convie.
Profitons de la vie
Autant que nous pouvons.

Quand on a passé l'onde noire,
Adieu le bon vin, nos amours.
Dépêchons-nous de boire,
On ne boit pas toujours.

Laissons raisonner les sots
Sur le vrai bonheur de la vie;
Notre philosophie
Le met parmi les pots.

Les biens, le savoir et la gloire,
N'ôtent point les soucis fâcheux;
Et ce n'est qu'à bien boire
Que l'on peut être heureux.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Sus, sus; du vin partout: versez, garçon, versez,
Versez, versez toujours, tant qu'on vous dise: Assez.

DORIMÈNE

Je ne crois pas qu'on puisse mieux chanter; et cela est tout à fait beau.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vois encore ici, madame, quelque chose de plus beau.

DORIMÈNE

Ouais! M. Jourdain est galant plus que je ne pensais.

DORANTE

Comment, madame! pour qui prenez-vous M. Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN

Je voudrais bien qu'elle me prît pour ce que je dirais.

DORIMÈNE

Encore?

DORANTE, à Dorimène.

Vous ne le connaissez pas.

MONSIEUR JOURDAIN

Elle me connaîtra quand il lui plaira.

DORIMÈNE

Oh! je le quitte.

DORANTE

Il est homme qui a toujours la riposte en main. Mais vous ne voyez pas que M. Jourdain, madame, mange tous les morceaux que vous touchez.

DORIMÈNE

M. Jourdain est un homme qui me ravit.

MONSIEUR JOURDAIN

Si je pouvais ravir votre cœur, je serais...

SCÈNE II

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, MUSICIENS, LAQUAIS

MADAME JOURDAIN

Ah! ah! je trouve ici bonne compagnie, et je vois bien qu'on ne m'y attendait pas. C'est donc pour cette belle affaire-ci, monsieur mon mari, que vous avez eu tant d'empressement à m'envoyer dîner chez ma sœur? Je viens de voir un théâtre là-bas, et je vois ici un banquet à faire noces. Voilà comme vous dépensez votre bien; et c'est ainsi que vous festinez les dames en mon absence, et que vous leur donnez la musique et la comédie, tandis que vous m'envoyez promener.

DORANTE

Que voulez-vous dire, madame Jourdain? et quelles fantaisies sont les vôtres, de vous aller mettre en tête que votre mari dépense son bien, et que c'est lui qui donne ce régal à madame? Apprenez que c'est moi, je vous prie; qu'il ne fait seulement que me prêter sa maison, et que vous devriez un peu mieux regarder aux choses que vous dites.

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, impertinente, c'est monsieur le comte qui donne tout ceci à madame, qui est une personne de qualité. Il me fait l'honneur de prendre ma maison, et de vouloir que je sois avec lui.

MADAME JOURDAIN

Ce sont des chansons que cela; je sais ce que je sais.

DORANTE

Prenez, madame Jourdain, prenez de meilleurs lunettes.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de lunettes, monsieur, et je vois assez clair. Il y a longtemps que je sens les choses, et je ne suis pas une bête. Cela est fort vilain à vous, pour un grand seigneur, de prêter la main comme vous faites aux sottises de mon mari. Et vous, madame, pour une grande dame, cela n'est ni beau, ni honnête à vous, de mettre de la dissension dans un ménage, et de souffrir que mon mari soit amoureux de vous.

DORIMÈNE

Que veut donc dire tout ceci? Allez, Dorante, vous vous moquez, de m'exposer aux sottes visions de cette extravagante.

DORANTE, suivant Dorimène qui sort.

Madame, holà! madame, où courez-vous?

MONSIEUR JOURDAIN

Madame... monsieur le comte, faites-lui mes excuses, et tâchez de la ramener.

SCÈNE III

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN, LAQUAIS

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! impertinente que vous êtes, voilà de vos beaux faits! Vous me venez faire des affronts devant tout le monde; et vous chassez de chez moi des personnes de qualité!

MADAME JOURDAIN

Je me moque de leur qualité.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais ce qui me tient, maudite, que je ne vous fende la tête avec les pièces du repas que vous êtes venue troubler.

(Les laquais emportent la table.)

MADAME JOURDAIN, sortant.

Je me moque de cela. Ce sont mes droits que je défends, et j'aurai pour moi toutes les femmes.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous faites bien d'éviter ma colère.

SCÈNE IV

MONSIEUR JOURDAIN

Elle est arrivée là bien malheureusement. J'étais en humeur de dire de jolies choses; et jamais je ne m'étais senti tant d'esprit. Qu'est-ce que c'est que cela?

SCÈNE V

MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE, *déguisé.*

COVIELLE

Monsieur, je ne sais pas si j'ai l'honneur d'être connu de vous.

MONSIEUR JOURDAIN

Non, monsieur.

COVIELLE, *étendant la main à un pied de terre.*

Je vous ai vu que vous n'étiez pas plus grand que cela.

MONSIEUR JOURDAIN

Moi?

COVIELLE

Oui. Vous étiez le plus bel enfant du monde, et toutes les dames vous prenaient dans leurs bras pour vous baiser.

MONSIEUR JOURDAIN

Pour me baiser?

COVIELLE

Oui. J'étais grand ami de feu monsieur votre père.

MONSIEUR JOURDAIN

De feu monsieur mon père?

COVIELLE

Oui. C'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Comment dites-vous?

COVIELLE

Je dis que c'était un fort honnête gentilhomme.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon père?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous l'avez fort connu?

COVIELLE

Assurément.

MONSIEUR JOURDAIN

Et vous l'avez connu pour gentilhomme?

COVIELLE

Sans doute.

MONSIEUR JOURDAIN

Je ne sais donc pas comment le monde est fait!

COVIELLE

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Il y a de sottes gens qui me veulent dire qu'il a été marchand.

COVIELLE

Lui, marchand! C'est pure médisance, il ne l'a ja-

mais été. Tout ce qu'il faisait, c'est qu'il était fort obligeant, fort officieux; et comme il se connaissait fort bien en étoffes, il en allait choisir de tous les côtés, les faisait apporter chez lui, et en donnait à ses amis pour de l'argent.

MONSIEUR JOURDAIN

Je suis ravi de vous connaître, afin que vous rendiez ce témoignage-là, que mon père était gentilhomme.

COVIELLE

Je le soutiendrai devant tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Vous m'obligerez. Quel sujet vous amène?

COVIELLE

Depuis avoir connu feu monsieur votre père, honnête gentilhomme, comme je vous ai dit, j'ai voyagé par tout le monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Par tout le monde?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Je pense qu'il y a bien loin en ce pays-là.

COVIELLE

Assurément. Je ne suis revenu de tous mes longs voyages que depuis quatre jours; et, par l'intérêt que je prends à tout ce qui vous touche, je viens vous annoncer la meilleure nouvelle du monde.

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle?

COVIELLE

Vous savez que le fils du Grand Turc est ici?

MONSIEUR JOURDAIN

Moi? non.

COVIELLE

Comment! il a un train tout à fait magnifique; tout le monde le va voir, et il a été reçu en ce pays comme un seigneur d'importance.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi, je ne savais pas cela.

COVIELLE

Ce qu'il y a d'avantageux pour vous, c'est qu'il est amoureux de votre fille.

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc?

COVIELLE

Oui; et il veut être votre gendre.

MONSIEUR JOURDAIN

Mon gendre, le fils du Grand Turc?

COVIELLE

Le fils du Grand Turc votre gendre. Comme je le fus voir, et que j'entends parfaitement sa langue, il s'entretint avec moi; et après quelques autres discours,

il me dit: *Acciam croc soler onch alla moustaph gidelum amanahem varahīni oussere carbulath.* C'est-à-dire: N'as-tu point vu une jeune belle personne, qui est la fille de M. Jourdain, gentilhomme parisien?

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc dit cela de moi?

COVIELLE

Oui. Comme je lui eus répondu que je vous connaissais particulièrement, et que j'avais vu votre fille: *Ah!* me dit-il, *marababa sahem!* c'est-à-dire: Ah! que je suis amoureux d'elle!

MONSIEUR JOURDAIN

Marababa sahem veut dire: Ah! que je suis amoureux d'elle?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Par ma foi, vous faites bien de me le dire; car, pour moi, je n'aurais jamais cru que *marababa sahem* eût voulu dire: Ah! que je suis amoureux d'elle! Voilà une langue admirable que ce turc!

COVIELLE

Plus admirable qu'on ne peut croire. Savez-vous bien ce que veut dire *cacaracamouchen?*

MONSIEUR JOURDAIN

Cacaracamouchen? Non.

COVIELLE

C'est-à-dire, Ma chère âme.

MONSIEUR JOURDAIN

Cacaracamouchen veut dire, Ma chère âme?

COVIELLE

Oui.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui est merveilleux! *Cacaracamouchen,* Ma chère âme. Dirait-on jamais cela? Voilà qui me confond.

COVIELLE

Enfin, pour achever mon ambassade, il vient vous demander votre fille en mariage; et, pour avoir un beau-père qui soit digne de lui, il veut vous faire *mamamouchi*[1], qui est une certaine grande dignité de son pays.

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi?

COVIELLE

Oui, *mamamouchi*; c'est-à-dire, en notre langue, paladin. Paladin, ce sont de ces anciens... Paladin, enfin. Il n'y a rien de plus noble que cela dans le monde, et vous irez de pair avec les plus grands seigneurs de la terre.

[1] *Mamamouchi* est un mot forgé par Molière, qui n'a de rapport avec aucun mot turc ou arabe; mais il a pris place dans notre langage populaire, où il désigne un homme habillé à la turque: le peuple dit, *se déguiser en mamamouchi.* (A.)

MONSIEUR JOURDAIN

Le fils du Grand Turc m'honore beaucoup; et je vous prie de me mener chez lui pour lui en faire mes remerciements.

COVIELLE

Comment! le voilà qui va venir ici.

MONSIEUR JOURDAIN

Il va venir ici?

COVIELLE

Oui; et il amène toutes choses pour la cérémonie de votre dignité.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà qui est bien prompt.

COVIELLE

Son amour ne peut souffrir aucun retardement.

MONSIEUR JOURDAIN

Tout ce qui m'embarrasse ici, c'est que ma fille est une opiniâtre qui s'est allée mettre dans la tête un certain Cléonte, et elle jure de n'épouser personne que celui-là.

COVIELLE

Elle changera de sentiment quand elle verra le fils du Grand Turc; et puis il se rencontre ici une aventure merveilleuse, c'est que le fils du Grand Turc ressemble à ce Cléonte, à peu de chose près. Je viens de le voir; on me l'a montré; et l'amour qu'elle a pour l'un pourra passer aisément à l'autre, et... Je l'entends venir; le voilà.

SCÈNE VI

CLÉONTE, en Turc; TROIS PAGES, portant la veste de Cléonte; MONSIEUR JOURDAIN, COVIELLE

CLÉONTE

Ambousahim oqui boraf, Jordina, salamalequi.

COVIELLE, à monsieur Jourdain.

C'est-à-dire: monsieur Jourdain, votre cœur soit toute l'année comme un rosier fleuri. Ce sont façons de parler obligeantes de ces pays-là.

MONSIEUR JOURDAIN

Je suis très humble serviteur de son altesse turque.

COVIELLE

Carigar camboto oustin moraf.

CLÉONTE

Oustin yoc catamalequi basum base alla moran!

COVIELLE

Il dit: Que le ciel vous donne la force des lions et la prudence des serpents!

MONSIEUR JOURDAIN

Son altesse turque m'honore trop, et je lui souhaite toutes sortes de prospérités.

COVIELLE

Ossa binamen sadoc baballi oracaf ouram.

CLÉONTE

Bel-men.

COVIELLE

Il dit que vous alliez vite avec lui vous préparer pour la cérémonie, afin de voir ensuite votre fille, et conclure le mariage.

MONSIEUR JOURDAIN

Tant de choses en deux mots?

COVIELLE

Oui. La langue turque est comme cela: elle dit beaucoup en peu de paroles. Allez vite où il souhaite.

SCÈNE VII

COVIELLE

Ah! ah! ah! Ma foi, cela est tout à fait drôle. Quelle dupe! Quand il aurait appris son rôle par cœur, il ne pourrait pas le mieux jouer. Ah! ah!

SCÈNE VIII

DORANTE, COVIELLE

COVIELLE

Je vous prie, monsieur, de nous vouloir aider céans dans une affaire qui s'y passe.

DORANTE

Ah! ah! Covielle, qui t'aurait reconnu? Comme te voilà ajusté!

COVIELLE

Vous voyez. Ah! ah!

DORANTE

De quoi ris-tu?

COVIELLE

D'une chose, monsieur, qui le mérite bien.

DORANTE

Comment?

COVIELLE

Je vous le donnerais en bien des fois, monsieur, à deviner le stratagème dont nous nous servons auprès de monsieur Jourdain, pour porter son esprit à donner sa fille à mon maître.

DORANTE

Je ne devine point le stratagème; mais je devine qu'il ne manquera pas de faire son effet, puisque tu l'entreprends.

COVIELLE

Je sais, monsieur, que la bête vous est connue.

DORANTE

Apprends-moi ce que c'est.

COVIELLE

Prenez la peine de vous tirer un peu plus loin, pour faire place à ce que j'aperçois venir. Vous pourrez voir une partie de l'histoire, tandis que je vous conterai le reste.

SCÈNE IX

CÉRÉMONIE TURQUE

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS assistants du muphti, chantants et dansants.

PREMIÈRE ENTRÉE DE BALLET

Six Turcs entrent gravement deux à deux, au son des instruments. Ils portent trois tapis qu'ils lèvent fort haut, après en avoir fait, en dansant, plusieurs figures. Les Turcs chantants passent par-dessous ces tapis pour s'aller ranger aux deux côtés du théâtre. Le muphti, accompagné des dervis, ferme cette marche.

Alors les Turcs étendent les tapis par terre, et se mettent dessus à genoux. Le muphti et le dervis restent debout au milieu d'eux; et pendant que le muphti invoque Mahomet, en faisant beaucoup de contorsions et de grimaces, sans proférer une seule parole, les Turcs assistants se prosternent jusqu'à terre, en chantant *Alli,* lèvent les bras au ciel, en chantant *Alla*[1]*;* ce qu'ils continuent jusqu'à la fin de l'invocation, après laquelle ils se lèvent tous, chantant *Alla eckber* et deux dervis vont chercher monsieur Jourdain.

SCÈNE X

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantants et dansants, MONSIEUR JOURDAIN, vêtu à la turque, la tête rasée, sans turban et sans sabre.

LE MUPHTI, à monsieur Jourdain.

Se ti sabir,
Ti respondir;
Se non sabir,
Tazir, tazir.

[1] *Alli* et *Alla,* qui s'écrit *Allah,* signifient Dieu.
[2] *Alla eckber* signifie Dieu est grand.

Mi star muphti,
Ti qui star si?
Non intendir:
Tazir, tazir[1].

(Deux dervis font retirer monsieur Jourdain.)

SCÈNE XI

LE MUPHTI, DERVIS, TURCS chantants et dansants.

LE MUPHTI

Dice, Turque, qui star quista? Anabatista? anabatista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Zuinglista?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Coffita?

[1] Ces deux petits couplets chantés par le muphti sont en langue franque. On sait que cette langue, parlée dans les États barbaresques, est un mélange corrompu d'italien, d'espagnol, de portugais, etc., dans lequel les verbes sont employés à l'infinitif seulement, comme dans le jargon des nègres de nos colonies. Voici l'explication des deux couplets: « Si tu sais, réponds; si tu ne sais pas, tais-toi. Je « suis le muphti. Toi, qui es-tu? Tu ne comprends pas, tais- « toi. » Tout ce qui se dit dans le reste de l'acte est également en langue franque, à l'exception de quelques mots turcs qui seront traduits à mesure. (A.)

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Hussita? Morista? Fronista?

LES TURCS

Ioc, ioc, ioc[1].

LE MUPHTI

Ioc, ioc, ioc. Star pagana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Luterana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Puritana?

LES TURCS

Ioc.

LE MUPHTI

Bramina? moffina? zurina?

[1] « Dis, Turc, qui est celui-ci? Est-il anabaptiste? » — *Ioc*, ou plutôt *yoc* mot turc qui signifie non. — *Zuinglista*, zuinglien, ou de la secte de Zuingle. — *Coffita*, cophtite ou cophte, chrétien d'Égypte, de la secte des jacobites. — *Hussita*, hussite, ou de la secte de Jean Huss. *Morista*, more. *Fronista*, probablement phroniste, ou contemplatif. (A.)

LES TURCS

Ioc, ioc, ioc.

LE MUPHTI

Ioc, ioc, ioc. Mahametana? mahametana?

LES TURCS

Hi Valla. Hi Valla.

LE MUPHTI

Como chamara? Como chamara[1]?

LES TURCS

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI, sautant.

Giourdina, Giourdina.

LES TURCS

Giourdina, Giourdina.

LE MUPHTI

Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar, sera e matina.
Voler far un paladina
De Giourdina, de Giourdina;

[1] « Est-il païen? » *Luterana*, luthérien. — *Puritana*, puritain. — *Bramina*, bramine. Quant à *moffina* et à *zurina*, ce sont probablement des noms d'invention; au moins ne les ai-je trouvés dans aucun des livres qui traitent des religions et de sectes religieuses. — *Hi Valla*, mots arabes qui devraient être écrits, *Ei Vallah*, et qui signifient, Oui, par Dieu. — *Como chamara?* « Comment se nomme-t-il? » (A.)

Dar turbanta, e dar scarrina,
Con galera, e brigantina,
Per deffender Palestina.
Mahameta, per Giourdina,
Mi pregar, sera e matina.
(Aux Turcs.)
Star bon Turca Giourdina[1]?

LES TURCS

Hi Valla. Hi Valla.

LE MUPHTI, chantant et dansant.

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da[2].

LES TURCS

Ha la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

[1] Les questions du muphti aux Turcs, et les réponses de ceux-ci, ont été imprimées, pour la première fois, dans l'édition de 1682. L'édition originale porte seulement ces mots, qui les indiquent: « Le muphti demande en même « langue, aux assistants, de quelle religion est le Bourgeois, « et ils l'assurent qu'il est mahométan. » Les éditeurs de 1682 ont fait entrer dans leur texte ce qui se disait à la représentation. — « Je prierai soir et matin Mahomet pour « Jourdain. Je veux faire de Jourdain un paladin. Je lui « donnerai turban et sabre, avec galère et brigantin, pour « défendre la Palestine. Je prierai soir et matin Mahomet « pour Jourdain. *(Aux Turcs.)* Jourdain est-il bon Turc ? » (A.)

[2] Comme on l'a vu plus haut, *Hi Valla*, ou plutôt *Ei Vallah* signifie, en turc, Oui, par Dieu. — Ces syllabes, ainsi détachés, n'ont aucun sens. Mais en les rapprochant, et en rectifiant ce qu'elles ont d'incorrect, on en forme aisément ces mots: *Allah, baba, hou, Allah, baba,* qui sont véritablement turcs, et qui signifient, Dieu, mon père; Dieu, Dieu, mon père. (A.)

SCÈNE XII

TURCS chantants et dansants.

DEUXIÈME ENTRÉE DE BALLET

SCÈNE XIII

LE MUPHTI, DERVIS, MONSIEUR JOURDAIN, TURCS, chantants et dansants.

Le muphti revient coiffé avec son turban de cérémonie, qui est d'une grosseur démesurée, et garni de bougies allumées à quatre ou cinq rangs: il est accompagné de deux dervis qui portent l'Alcoran, et qui ont des bonnets pointus, garnis aussi de bougies allumées.

Les deux autres dervis amènent monsieur Jourdain, et le font mettre à genoux, les mains par terre, de façon que son dos, sur lequel est mis l'Alcoran, sert de pupitre au muphti, qui fait une seconde invocation burlesque, fronçant le sourcil, frappant de temps en temps sur l'Alcoran, et tournant les feuillets avec précipitation; après quoi, en levant les bras au ciel, le muphti crie à haute voix: *Hou.*

Pendant cette seconde invocation, les Turcs assistants, s'inclinant et se relevant alternativement, chantent aussi: *Hou, hou, hou.*

MONSIEUR JOURDAIN, après qu'on lui a ôté l'Alcoran de dessus le dos.

Ouf!

LE MUPHTI, à monsieur Jourdain.

Ti non star furba?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI

Non star forfanta?

LES TURCS

No, no, no.

LE MUPHTI, aux Turcs.

Donar turbanta[1].

LES TURCS

Ti non star furba?
No, no, no.
Non star forfanta?
No, no, no.
Donar turbanta.

TROISIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants mettent le turban sur la tête de monsieur Jourdain au son des instruments.

LE MUPHTI, donnant le sabre à monsieur Jourdain.

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

LES TURCS, mettant le sabre à la main.

Ti star nobile, non star fabbola.
Pigliar schiabbola.

QUATRIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants donnent en cadence plusieurs coups de sabre à monsieur Jourdain.

[1] *Hou*, mot arabe qui signifie *lui*, est un des noms que les musulmans donnent à Dieu ; ils ne le prononcent qu'avec une crainte respectueuse. — « Tu n'es point fourbe ! » — « Tu n'es point imposteur ? » — « Donnez le turban. » (A.)

LE MUPHTI

Dara, dara
Bastonara[1].

LES TURCS

Dara, dara
Bastonara.

CINQUIÈME ENTRÉE DE BALLET

Les Turcs dansants donnent à monsieur Jourdain des coups de bâton en cadence.

LE MUPHTI

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta[2].

LES TURCS

Non tener honta,
Questa star l'ultima affronta.

(Le muphti commence une troisième invocation. Les dervis le soutiennent par-dessous les bras avec respect; après quoi les Turcs, chantants et dansants, sautant autour du muphti, se retirent avec lui, et emmènent monsieur Jourdain.)

[1] « Tu es noble, ce n'est point une fable. Prends ce sabre. » — « Donnez, donnez la bastonnade. » *Bastonata* serait sûrement plus exact que *bastonara;* mais il fallait rimer avec *dara*. (A.)

[2] « N'aie point honte, c'est le dernier affront. » (A.)

RIDEAU

ACTE CINQUIÈME

SCÈNE PREMIÈRE

MADAME JOURDAIN, MONSIEUR JOURDAIN

MADAME JOURDAIN

Ah! mon Dieu! miséricorde! Qu'est-ce que c'est donc que cela? Quelle figure! Est-ce un momon que vous allez porter, et est-il temps d'aller en masque? Parlez donc, qu'est-ce que c'est que ceci? Qui vous a fagoté comme cela?

MONSIEUR JOURDAIN

Voyez l'impertinente, de parler de la sorte à un *mamamouchi!*

MADAME JOURDAIN

Comment donc?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, il me faut porter du respect maintenant, et l'on vient de me faire *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous dire avec votre *mamamouchi?*

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi, vous dis-je. Je suis *mamamouchi.*

MADAME JOURDAIN

Quelle bête est-ce là?

MONSIEUR JOURDAIN

Mamamouchi, c'est-à-dire, en notre langue, paladin.

MADAME JOURDAIN

Baladin! Êtes-vous en âge de danser des ballets?

MONSIEUR JOURDAIN

Quelle ignorante! Je dis paladin: c'est une dignité dont on vient de me faire la cérémonie.

MADAME JOURDAIN

Quelle cérémonie donc?

MONSIEUR JOURDAIN

Mahameta per Jordina.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que cela veut dire?

MONSIEUR JOURDAIN

Jordina, c'est-à-dire Jourdain.

MADAME JOURDAIN

Eh bien! quoi, Jourdain?

MONSIEUR JOURDAIN

Voler far un paladina de Jordina.

MADAME JOURDAIN

Comment?

MONSIEUR JOURDAIN

Dar turbanta con galera.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce à dire, cela?

MONSIEUR JOURDAIN

Per deffender Palestina.

MADAME JOURDAIN

Que voulez-vous donc dire?

MONSIEUR JOURDAIN

Dara dara, bastonara.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce donc que ce jargon-là?

MONSIEUR JOURDAIN

Non tener honta, questa star l'ultima affronta.

MADAME JOURDAIN

Qu'est-ce que c'est donc que tout cela?

MONSIEUR JOURDAIN, chantant et dansant.

Hou la ba, ba la chou, ba la ba, ba la da.

(Il tombe par terre.)

MADAME JOURDAIN

Hélas! mon Dieu! mon mari est devenu fou!

MONSIEUR JOURDAIN, se relevant et s'en allant.

Paix, insolente! Portez respect à monsieur le *mamamouchi*.

MADAME JOURDAIN, seule.

Où est-ce donc qu'il a perdu l'esprit? Courons l'empêcher de sortir. (Apercevant Dorimène et Dorante.) Ah! ah! voici justement le reste de notre écu! Je ne vois que chagrin de tous côtés.

SCÈNE II

DORANTE, DORIMÈNE

DORANTE

Oui, madame, vous verrez la plus plaisante chose qu'on puisse voir; et je ne crois pas que dans tout le monde il soit possible de trouver encore un homme aussi fou que celui-là. Et puis, madame, il faut tâcher de servir l'amour de Cléonte, et d'appuyer toute sa mascarade. C'est un fort galant homme, et qui mérite que l'on s'intéresse pour lui.

DORIMÈNE

J'en fais beaucoup de cas, et il est digne d'une bonne fortune.

DORANTE

Outre cela, nous avons ici, madame, un ballet qui nous revient, que nous ne devons pas laisser perdre; et il faut bien voir si mon idée pourra réussir.

DORIMÈNE

J'ai vu là des apprêts magnifiques, et ce sont des

choses, Dorante, que je ne puis plus souffrir. Oui, je veux enfin vous empêcher vos profusions: et, pour rompre le cours à toutes les dépenses que je vous vois faire pour moi, j'ai résolu de me marier promptement avec vous. C'en est le vrai secret, et toutes ces choses finissent avec le mariage, comme vous savez.

DORANTE

Ah! madame, est-il possible que vous ayez pu prendre pour moi une si douce résolution?

DORIMÈNE

Ce n'est que pour vous empêcher de vous ruiner; et, sans cela, je vois bien qu'avant qu'il fût peu vous n'auriez pas un sou.

DORANTE

Que j'ai d'obligation, madame, aux soins que vous avez de conserver mon bien! Il est entièrement à vous, aussi bien que mon cœur; et vous en userez de la façon qu'il vous plaira.

DORIMÈNE

J'userai bien de tous les deux. Mais voici votre homme: la figure en est admirable.

SCÈNE III

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE

DORANTE

Monsieur, nous venons rendre hommage, madame et moi, à votre nouvelle dignité, et nous réjouir avec

vous du mariage que vous faites de votre fille avec le fils du Grand Turc.

MONSIEUR JOURDAIN, après avoir fait les révérences à la turque.

Monsieur, je vous souhaite la force des serpents et la prudence des lions.

DORIMÈNE

J'ai été bien aise d'être des premières, monsieur, à venir vous féliciter du haut degré de gloire où vous êtes monté.

MONSIEUR JOURDAIN

Madame, je vous souhaite toute l'année votre rosier fleuri. Je vous suis infiniment obligé de prendre part aux honneurs qui m'arrivent; et j'ai beaucoup de joie de vous voir revenue ici pour vous faire les très humbles excuses de l'extravagance de ma femme.

DORIMÈNE

Cela n'est rien; j'excuse en elle un pareil mouvement: votre cœur lui doit être précieux; et il n'est pas étrange que la possession d'un homme comme vous puisse inspirer quelques alarmes.

MONSIEUR JOURDAIN

La possession de mon cœur est une chose qui vous est tout acquise.

DORANTE

Vous voyez, madame, que M. Jourdain n'est pas de ces gens que les prospérités aveuglent, et qu'il sait, dans sa grandeur, connaître encore ses amis.

DORIMÈNE

C'est la marque d'une âme tout à fait généreuse.

DORANTE

Où est donc son altesse turque? Nous voudrions bien, comme vos amis, lui rendre nos devoirs.

MONSIEUR JOURDAIN

Le voilà qui vient; et j'ai envoyé querir ma fille pour lui donner la main.

SCÈNE IV

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE; CLÉONTE, habillé en Turc.

DORANTE, à Cléonte.

Monsieur, nous venons faire la révérence à votre altesse, comme amis de monsieur votre beau-père, et l'assurer avec respect de nos très humbles services.

MONSIEUR JOURDAIN

Où est le truchement, pour lui dire qui vous êtes, et lui faire entendre ce que vous dites? Vous verrez qu'il vous répondra; et il parle turc à merveille. (A Cléonte.) Holà! où diantre est-il allé? *Strouf, strif, strof, straf.* Monsieur est un *grande segnore, grande segnore, grande segnore;* et madame, une *granda dama, granda dama.* (Voyant qu'il ne se fait point entendre.) Ah! (A Cléonte, montrant Dorante.) Monsieur, lui *mamamouchi* français, et madame, *mamamouchie* française... Je ne puis pas parler plus clairement. Bon! voici l'interprète.

SCÈNE V

MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE; CLÉONTE, habillé en Turc; COVIELLE, déguisé.

MONSIEUR JOURDAIN

Où allez-vous donc? nous ne saurions rien dire sans vous. (Montrant Cléonte.) Dites-lui un peu que monsieur et madame sont des personnes de grande qualité, qui lui viennent faire la révérence, comme mes amis, et l'assurer de leurs services. (A Dorimène et à Dorante.) Vous allez voir comme il va répondre.

COVIELLE

Alabala crociam acci boram alabamen.

CLÉONTE

Catalequi tubal ourin soter amalouchan.

MONSIEUR JOURDAIN, à Dorimène et à Dorante.

Voyez-vous?

COVIELLE

Il dit que la pluie des prospérités arrose en tout temps le jardin de votre famille.

MONSIEUR JOURDAIN

Je vous l'avais bien dit qu'il parle turc.

DORANTE

Cela est admirable!

SCÈNE VI

LUCILE, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, DORIMÈNE, DORANTE, COVIELLE

MONSIEUR JOURDAIN

Venez, ma fille; approchez-vous, et venez donner votre main à monsieur, qui vous fait l'honneur de vous demander en mariage.

LUCILE

Comment, mon père! comme vous voilà fait? Est-ce une comédie que vous jouez?

MONSIEUR JOURDAIN

Non, non, ce n'est pas une comédie; c'est une affaire fort sérieuse, et la plus pleine d'honneur pour vous qui se peut souhaiter. (Montrant Cléonte.) Voilà le mari que je vous donne.

LUCILE

A moi, mon père?

MONSIEUR JOURDAIN

Oui, à vous, Allons, touchez-lui dans la main, et rendez grâces au ciel de votre bonheur.

LUCILE

Je ne veux point me marier.

MONSIEUR JOURDAIN

Je le veux, moi, qui suis votre père.

LUCILE

Je n'en ferai rien.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! que de bruit! Allons, vous dis-je; çà, votre main.

LUCILE

Non, mon père, je vous l'ai dit, il n'est point de pouvoir qui me puisse obliger à prendre un autre mari que Cléonte; et je me résoudrai plutôt à toutes les extrémités que de... (Reconnaissant Cléonte.) Il est vrai que vous êtes mon père; je vous dois entière obéissance; et c'est à vous à disposer de moi selon vos volontés.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! je suis ravi de vous voir si promptement revenue dans votre devoir; et voilà qui me plaît, d'avoir une fille obéissante.

SCÈNE VII

MADAME JOURDAIN, CLÉONTE, MONSIEUR JOURDAIN, LUCILE, DORANTE, DORIMÈNE, COVIELLE

MADAME JOURDAIN

Comment donc? qu'est-ce que c'est que ceci? on dit que vous voulez donner votre fille en mariage à un carême-prenant[1]!

[1] *Carême-prenant* se dit des trois jours de carnaval qui précèdent le mercredi des Cendres; et, par extension, des gens qui pendant ces jours-là courent les rues en masques. (A.)

MONSIEUR JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, impertinente? Vous venez toujours mêler vos extravagances à toutes choses; et il n'y a pas moyen de vous apprendre à être raisonnable.

MADAME JOURDAIN

C'est vous qu'il n'y a pas moyen de rendre sage; et vous allez de folie en folie. Quel est votre dessein, et que voulez-vous faire avec cet assemblage?

MONSIEUR JOURDAIN

Je veux marier notre fille avec le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN

Avec le fils du Grand Turc?

MONSIEUR JOURDAIN, montrant Covielle.

Oui. Faites-lui faire vos compliments par le truchement que voilà.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire du truchement; et je lui dirai bien moi-même, à son nez, qu'il n'aura point ma fille.

MONSIEUR JOURDAIN

Voulez-vous vous taire, encore une fois?

DORANTE

Comment, madame Jourdain, vous vous opposez à un honneur comme celui-là? vous refusez Son Altesse turque pour gendre?

MADAME JOURDAIN

Mon Dieu! monsieur, mêlez-vous de vos affaires.

DORIMÈNE

C'est une grande gloire qui n'est pas à rejeter.

MADAME JOURDAIN

Madame, je vous prie aussi de ne vous point embarrasser de ce qui ne vous touche pas.

DORANTE

C'est l'amitié que nous avons pour vous qui nous fait intéresser dans vos avantages.

MADAME JOURDAIN

Je me passerai bien de votre amitié.

DORANTE

Voilà votre fille qui consent aux volontés de son père.

MADAME JOURDAIN

Ma fille consent à épouser un Turc?

DORANTE

Sans doute.

MADAME JOURDAIN

Elle peut oublier Cléonte?

DORANTE

Que ne fait-on pas pour être grande dame?

MADAME JOURDAIN

Je l'étranglerais de mes mains, si elle avait fait un coup comme celui-là.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà bien du caquet! Je vous dis que ce mariage-là se fera.

MADAME JOURDAIN

Je vous dis, moi, qu'il ne se fera point.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! que de bruit!

LUCILE

Ma mère!

MADAME JOURDAIN

Allez, vous êtes une coquine!

MONSIEUR JOURDAIN, à madame Jourdain.

Quoi! vous la querellez de ce qu'elle m'obéit?

MADAME JOURDAIN

Oui; elle est à moi aussi bien qu'à vous.

COVIELLE, à madame Jourdain.

Madame!

MADAME JOURDAIN

Que me voulez-vous conter, vous?

COVIELLE

Un mot.

MADAME JOURDAIN

Je n'ai que faire de votre mot.

COVIELLE, à monsieur Jourdain.

Monsieur, si elle veut écouter une parole en particulier, je vous promets de la faire consentir à ce que vous voulez.

MADAME JOURDAIN

Je n'y consentirai point.

COVIELLE

Écoutez-moi seulement.

MADAME JOURDAIN

Non.

MONSIEUR JOURDAIN, à madame Jourdain.

Écoutez-le.

MADAME JOURDAIN

Non: je ne veux pas l'écouter.

MONSIEUR JOURDAIN

Il vous dira...

MADAME JOURDAIN

Je ne veux point qu'il me dise rien.

MONSIEUR JOURDAIN

Voilà une grande obstination de femme! Cela vous fera-t-il mal de l'entendre?

COVIELLE

Ne faites que m'écouter; vous ferez après ce qu'il vous plaira.

MADAME JOURDAIN

Eh bien! quoi?

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Il y a une heure, madame, que nous vous faisons signe. Ne voyez-vous pas bien que tout ceci n'est fait que pour nous ajuster aux visions de votre mari; que nous l'abusons sous ce déguisement, et que c'est Cléonte lui-même qui est le fils du Grand Turc?

MADAME JOURDAIN, bas, à Covielle.

Ah! ah!

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Et moi, Covielle, qui suis le truchement?

MADAME JOURDAIN, bas, à Covielle.

Ah! comme cela, je me rends.

COVIELLE, bas, à madame Jourdain.

Ne faites pas semblant de rien.

MADAME JOURDAIN, haut.

Oui, voilà qui est fait; je consens au mariage.

MONSIEUR JOURDAIN

Ah! voilà tout le monde raisonnable. (A madame Jourdain.) Vous ne vouliez pas l'écouter. Je savais bien qu'il vous expliquerait ce que c'est que le fils du Grand Turc.

MADAME JOURDAIN

Il me l'a expliqué comme il faut, et j'en suis satisfaite. Envoyons querir un notaire.

DORANTE

C'est fort bien dit. Et afin, madame Jourdain, que vous puissiez avoir l'esprit tout à fait content, et que vous perdiez aujourd'hui toute la jalousie que vous pourriez avoir conçue de monsieur votre mari, c'est que nous nous servirons du même notaire pour nous marier, madame et moi.

MADAME JOURDAIN

Je consens aussi à cela.

MONSIEUR JOURDAIN, bas, à Dorante.

C'est pour lui faire accroire.

DORANTE, bas, à monsieur Jourdain.

Il faut bien l'amuser avec cette feinte.

MONSIEUR JOURDAIN, bas.

Bon, bon! (Haut.) Qu'on aille querir le notaire.

DORANTE

Tandis qu'il viendra et qu'il dressera les contrats, voyons notre ballet, et donnons-en le divertissement à Son Altesse turque.

MONSIEUR JOURDAIN

C'est fort bien avisé! Allons prendre nos places.

MADAME JOURDAIN

Et Nicole?

MONSIEUR JOURDAIN

Je la donne au truchement; et ma femme, à qui la voudra.

COVIELLE

Monsieur, je vous remercie. (A part.) Si l'on en peut voir un plus fou, je l'irai dire à Rome.

(La comédie finit par un petit ballet qui avait été préparé.)

PREMIÈRE ENTRÉE

Un homme vient donner les livres du ballet, qui d'abord est fatigué par une multitude de gens de provinces différentes, qui crient en musique pour en avoir, et par trois importuns qu'il trouve toujours sur ses pas.

DIALOGUE DES GENS
QUI EN MUSIQUE DEMANDENT DES LIVRES

TOUS

A moi, monsieur, à moi; de grâce, à moi, monsieur:
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

HOMME DU BEL AIR

Monsieur, distinguez-nous parmi les gens qui crient,
Quelques livres ici; les dames vous en prient.

AUTRE HOMME DU BEL AIR

Holà, monsieur! monsieur, ayez la charité
D'en jeter de notre côté.

FEMME DU BEL AIR

Mon Dieu! qu'aux personnes bien faites
On sait peu rendre honneur céans!

AUTRE FEMME DU BEL AIR

Ils n'ont des livres et des bancs
Que pour mesdames les grisettes.

GASCON

Ah! l'homme aux libres, qu'on m'en vaille.
J'ai déjà le poumon usé.
Bous boyez qué chacun mé raille;
Et jé suis escandalisé
Dé boir ès mains dé la canaille
Cé qui m'est par bous réfusé.

AUTRE GASCON

Hé! cadédis, monseu, boyez qui l'on put être.
Un libret, jé bous prie, au varon d'Asbarat.
Jé pensé, mordi, qué le fat
N'a pas l'honneur dé mé connaître.

LE SUISSE

Montsir le donnair de papieir,
Que vuel dir' sti façon de fifre?
Moi l'écorchair tout mon gosieir
A criair,
Sans que je pouvre afoir ein liffre.
Pardi, mon foi, montsir, je pense fous l'être ifre.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid
Que notre fille,
Si bien faite et si gentille,
De tant d'amoureux l'objet,
N'ait pas à son souhait
Un livre de ballet,
Pour lire le sujet

Du divertissement qu'on fait,
Et que toute notre famille
Si proprement s'habille
Pour être placée au sommet
De la salle où l'on met
Les gens de l'entriguet.
De tout ceci, franc et net,
Je suis mal satisfait;
Et cela sans doute est laid.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Il est vrai que c'est une honte;
Le sang au visage me monte;
Et ce jeteur de vers, qui manque au capital,
L'entend fort mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal,
De faire si peu de compte
D'une fille qui fait l'ornement principal
Du quartier du Palais-Royal,
Et que ces jours passés un comte
Fut prendre la première au bal.
Il l'entend mal;
C'est un brutal,
Un vrai cheval,
Franc animal.

HOMMES ET FEMMES DU BEL AIR

Ah! quel bruit!
Quel fracas!
Quel chaos!
Quel mélange!

Quelle confusion!
Quelle cohue étrange!
Quel désordre!
Quel embarras!
On y sèche.
L'on n'y tient pas.

GASCON

Bentré! jé suis à vout.

AUTRE GASCON

J'enragé, Diou mé damne!

LE SUISSE

Ah! que li faire saif dans sti sal' de cians!

GASCON

Jé murs!

AUTRE GASCON

Jé perds la tramontane.

LE SUISSE

Mon foi, moi, le foudrais être hors de dedans.

VIEUX BOURGEOIS BABILLARD

Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas,
Et je suis las
De ce tracas.

Tout ce fracas,
Cet embarras,
Me pèse par trop sur les bras.
S'il me prend jamais envie
De retourner de ma vie
A ballet ni comédie,
Je veux bien qu'on m'estropie.
Allons, ma mie,
Suivez mes pas,
Je vous en prie,
Et ne me quittez pas.
On fait de nous trop peu de cas.

VIEILLE BOURGEOISE BABILLARDE

Allons, mon mignon, mon fils,
Regagnons notre logis!
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.
Ils seront bien ébaubis,
Quand ils nous verront partis.
Trop de confusion règne dans cette salle,
Et j'aimerais mieux être au milieu de la halle.
Si jamais je reviens à semblable régale,
Je veux bien recevoir des soufflets plus de six.
Allons, mon mignon, mon fils.
Regagnons notre logis!
Et sortons de ce taudis,
Où l'on ne peut être assis.

TOUS

A moi, monsieur, à moi; de grâce, à moi, monsieur
Un livre, s'il vous plaît, à votre serviteur.

DEUXIÈME ENTRÉE

Les trois importuns dansent.

TROISIÈME ENTRÉE

TROIS ESPAGNOLS, chantants

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Aun muriendo de querer,
De tan buen ayre adolezco,
Que es mas de lo que padezco,
Lo que quiero padecer;
Y no pudiendo exceder
A mi deseo el rigor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor.

Lisonjeame la suerte
Con piedad tan advertida,
Que me asegura la vida
En el riesgo de la muerte.
Vivir de su golpe fuerte
Es de mi salud primor.

Sé que me muero de amor,
Y solicito el dolor[1].

(Six Espagnols dansent.)

[1] Ces paroles espagnoles, et celles qui suivent, sentent ce qu'on appelle le *gongorisme*, c'est-à-dire le style précieux, obscur et guindé que mit en crédit Gongora, poète dont les succès signalèrent ridiculement la fin du seizième siècle et le commencement du siècle suivant. L'original est à peine

TROIS MUSICIENS ESPAGNOLS

Ay! que locura, con tanto rigor
Quexarse de amor,
Del niño bonito
Que todo es dulçura!
Ay! que locura!
Ay! que locura!

ESPAGNOL, chantant.

El dolor solicita,
El que al dolor se da:
Y nadie de amor muere,
Sino quien no sabe amar.

DEUX ESPAGNOLS

Dulce muerte es el amor
Con correspondencia ygual;
Y si esta gozamos hoi,
Porque la quieres turbar?

intelligible; je ne me flatte pas de le faire mieux comprendre dans une traduction. Celle qu'on va lire est presque littérale, et je ne la donne que pour ceux qui veulent tout connaître.

« Je sais que je me meurs d'amour, et je recherche la « douleur.

« Quoique mourant de désir, je dépéris de si bon air, que « ce que je désire souffrir est plus que ce que je souffre; « et la rigueur de mon mal ne peut excéder mon désir.

« Je sais, etc.

« Le sort me flatte avec une pitié si attentive, qu'il m'as- « sure la vie dans le danger de la mort. Vivre d'un coup « si fort est le prodige de mon salut.

« Je sais, etc. » (A.)

UN ESPAGNOL

Alegrese enamorado
Y tome mi parecer
Que en esto de querer
Todo es hallar el vado.

TOUS TROIS ENSEMBLE

Vaya, vaya de fiesta,
Vaya, vaya de fiestas,
Alegria, alegria, alegria!
Que esto de dolor es fantasia[1].

QUATRIÈME ENTRÉE

ITALIENS

UNE MUSICIENNE ITALIENNE fait le premier récit, dont voici les paroles:

Di rigori armata il seno,
Contro amor mi ribellai,
Ma fui vinta in un baleno,
In mirar due vaghi rai.

[1] TRADUCTION. « Ah! quelle folie de se plaindre de l'amour « avec tant de rigueur! de l'enfant gentil qui est la douceur « même! Ah! quelle folie! ah! quelle folie!

« La douleur tourmente celui qui s'abandonne à la dou- « leur; et personne ne meurt d'amour, si ce n'est celui qui ne « sait pas aimer.

« L'amour est une douce mort, quand on est payé de re- « tour: et si nous en jouissons aujourd'hui, pourquoi la « veux-tu troubler?

« Que l'amant se réjouisse, et adopte mon avis, car, lors- « qu'on désire, tout est de trouver le moyen.

« Allons, allons, des fêtes; allons, de la danse. Gai, gai, gai! « la douleur n'est qu'une fantaisie. » (A.)

Ahi! che resiste puoco
Cor di gelo a stral di fuoco!

Ma sì caro è 'l mio tormento,
Dolce è si la piaga mia,
Ch' il penare è mio contento,
E 'l sanarmi è tirannia.
Ahi! che più giova e piace,
Quanto amor è più vivace!

Après l'air que la musicienne a chanté, deux Scaramouches, deux Trivelins et un Arlequin, représentent une nuit à la manière des comédiens italiens, en cadence. Un musicien italien se joint à la musicienne italienne, et chante avec elle les paroles qui suivent:

LE MUSICIEN ITALIEN

Bel tempo che vola
Rapisce il contento:
D'amor ne la scuola
Si coglie il momento.

LA MUSICIENNE

Insi che florida
Ride l' età,
Che pur tropp' orrida,
Da noi sen va.

TOUS DEUX

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne' bei dì, di gioventù;
Perduto ben non si racquista più.

MUSICIEN

Pupilla ch' è vaga.

Mill' alme incatena,
Fà dolce la piaga,
Felice la pena.

MUSICIENNE

Ma poichè frigida
Langue l' età,
Più l' alma rigida
Fiamme non ha.

TOUS DEUX

Sù cantiamo,
Sù godiamo,
Ne' bei dì, di gioventù;
Perduto ben non si racquista più[1].

(Après les dialogues italiens, les Scaramouches et Trivelins dansent une réjouissance.)

[1] « Ayant armé mon sein de rigueurs, je me révoltai contre « l'amour; mais je fus vaincue, avec la promptitude de l'éclair, « en regardant deux beaux yeux. Ah! qu'un cœur de glace « résiste peu à une flèche de feu!

« Cependant mon tourment m'est si cher, et ma plaie m'est « si douce, que ma peine fait mon bonheur, et que me guérir « serait une tyrannie. Ah! plus l'amour est vif, plus il a de « charmes et cause de plaisir.

« Le beau temps, qui s'envole, emporte le plaisir: à l'école « d'amour on apprend à profiter du moment.

« Tant que rit l'âge fleuri, qui trop promptement, hélas! « s'éloigne de nous,

« Chantons, jouissons dans les beaux jours de la jeunesse; « un bien perdu ne se recouvre plus.

« Un bel œil enchaîne mille cœurs; ses blessures sont « douces; le mal qu'il cause est un bonheur.

« Mais quand languit l'âge glacé, l'âme engourdie n'a plus « de feux.

« Chantons, jouissons dans les beaux jours de la jeu« nesse; un bien perdu ne se recouvre plus. » (A.)

CINQUIÈME ENTRÉE

FRANÇAIS

DEUX MUSICIENS POITEVINS dansent, et chantent les paroles qui suivent:

PREMIER MENUET

Ah! qu'il fait beau dans ces bocages!
Ah! que le ciel donne un beau jour!

AUTRE MUSICIEN

Le rossignol, sous ces tendres feuillages,
Chante aux échos son doux retour:
Ce beau séjour,
Ces doux ramages,
Ce beau séjour
Nous invite à l'amour.

DEUXIÈME MENUET — TOUS DEUX ENSEMBLE

Vois, ma Climène,
Vois, sous ce chêne,
S'entre-baiser ces oiseaux amoureux.
Ils n'ont rien dans leurs vœux
Qui les gêne;
De leurs doux feux
Leur âme est pleine.
Qu'ils sont heureux!
Nous pouvons tous deux,
Si tu le veux,
Être comme eux.

(Six autres Français viennent après, vêtus galamment à la poitevine, trois en hommes et trois en femmes, accompagnés de huit flûtes et de hautbois, et dansent les menuets.)

SIXIÈME ENTRÉE

Tout cela finit par le mélange des trois nations, et les applaudissements en danse et en musique de toute l'assistance, qui chante les deux vers qui suivent:

Quels spectacles charmants! quels plaisirs goûtons-[nous!
Les dieux mêmes, les dieux n'en ont point de plus doux

comique de geste
mots
situation
mascarade de costume

FIN DU BOURGEOIS GENTILHOMME

comédie profonde - de moeurs
comme les jeux de
côté bourgeois + noble
mode

TABLE



IMPRIMERIE : MANZ, VIENNE. A2382.

